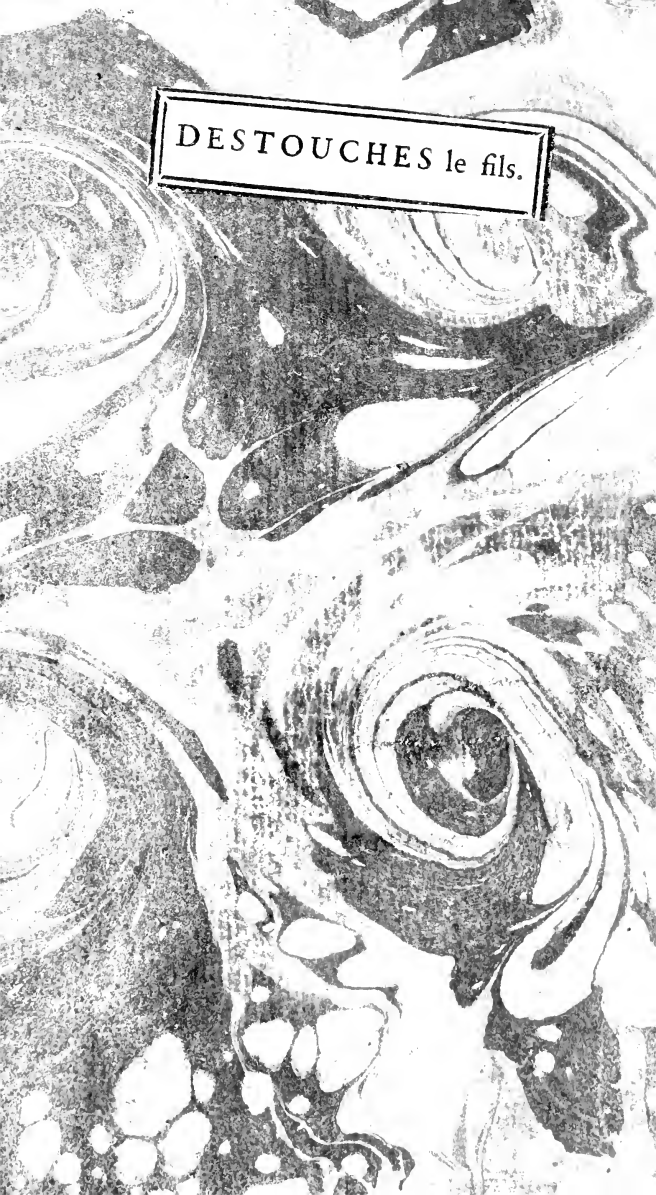


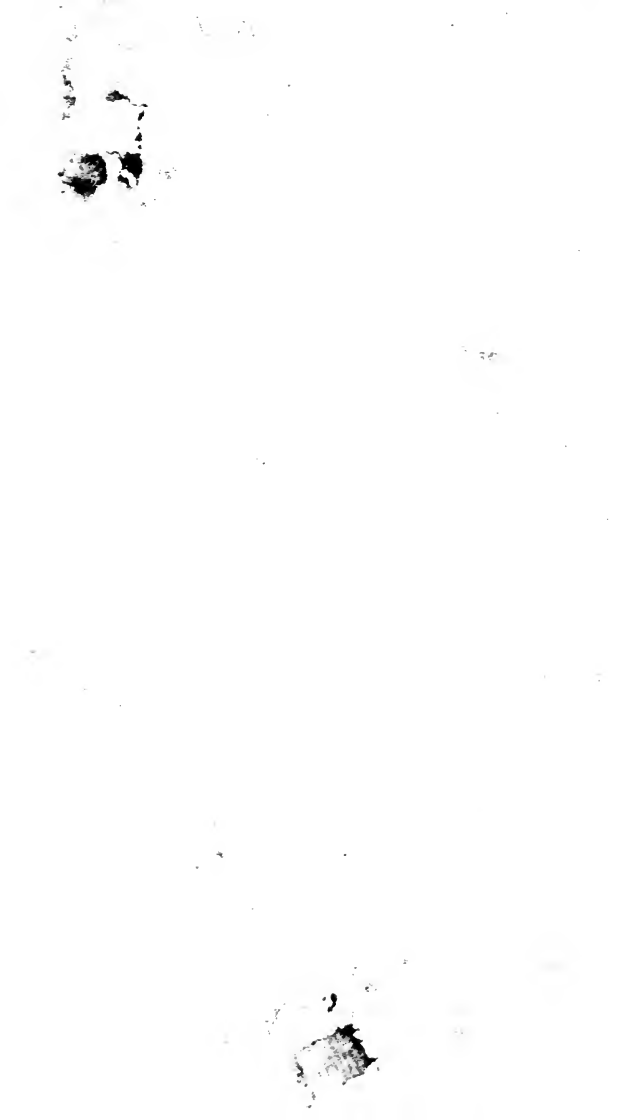


3 1761 04610110 1

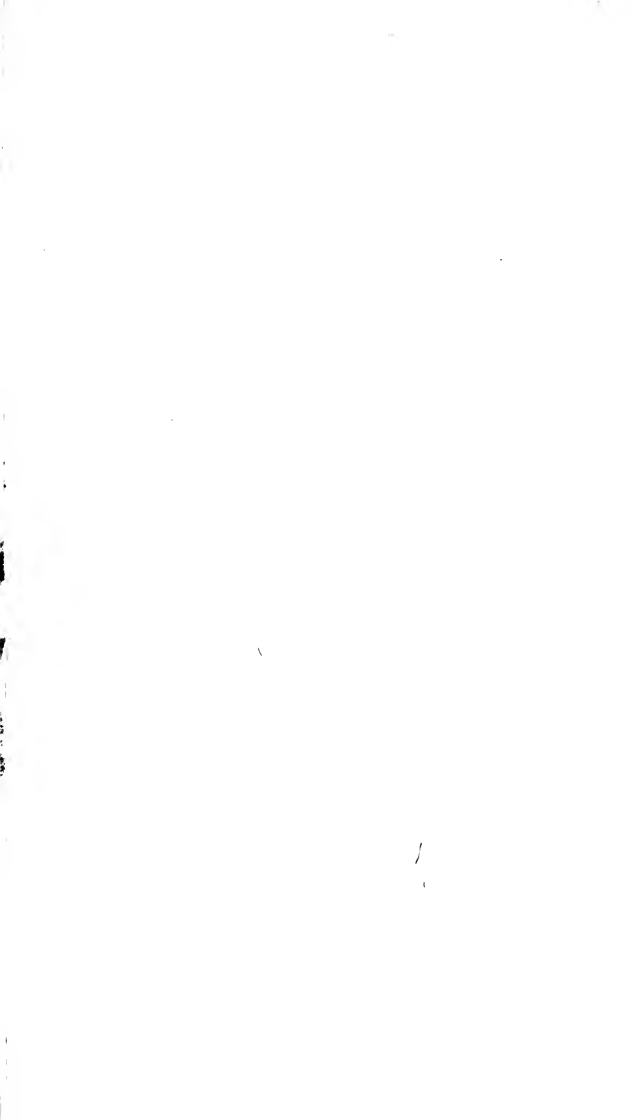
DESTOUCHES le fils.











THEATRE

DE

BOURSAULT,

TOME PREMIER.

Noms des Libraires.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quay
des Augustins.

JEAN-LUC NYON, Pere, Quay de Conty.

MICHEL-ETIENNE DAVID, Pere, Quay
des Augustins.

FRANÇOIS DIDOT. Quay des Augustins.

PIERRE MICHEL HUART, rue S. Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere,
rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, fils, Quay des Augustins.

JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques.

MARC BORDELET, rue S. Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, fils, Quay
de Conty.

LOUIS-ETIENNE GANEAU, fils, rue Saint
Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quay des
Augustins.

LAURENT DURAND, rue S. Jacques.

THEATRE

DE FEU

MONSIEUR

BOURSAULT.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée de plusieurs Pièces qui n'ont point paru dans les précédentes.

TOME PREMIER.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XLVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES CONTENUES
dans le premier Volume.

LETTRE d'un homme d'érudition sur la
Comédie.

LE MORT VIVANT.

LES CADENATS, OU LE JALOUX
ENDORMI.

LE MEDECIN VOLANT.

LES NICANDRES, OU LES MEN-
TEURS QUI NE MENTENT
POINT.

LE PORTRAIT DU PEINTRE.

LES METAMORPHOSES DES YEUX
DE PHILIS CHANGE'S EN
ASTRES.



PQ
1731 78976x
B7A.19
1746
t.1



A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

M A D A M E

LA DUCHESSE

DU MAINE.

Souveraine de Dombes,



A D A M E,

Les graces & les bontés dont
VOTRE ALTESSE SE'RE'NISSIME

Tome I.

a

E P I T R E.

daigne honorer ce qui reste de la famille de M. Boursault, enhardissent sa Petite-fille à vous supplier, MADAME, de jeter un œil favorable sur le respectueux hommage qu'elle a l'honneur de vous présenter.

Il faut pardonner à mon zèle, pour la mémoire d'un Ayeul si cher, l'ambition qui me porte à oser orner ses Ouvrages d'un Nom auguste, qui suffit seul pour en assurer le mérite, ou pour en rehausser le prix. Est-il un gage d'immortalité plus glorieux pour un Auteur, qui dans sa vie avoit mérité quelque réputation, que de Vous voir, après sa mort, la confirmer par votre suffrage? Ou, s'il étoit

E P I T R E.

besoin, MADAME, de faire revivre son nom, est-il un plus sûr appui pour le transmettre à la postérité, que d'agréer qu'il revoye le jour sous la protection du vôtre ?

Une recommandation si glorieuse, qui met le comble à tous vos bienfaits, ne met plus de bornes à mon humble & vive reconnoissance. C'est elle seule que je rends publique; & quand j'adresse mes profonds respects à VOTRE ALTESSE SE'RE'NISSIME, je n'aspire qu'au seul honneur de lui marquer tous les sentimens d'une si juste reconnoissance, sans porter mes foibles vûes jusqu'à la présomption d'entreprendre son éloge. Si éroit-il bien,

MADAME, à une jeune person-

E P I T R E.

ne, qui doit n'admirer qu'en silence l'assemblage des dons précieux dont le Ciel vous a partagée, d'oser indiscrètement louer une des Princesses du monde la plus digne de louange, & la plus dignement louée; dont l'esprit universel, les vûes sublimes & perçantes, les connoissances multipliées, les talens rares & variés ont épuisé l'éloquence des plumes les plus délicates, & occupé l'admiration des plus beaux Génies de nos jours?

C'est assez pour moi, MADAME, de sçavoir reconnoître en vous la Fille de tant de Héros, qui ont été l'amour de leurs sujets, la défense de leur Patrie, & la gloire de leur siècle; l'épouse d'un Prince ac-

É P I T R E.

compli, qui joint à toutes les ver-
tus, l'éclat de toutes les lumières,
& que le plus grand des Rois
avoit lui-même formé, pour lui
confier le soin & la gloire d'en for-
mer un autre ; la Mere d'augustes
enfans, que les qualités du cœur
& la noblesse des sentimens font
chérir & respecter, en attendant
les occasions où leur héroïque va-
leur les fera admirer & craindre.
Enfin, MADAME, je me crois per-
mis de révéler & d'aimer en vous
une Princesse tout-aimable, ma-
gnifique, généreuse, bienfaisan-
te, toujours affable ; qui ne fait
sentir sa grandeur que par sa pro-
tection, & l'élevation de son
rang que par les pas que sa bonté

E P I T R E.

lui fait faire pour en descendre.

*Ce sont là les motifs du zèle,
du dévouement inviolable, & du
très-profond respect avec lesquels
j'ai l'honneur d'être,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

La très-humble & très-obéif-
sante servante, HIACINTHE
BOURSAULT.



AVERTISSEMENT.



N a cru faire plaisir au Public, de rassembler dans ce *Receuil* toutes les Pièces de Théâtre, qu'il a été possible de recouvrer de la composition de feu Monsieur BOURSAULT. Ce n'a pas été sans soin, ni sans recherche qu'on est parvenu à donner cette nouvelle Edition: Il y a telle de ces Pièces, que l'Auteur avoit fait représenter lorsqu'il n'avoit pas encore quinze ans; & qui pour le temps, & pour sa jeunesse étoient alors trouvées très-jolies. Il s'en faut bien toutefois qu'elles ne soient de la beauté de ses dernières Comédies. C'étoient les premières faillies d'un

AVERTISSEMENT.

esprit vif & enjoué, & comme les coups d'essai d'un génie heureux & facile, qui sans avoir eu dans son enfance aucune teinture de lettres, produisoit de son propre fonds, & sembloit n'ignorer de rien, quoiqu'il n'eût jamais rien appris.

Il étoit de *Mussy-l'Evêque*, petite Ville de Champagne, (entre Bar-sur-Seine & Chastillon) dont les Evêques de Langres sont Seigneurs; & où ils ont embelli un Château, qui leur sert de maison de plaisance, & qui a l'agrément d'être entouré de la rivière de Seine. C'est d'une des premières familles de ce lieu que naquit *Edme Boursault*, au commencement d'Octobre de l'année 1638. Son pere, qui avoit passé sa jeunesse dans le Service, n'avoit pas pris dans les Troupes beaucoup de goût pour les belles Lettres; & il ne se mettoit guère en peine que son fils fût mieux élevé, & devînt plus ha-

AVERTISSEMENT.

bile homme que lui : & quoiqu'il fût assez riche , il eût regretté un écu qu'il en eût coûté à ses plaisirs , pour donner à ses enfans une éducation qui eût suppléé au tort qu'il leur faisoit d'ailleurs , & au peu de bien qu'ils avoient à espérer de son dérangement de conduite.

Celui-ci n'a donc jamais eu aucune connoissance de la langue Latine ; & quand en 1651, il arriva à Paris, il ne parloit que Franc-Champenois , & ne sçavoit par conséquent que fort grossièrement la Langue Françoisé : Cependant en peu de mois ce jeune homme sçut de lui-même se tirer de cette barbarie ; & il parvint en moins de deux ans à pénétrer toutes les beautés & toutes les délicatesses d'une langue, qu'il a possédée dans la plus exacte & la plus parfaite pureté.

Ce fut pour lui un grand malheur , que la coupable négligence d'un père

AVERTISSEMENT.

avare ou libertin, n'eût pas fait étudier un enfant, qui avoit de si favorables dispositions à apprendre. Outre que le secours de l'étude en eût fait un très-habile homme, au lieu qu'avec tout son mérite il n'a pû être qu'un homme d'esprit; c'est que les Lettres latines lui eussent ouvert le chemin à une brillante fortune. Car en 1671, ayant fait par ordre du feu Roy, pour l'éducation de Monseigneur le Dauphin, un livre qui a pour titre: *L'Etude des Souverains*, (ouvrage écrit avec autant de feu que de jugement, & qui est plein d'un bout à l'autre d'exemples illustres & nécessaires, tant aux jeunes Princes qu'on instruit, qu'aux grands hommes qui sont chargés d'une instruction si précieuse:) ce grand Roy en fut si content, qu'il se fit lire plusieurs fois ce Traité d'éducation, qui l'instruisoit en l'amusant: & il en crut l'Auteur.

AVERTISSEMENT.

si capable de contribuer à former la jeunesse d'un grand Prince, qu'il lui fit l'honneur de le nommer Sous-Précepteur de MONSEIGNEUR. Le seul défaut de latinité ne permit pas à M. Boursault, de profiter d'une grace si honorable & si flateuse ; & au désespoir d'être obligé à avouer son malheur, autant que son ignorance, il se vit remplacé par un homme d'un mérite supérieur & d'une vaste érudition, qui étoit le fameux M. Huët, depuis Evêque d'Avranches.

Ce fut dans sa première jeunesse que M. Boursault donna au Public, *Le Mort vivant : Les Cadenats : Le Médecin volant : Les Nicandres*. Cette dernière Pièce fut d'abord représentée en cinq Actes, telle que nous l'imprimons aujourd'hui ; mais l'Auteur la trouvant trop longue, la réduisit à trois Actes, & en ôta tout ce qui lui parut de moins intéressant ou de superflu. Elle en étoit plus vi-

AVERTISSEMENT.

ve, plus comique, & plus du goût du Public : mais quelque recherche qu'on ait faite pour la trouver en trois Actes, on n'a pû recouvrer que la première Edition, tous les exemplaires de la seconde ayant été bientôt enlevés : ce qui a forcé à la donner ici telle qu'elle a paru d'abord, & par conséquent moins bonne qu'elle ne l'a été sans doute après sa correction.

Il couroit alors un petit Poëme sur *les Yeux de Philis changés en Astres*, dont on trouvoit les vers fort beaux. L'Auteur pria M. Boursault de donner à son Ouvrage la forme & le jeu d'une *Pastorale*. Ce fut dans le même temps qu'on l'obligea, presque malgré lui, à faire la Critique d'une des plus belles Comédies de *Molière* ; qui est *l'Ecole des Femmes*. Ce fut pour obéir à ceux qui l'y avoient engagé, & à qui il ne pouvoit rien refuser, qu'il fit jouer en

AVERTISSEMENT.

1663, la Comédie du *Portrait du Peintre*, sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Molière en fut si piqué, que pour répondre à son Censeur, il eut recours aux invectives & à des injures grossières dans son *Impromptu de Versailles*. Cette vengeance étoit si peu digne d'un homme d'honneur & de probité, que Monsieur Boursault n'en fut ni offensé, ni surpris.

Il fut plus touché de se voir maltraiter par M. *Despreaux*, pour qui il avoit de l'estime, & dont il ne croyoit pas s'être attiré le mépris. Pour en marquer son ressentiment, il composa en 1669, une petite Comédie intitulée : *La Satyre des Satyres*. Le Poëte satyrique la voyant annoncée, affichée, & prête à représenter, n'en voulut pas courir les risques, ni s'exposer à être joué, bien ou mal, en plein Théâtre : & pour détourner ce coup, il demanda, (sous

AVERTISSEMENT.

prétexte qu'on l'alloit diffamer) & obtint des défenses de passer outre, d'un Tribunal auguste, qui ne lui eût peut-être pas été si favorable, s'il n'en eût surpris la religion. Il n'y avoit dans la *Satyre des Satyres* rien de diffamant contre l'honneur & la personne d'un si habile homme; & ce n'étoit qu'une Critique badine & modérée de quelques traits des *Satyres* de ce fameux Censeur. L'Auteur de la Comédie n'ayant plus la liberté de la faire représenter, obtint, malgré M. *Despreaux*, un Privilège pour l'imprimer; & il mit à la tête une courte Préface, aussi vive que judicieuse, sur la licence téméraire de nommer sans retenue des gens d'Esprit & d'honneur. M. *Despreaux*, qui s'attendoit à un libelle diffamatoire, fut touché de la modération d'un Poëte justement irrité, & qui avoit assez de génie pour faire valoir son ressentiment; & il a

AVERTISSEMENT.

dit plusieurs fois , que M. *Boursault* étoit le seul qu'il se repentoit d'avoir attaqué, & que la Préface de sa Comédie étoit l'Ecrit le plus judicieux de tous ceux qui avoient paru contre ses Satyres.

Quelques années ensuite, M. *Despreaux* étant allé aux eaux de *Bourbon*, pour une extinction de voix, & y étant resté beaucoup plus de temps qu'il ne l'avoit espéré, M. *Boursault*, qui étoit pour lors à *Montluçon en Bourbonnois*, apprit par un de leurs amis communs, que son Censeur étoit dans son voisinage, & qu'il y manquoit d'argent; il n'hésita pas un seul moment à l'aller trouver à *Bourbon*, pour lui faire offre de tous services, dans une Province où ses emplois le mettoient assez en crédit; & pour effectuer ses offres, il commença par lui porter une bourse de deux cens loüis. M. *Despreaux* fut si surpris & en même temps si touché

AVERTISSEMENT.

d'une générosité qu'il avoit si peu méritée, que rappelant toute l'estime qu'il ne pouvoit refuser à un homme dont il s'étoit de gayeté de cœur & sans sujet fait un ennemi, il se réconcilia sincèrement, & lia avec M. Boursault une étroite & tendre amitié, qui a duré toute leur vie, avec autant de fidélité, que de justice de part & d'autre. Ils s'en sont donnés dans leurs Ouvrages, de mutuelles preuves, notre Auteur ayant dans ses Lettres rendu publiquement hommage au mérite de M. Despreaux; & celui-ci, dans les Editions qu'il a fait faire de ses Œuvres depuis leur réconciliation, en ayant ôté le nom de *Boursault*, auquel il a substitué les noms de *Pradon*, ou de *Perrault*, selon qu'il en avoit besoin pour la mesure ou pour la rime. Ce trait, qui fait honneur à ces deux Poètes, prouve que M. Boursault n'étoit pas moins recommandable par les qua-

AVERTISSEMENT.

lités du cœur, que par celles de l'esprit; & tous ceux qui l'ont connu, publient qu'il n'avoit pas moins de droiture & de probité, que d'agrément & de mérite.

Quoiqu'il fût né fort vertueux, & qu'il ait même toujours eu un grand fonds de religion, (comme il paroît par la morale aussi pure qu'édifiante, qu'il a répandue dans tous ses Ouvrages) il lui arriva une aventure qui le fit soupçonner par les dévots, de libertinage d'esprit. Dans sa première jeunesse, & dans le tems qu'il étoit Secrétaire des Commandemens de la Duchesse d'Angoulême, veuve d'un fils de Charles IX. il fit par ordre de la Cour, quelques Gazettes en vers enjoués, qui divertirent assez le feu Roy, pour porter ce grand Prince à ordonner à l'Auteur, en lui donnant une pension de deux mille livres, avec bouche à Cour, de travailler à cette Gazette,

AVERTISSEMENT.

& de la lui apporter toutes les semaines. Cet Ouvrage approuvé du Maître, le fut bientôt de tous les Courtisans, qui croyoient faire leur cour, que de louer extrêmement ce qui divertissoit le Roy. Une semaine entr'autres s'étant trouvée stérile en nouvelles, le Cazetier se plaignit, à la table de M. le Duc de Guise, de n'avoir rien de divertissant, dont il pût remplir sa Gazette.

Ce Prince s'offrit d'abord à lui donner un sujet tout propre à réjouir le Roy & la Cour. C'étoit une aventure arrivée à la porte de l'Hôtel de Guise, chez une Brodeuse fort en vogue, où les Capucins du Marais faisoient broder un S. François. Un jour que leur Sacristain étoit allé chez la Brodeuse, voir où en étoit l'ouvrage, il s'endormit profondément, la tête sur le métier où il regardoit travailler. L'habile & malicieuse Ouvrière, qui en étoit justement à bro-

AVERTISSEMENT.

der le menton du Saint, faisit l'occasion favorable d'ajuster artistement la longue barbe du Révérend Pere, pour en composer en diligence la barbe de S. François. Au réveil du Religieux, aussi étonné qu'indigné de se trouver pris par un endroit qu'il croyoit si respectable, il y eut un débat assez plaisant entre lui & la Brodeuse, à qui resteroit cette barbe, & si ce seroit au saint Fondateur, ou à son humble Disciple qu'on seroit forcé de la faire.

Ce fut de cette aventure que le jeune Auteur, en brodant une seconde fois cette vénérable barbe, fit la plus jolie de toutes ses Gazettes, par un esprit de badinage, & nullement d'impiété. Le Roy, qui étoit jeune, en rit beaucoup, & n'y trouva point à redire. La vertueuse Reine Marie-Therése, qui étoit la piété même, ne laissa pas d'en rire aussi, & n'en fut point scandalisée. Toute la Cour

AVERTISSEMENT.

à l'envi, en apprit les vers par cœur. Mais le Confesseur de cette Princesse, qui étoit un Cordelier Espagnol qui n'entendoit pas raillerie, irrité encore par les Capucins, qui criotent vengeance contre l'outrage fait à leur séraphique Pere, mit le scrupule dans l'esprit de cette pieuse Reine, & l'obligea à en demander au Roy une punition exemplaire. Sa Majesté voulut par bonté, tourner la chose en raillerie, & dit même à cette Princesse tout ce qu'il put pour l'adoucir; mais la voyant obstinée à le prendre sur le sérieux, il la laissa la maitresse de faire tout ce qu'elle voudroit.

La Reine, toujours excitée par le Pere Confesseur, qui lui en faisoit un point de conscience, manda M. le Chancelier Seguier, à qui elle ordonna de retirer le Privilége accordé à l'Auteur, & de l'envoyer à la Bastille jusqu'à nouvel ordre, pour

AVERTISSEMENT.

lui apprendre à ne plus badiner avec les Saints. Ce grand Chef de la Justice , protecteur de tous les gens de Lettres , & qui honoroit particulièrement M. Boursault de ses hontés , ne trouva pas le délit aussi grand que l'étoit la colere de la Reine : mais en obéissant aux ordres de S. M. il eut seulement l'attention d'ordonner à l'Officier qu'il chargeoit des siens, de laisser à l'Auteur , quand il iroit l'arrêter , tout le loisir nécessaire pour écrire au Roy & à ses Protecteurs.

Le pauvre Boursault , qui bien content de lui-même & du succès de sa Gazette , ne s'attendoit à rien moins qu'au compliment de cet Officier , qui étoit de ses amis , commença par le prier de se mettre à table avec d'autres jeunes gens d'esprit qui déjeunoient ce matin-là chez lui : & quoiqu'il ne fût pas fort content du gîte où il devoit coucher , il ne perdit rien de sa belle humeur , & il se servit

AVERTISSEMENT.

du temps qu'on lui laissoit, pour écrire une Lettre en vers à Monsieur le Prince, *le grand Louis de Condé*, son protecteur déclaré. Cette Lettre commençoit ainsi :

Grand Prince, on me traite d'impie :

Et d'un hardi Faiseur de * vers, (* *Théophile*)

Qui de ses traits malins perça tout l'Univers,

On veut que je sois la copie.

Les gens de bien sont ébaudis

De voir les Saints de Paradis

Déchaînés contre le Parnasse :

Car, auguste Sang de nos Rois,

C'étoit autrefois saint Ignace,

Et c'est aujourd'hui saint François.

Ce Prince si généreux, eut la bonté d'en parler au Roy, qui fit révoquer sur le champ l'ordre d'aller à la Bastille ; mais qui, par considération pour la Reine, fit défendre au coupable de continuer de travailler à la Gazette, & qui pis est, lui retira la pension de deux mille francs.

AVERTISSEMENT.

Ce ne fut que bien des années ensuite que M. le Chancelier Boucherat retira au même Auteur le Privilège d'un autre Ouvrage intitulé, *La Muse enjouée*, qu'il faisoit tous les mois, par l'ordre du Roy, pour instruire & divertir Monseigneur le Duc de Bourgogne. Comme c'étoit dans le temps de la guerre qu'on nommoit *du Prince d'Orange*, il échapa dans la *Muse enjouée*, quelques traits un peu trop vifs, pour réponse à une Médaille frappée en Angleterre, où d'un côté étoit le portrait de *Louis XIV.* avec ces mots: *Ludovicus Magnus*; & de l'autre, celui du Roy *Guillaume*, avec cette inscription: *Guillelmus Maximus*. Ce trait finissoit par ces deux vers.

Et quand Louis est Grand par de grandes
vertus,

Si Guillaume est très-grand, c'est par de très-
grands crimes,

AVERTISSEMENT.

On commençoit à parler de la Paix, & l'on n'eût pas été bien aise qu'on eût eu à nous reprocher de pareilles apostrophes. La modération du Roy, toujours plein de dignité, vouloit que jusques dans ses ennemis on respectât les Têtes couronnées, & qu'on ne prît point exemple sur la licence de ces Peuples, qui permettent à leurs Ecrivains d'attaquer, en temps de guerre, les Noms les plus respectables. Ce grand Prince fit redemander le Privilége à l'Auteur, en lui faisant dire avec bonté, par M. le Chancelier, que ce n'étoit par aucun mécontentement qu'on eût de lui, mais par des raisons supérieures, & qui lui étoient étrangères.

Ce fut en 1671, que parut la Tragédie de *Germanicus*, qui eut un fort grand succès, & qu'en pleine Academie loua hautement le grand Corneille. *Marie Stuard* vint ensuite,

&

A V E R T I S S E M E N T.

& par le malheur qui semble être attaché à ce nom, elle ne fut pas reçue avec tant d'applaudissement; les vers en sont toutefois fort beaux, & les sentimens très nobles: mais elle ne fut pas du goût du Public, qui respecte plus les sujets que l'*Antiquité* a consacrés, que les faits qui sont plus récents, & que l'*Histoire moderne* familiarise trop avec nous, en les rapprochant de notre âge.

Mais une Pièce qui fit grand bruit, & qui eut un succès surprenant, fut *La Comédie sans titre*, autrement, *Le Mercure Galant*, que M. Bourfault jugea à propos de donner sous le nom de feu *Poisson. M. de Visé*, Auteur du *Mercury*, en porta ses plaintes à la Cour, qui le renvoya à M. de la Reinié, alors Intendant de Police. Ce Magistrat s'étant fait apporter cette Comédie, la trouva trop belle pour la supprimer, & se contenta d'ordonner, pour appaiser

A V E R T I S S E M E N T.

M. de Visé, qu'on ne l'intituleroit plus, *Le Mercure Galant*, mais *La Comédie sans titre*. C'est la satyre la plus agreable & la plus ingénieuse qui eût paru depuis *Molière*, sur le Théâtre François; où sans attaquer directement le *Mercury*, ni son Auteur, on se contente de produire quantité de fots & de ridicules, qui viennent y demander place, ou apporter leurs Ouvrages. C'est d'un bout à l'autre, un badinage si vif & si divertissant, qu'on ne pouvoit se laisser de la voir, & qu'elle fut jouée de suite plus de quatre-vingts fois *au double*.

C'est à peu près dans ce tems-là qu'une Dame très-respectable, ordonna à M. Boursault de lui composer des paroles pour un *Opera*, qu'elle projettoit en secret de donner au Roy dans son Château de M. où Sa Majesté devoit aller. Ce fut la Dame qui choisit elle-même

AVERTISSEMENT.

le sujet de *Meleagre*, & l'Auteur l'exécuta avec autant de promptitude, que de génie & de délicatesse. Ce projet n'ayant pû être si secret, qu'il ne transpirât à la Cour, la Dame n'espérant plus lui donner le mérite de la surprise, ne voulut plus que *Lully* en mît les paroles en musique, ni qu'on en entendît parler. Il y a encore en vers lyriques, un Divertissement composé par le même Auteur, sous le nom de *Fête de la Seine*, qui fut mis en musique pour une Fête donnée à *Asniere*, à S. A. S. Madame la Duchesse de *Brunswick*, mere de l'Imperatrice *Amelie*.

En 1690, parut l'excellente Comédie des *Fables d'Esopé*, qui fut admirée dans son tems, & qui encore aujourd'hui fait autant de plaisir à lire, qu'on en eut autrefois à la voir représenter. C'est de cette Comédie que *Saint Evremont* a écrit

A V E R T I S S E M E N T.

qu'il n'avoit rien lu dans ce caractère, de plus beau en notre Langue; & que la seule hardiesse (indépendamment du succès qui l'avoit justifié) d'oser mettre le premier des Fables d'Esopé sur la Scène, ne pouvoit partir que d'un génie qui pensoit au-dessus du commun. On en a fait nombre d'éditions, non-seulement dans toute la France, mais en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Italie: on l'a traduite en toutes ces Langues: on l'a jouée en François, sur tous les Théâtres de l'Europe; & actuellement à Londres, on la joue très-souvent traduite en Anglois. C'est une morale fine, intéressante, agréable, & en même-tems utile, amenée avec tant de naturel, que le cœur y prend autant de part que l'esprit.

L'année suivante, M. Boursault fit jouer son *Phaëton*, Comédie héroïque, en vers libres, qu'il avoit travaillée à plaisir, & dont il se pro-

AVERTISSEMENT.

mettoit encore plus d'honneur, que ne lui en avoit fait son *Esopo*: mais les Comédiens l'ayant trop vantée avant que de la représenter; & trop assurés du succès que leur promettoit cette Pièce, ayant refusé toutes les autres qui leur furent présentées, une cabale d'Auteurs piqués, la décria si fort dans le Public, qu'on en étoit dégoûté presque avant que de l'avoir vûe, & qu'on y portoit un esprit mal intentionné, ou prévenu. Ce n'étoit pas (disoit-on) que l'ouvrage ne fût plein de beautés; on convenoit aisément que tout y petilloit d'esprit: mais on se plaignoit que cet esprit y fût répandu avec plus de profusion que de choix, plus de vivacité que d'ordre. Ce même Public si difficile fut de meilleure humeur, & plus favorable à une petite Pièce en Vers, que l'Auteur avoit faite, en badinant, sur les Modes de ce

AVERTISSEMENT.

tems-là, & sur les manières affectées de parler & de s'habiller. Elle fut exposée sous le nom des *Mots à la Mode*, & reçûte avec beaucoup d'applaudissement & de plaisir. C'est une des jolies bagatelles qui ayent paru sur le Théâtre.

Enfin la dernière Pièce qui soit sortie de la plume de M. Bourfault, est son *Esope à la Cour*: Comédie, qui seroit un chef-d'œuvre, si une mort prématurée lui eût laissé le loisir de repasser lui-même sur son Ouvrage, & d'y donner la dernière main. Telle qu'elle étoit sur le papier, elle fut encore altérée à la représentation, où l'on se crut obligé de retrancher quantité des plus beaux Vers, parce qu'on les trouvoit trop forts, & qu'on en craignoit les applications. Par exemple: Dans la belle Scène du premier Acte, où *Crésus* se plaint à *Esope* du peu de sincérité des Courtisans toujours

AVERTISSEMENT.

prêts à encenser jusqu'aux défauts
de leurs Princes ; on lui faisoit dire
ces quatre beaux Vers.

Par là je m'apperçois , ou du moins je soupçonne
Qu'on encense la Place autant que la personne ;
Que c'est au Diadème un tribut que l'on rend ;
Et que le Roy qui régne est toujours le plus Grand.

Et dans la même Scène où *Crésus*
disoit encore :

Quoique jusques ici l'équité de mes armes ,
A mes seuls ennemis ait causé des allarmes :
Je renonce avec joye aux plus vastes projets ,
Si les exploits du Prince épuisent les Sujets.
Guide mes pas toi-même au chemin de la Gloire.

Esope répondoit.

D'ordinaire les Rois y vont par la Victoire ,
Seigneur ; c'est le sentier le plus suivi par eux ,
Et qu'on trouve honorable , à force d'être affreux.
Quelle grande bataille a-t-on jamais gagnée ,
Que l'horreur n'ait suivie , ou n'ait accompagnée ?
Eh ! Qu'est-ce que l'on gagne ? Un morceau de
terrain ,

AVERTISSEMENT.

Que le Victorieux quitte le lendemain.

Cependant bien souvent pour de telles Conquêtes,
Il en coûte au Vainqueur quinze ou vingt mille
Têtes :

Et le sang que l'on perd dans ce gain malheureux ,
Est toujours le plus noble & le plus généreux , &c.

Il y avoit grand nombre de Vers de la même force répandus dans toute la Pièce , qu'on a , ou supprimés , ou gâtés : & elle ne laisse pas encore d'avoir des beautés inimitables , & qui font regretter la perte d'un Auteur , qui écrivoit avec tant de noblesse & de vérité.

Il a fait aussi des Vers de dévotion , entr'autres *les Litanies de la Sainte Vierge* , (une Strophe sur chaque Verset) où , avec toutes les graces de la Poësie , l'Auteur a répandu beaucoup de pieté & d'oraison. C'est dommage qu'il ne se trouve plus d'Exemplaires de ce petit Livre , dont la seconde Edition est de 1667.

AVERTISSEMENT.

M. Boursault n'écrivoit pas moins poliment en Prose qu'en Vers , témoins les trois Tomes de ses Lettres , dont il s'est fait tant d'Editions ; & qui sont si agréables par la variété des traits , des faillies , des contes , des fables , des bons mots , des faits anecdotes , des Epigrammes , & des jolis Vers dont ces Lettres sont remplies , qu'on les lit & relit avec un nouveau goût , & qu'on les trouve toujours nouvelles , quoique celles qu'on nomme à *Babet* , soient imprimées dès l'année 1666. Elles sont écrites d'un style si naturel & si galant , & avec une naïveté si insinuante , que l'illustre Comtesse de la *Suze* , qui en aimoit & estimoit particulièrement l'Auteur , fit ce Madrigal à leur louange.

Babet , qui que tu fois , que tes Lettres sont belles !
Que pour toucher les cœurs elles ont de pouvoir !

Ce sont des beautés naturelles ,

AVERTISSEMENT.

Qu'on ne se lasse point de voir.

Les naïvetés enchantées ,

Qu'avec tant d'enjouement ton amour t'a dictées ,

Ont d'inimitables appas.

Quand Tircis insensible aux accens de ma Lyre ,

Pour ne pas m'écouter portoit ailleurs ses pas ,

Que ne te connoissois-je , hélas !

Tu m'aurois appris à lui dire

Ce que je ne lui disois pas.

Il y a du même Auteur d'autres ouvrages en Prose outre *l'Etude des Souverains* , dont il est parlé ci dessus , *Le Marquis de Chavigny* & *Le Prince de Condé* , qui sont deux petites Nouvelles historiques , écrites avec tout le feu & toute la politesse imaginables. On lit encore de lui un autre Roman , en deux Tomes , sans nom d'Auteur , intitulé , *Ne pas croire ce qu'on voit* ; qui est si divertissant & d'un style si enjoué , qu'on l'a souvent attribué à *Scarron* : C'est en faire un grand éloge.

AVERTISSEMENT.

M. Boursault n'étoit encore qu'à l'âge de 63 ans, & jouissoit de toute la force de son esprit & de sa santé, lorsqu'il fut attaqué d'une colique si violente, qu'elle lui noia l'intestin; & pendant les huit jours qu'il a survêcu à une opération si douloureuse, il donna à sa famille les marques les plus édifiantes de courage, de patience, de résignation & de piété. Il voulut par la confiance & l'estime qu'il avoit pour son fils le Théatin, se confesser à lui à la mort; & que ce fût un fils si cher qui lui fermât les yeux, ce qui arriva le 15 Septembre 1701. Il mourut très-regretté du Public & de ses amis. Il avoit été en commerce & en liaison d'amitié avec tous les beaux esprits de son tems, qui le chérissoient pour la douceur & la bonté de ses mœurs, autant qu'ils l'estimoient pour la vivacité & la délicatesse de son génie.

AVERTISSEMENT.

Le Grand *Corneille* l'appelloit *son fils*, & l'honoroit de ses avis & de son approbation dans tout ce que cet Auteur, encore jeune, faisoit paroître sur la Scène. A la représentation de *Germanicus*, ce grand Maître du Théâtre, lui donna hautement son suffrage, & dit en pleine Académie, *qu'il ne manquoit à cette Pièce que le nom de M. Racine, à qui elle ne feroit point deshonneur.* Messieurs *Pélisson, Charpentier, de Scudéry, Tallemant, Ménage, Quinault, Segrais*, avoient été ses amis intimes: Mesdames *De la Suze & de Villedieu*, & Mademoiselle de *Scudéry* avoient toujours eu pour lui une amitié particulière: *Thomas Corneille*, qui a écrit avec tant d'érudition, & dont le mérite n'a eu pour ombre que d'avoir un frere plus grand que lui, aimoit tendrement M. Boursault, & vouloit absolument qu'il demandât à être de

AVERTISSEMENT.

L'Académie. Et sur ce que celui-ci lui alleguoit toujours son ignorance, & lui demandoit de bonne foi ce que feroit l'Académie d'un sujet ignare & non lettré qui ne sçavoit ni *Latin* ni *Grec*. *Il n'est pas question*, lui répondoit-il, *d'une Académie Grecque ou Latine, mais d'une Académie Française: & qui sçait mieux le François que vous?*

C'est lui qui, à la représentation d'une des meilleures Pièces * de Théâtre de notre Auteur, qu'une cabale déclarée avoit entrepris de faire tomber, lui fit donner un jour au foyer de la Comédie, où un grand monde étoit assemblé, un Billet cacheté & sans signature, où il y avoit ce Madrigal:

Plus je vois ton ouvrage, & plus j'en suis avide.

C'est ainsi qu'au tems ancien

Ecrivoient le galand Ovide

Et l'ingénieux Lucien.

* *Phaëton.*

AVERTISSEMENT.

Richelet, si connu par ses ouvrages & par son Dictionnaire, ayant sçû du Chevalier *Edelink*, fameux Graveur, qu'il alloit travailler au Portrait de M. Boursault, lui envoya ces Vers obligéans, pour mettre au bas du Portrait.

Voiture, Sarrazin, La Fontaine, Molière,
Dont la Parque inflexible a finit la carrière,
Poètes accomplis, Orateurs excellens;

L'Homme, à qui ce portrait ressemble,
Sans étude lui-seul a les diverses talens,
Qu'avec tant de sçavoir vous aviez tous ensemble.

On a mis à la tête de ce Recueil la Lettre sur *les Spectacles*, qui fit tant de bruit en 1694, & qui donna lieu à tant de bons & de mauvais écrits qui parurent alors pour & contre la Comédie.





LETTRE

D'UN HOMME

D'ÉRUDITION ET DE MÉRITE

*Consulté par l'Auteur pour sçavoir,
si la Comédie peut être permise, ou
doit être absolument défendue.*



ONSIEUR,

Je m'étois toujours défendu de
vous donner par écrit mon senti-

ment sur la Comédie, & j'avois tâché d'éviter ce coup, en vous apportant pour excuse, & la délicatesse de la matière, & le peu de capacité de celui qui la devoit traiter; mais je ne puis plus tenir contre l'obstination & l'importunité de vos prières (si jamais cependant un Ami tel que vous, Monsieur, est capable d'importuner:) & pour vous guérir de la crainte scrupuleuse où vous êtes, que votre conscience ne soit intéressée dans les Ouvrages de votre esprit, je passe aujourd'hui par dessus ces deux difficultés; voulant bien m'exposer en votre faveur à ne pas répondre à la haute idée que vous avez conçue de mon peu de mérite; & m'engager, pour vous tirer de peine, dans une des plus difficiles, mais des plus curieuses Questions que les Théologiens aient traitée. En effet, Monsieur, plus j'examine les Saints Peres,

plus je lis les Théologiens, plus je consulte les Casuistes, & moins je sçai à quoi me déterminer : à peine ai je trouvé quelque tempérament en faveur de la Comédie dans les Scholastiques (a), qui presque tous sont d'avis de lui faire grace, que je me sens accablé par un torrent de Passages des Conciles & des Peres, qui depuis le premier jusqu'au dernier, ont tous fulminé contre les spectacles, & ont employé la ferveur de leur zèle, & la vivacité de leur éloquence pour en donner une si grande horreur aux fidèles, que les consciences foibles ou timorées ne veulent pas même qu'il soit permis d'en disputer, & traitent de pernicious & de relâchés, les Docteurs qui ont l'indulgence de les tolérer.

(a) Le Card. de Turre-Cremata. Regnier de Pise. Jean Viguier. Le Cardinal Cajetan. Armilla. Tabienna. Medina. Sylvester. Comitulus. Megalius. Henriquez. Sanchez. Emmanuel Sa. Scarfella. Bonacina. Diana, &c.

Si je m'abandonne à la rigueur avec les Peres de l'Eglise, & que j'investive contre la Comédie comme contre une des plus pernicieuses inventions du démon, je ne puis lire nos Théologiens, ces grands hommes si distingués par leur piété & par leur doctrine, que je ne me laisse adoucir par la droiture de leur raisonnement, & plus encore par la force de leur autorité. Vous m'avouerez, Monsieur, qu'on seroit embarrassé à moins; & que ce n'est pas une petite affaire de décider une Question dont les sentimens sont si partagés: Car dites-moi, je vous prie, de quel côté se tourner? Laisserons-nous là les Peres & les Conciles pour suivre le sentiment des Modernes? Nous croirions, vous & moi, faire un crime, sur-tout après la décision d'un grand Pape (a), qui ne veut pas que dans la morale on se

(a) *Sanctorum Patrum*, &c. Alex. III. Epist. 19. Uspal. Episc.

serve d'autres règles que de celles que nous ont laissés les Saints Peres. Serons-nous obligés de dire que ce qu'il y a eu d'habiles Théologiens, plus recommandables encore par la sainteté de leurs mœurs que par l'éclat de leur science, ou se soient trompés eux-mêmes, ou aient eu le dessein de nous tromper ? Cela seroit bien violent : & quand saint Augustin (*a*) nous a recommandé d'avoir de la vénération pour l'autorité de nos Peres, il n'a pas entendu que ce fût aux dépens de ceux qui les auroient suivis.

Nous aurions bientôt décidé la Question, si l'Écriture Sainte s'en expliquoit de quelque manière que ce pût être : mais comme a fort bien remarqué Tertullien (*b*), nous n'y

(*a*) *Veneranda quidem*, &c. lib. 2. contra Academic. cap. 3.

(*b*) *Plane nusquam*, &c. lib. 1. de Spectac. cap. 16.

trouvons nulle part, que, de même qu'elle défend en termes exprès, d'adorer les Idoles, ou de commettre des homicides, des trahisons & des adultères, elle commande aussi expressément de n'aller point au Cirque & au Théâtre; de ne point voir les combats des Gladiateurs; enfin de n'assister à aucun Spectacle. Lisez & relisez l'Écriture, vous n'y trouverez point de précepte formel & particulier contre la Comédie. Les Peres assurent qu'on n'y peut pas assister, les Docteurs Scholastiques soutiennent le contraire. Tâchons donc de nous servir de cette règle de saint Cyprien (a), » que la rai-
 » son doit expliquer ce que l'Écritu-
 » re a voulu taire; « & faisons nos efforts pour concilier les conclusions des Théologiens avec les décisions des Peres de l'Église.

(a) *Præceptorum loco*, &c. lib. 1. de Spect. in princip.

Mais parce que c'est quelque chose d'assez délicat , & que le point de la Question consiste à les bien accorder ensemble ; je veux bien ne vous rien avancer de moi-même , & vous faire parler en ma place l'incomparable saint Thomas , lequel étant d'un côté un Pere très-religieux & un très-saint Docteur de l'Eglise , & de l'autre l'Ange de l'Ecole , le Maître & le Chef de tous les Théologiens , me paroît tout-à-fait propre pour rassembler les sentimens partagés des uns & des autres , & pour nous tracer le chemin que nous devons suivre sans avoir peur de nous égarer.

Si j'avois à parler à quelque moins habile homme , ou bien à quelque esprit difficile , qui pour se donner un air de critique ou de réforme , auroit la témérité de rejeter la doctrine de saint Thomas , comme opposée à la Morale des Peres , & peu conforme en quelques endroits aux

maximes les plus pures de la Religion ; je n'aurois pas de peine à lui fermer la bouche , & à lui apprendre à porter à la doctrine de ce saint Docteur toute la vénération qui lui est dûe , & que les Conciles , les Souverains Pontifes , & tous les grands hommes qui l'ont suivi , n'ont pû lui refuser. Si vous trouvez jamais quelqu'un de ces Sages en votre chemin , vous n'avez qu'à leur faire lire ce qu'en ont dit les Souverains Pontifes , Urbain V. (a) dans la Bulle qu'il donna à Montefalcone en 1370 , pour la Translation des Reliques de ce grand Saint : Clement VIII. dans le Bref *In quo nos Pastoralis* , expédié en 1603. Jean XXII. dans la Bulle de sa Canonisation : le bienheureux Pie V. dans la Bulle *Mirabilis Deus* , en 1567. Paul V. dans une qu'il écrivit aux Napolitains en 1605. Tous

(a) *Cum sacrum & venerabile corpus B. Thomæ de Aquino , &c. cujus Doctrinæ , &c. hic siquidem locus , &c.*

ces Papes qualifient la Doctrine de saint Thomas , de célèbre partout le monde , de glorieuse au nom Chrétien , d'avantageuse à l'Eglise. L'illustre Baronius (*a*) dont le témoignage est d'un si grand poids , dit qu'on ne peut expliquer combien au Concile de Trente la doctrine de ce grand Docteur reçut de louanges & d'acclamations de la part des Peres & des Théologiens qui y assistèrent ; & si vous en voulez davantage , je vous renvoye à Jean de saint Thomas & à Gonet , Théologiens distingués de l'Ordre de saint Dominique , qui vous fourniront une infinité d'approbations authentiques de la doctrine de saint Thomas.

Après l'avoir ainsi supposée , ou pour mieux dire , solidement établie contre tous ceux qui la voudroient contester ; lisez , je vous prie , avec

(*a*) *Vix quispiam enarrare* , &c. in notis ad Martyr. die 7. Mart.

attention ce que ce grand Docteur enseigne de la Comédie, dans la Seconde partie de sa Somme (*a*), où il explique bien des choses nécessaires à scavoir pour le repos de la conscience. Il demande entr'autres (*b*) ce que l'on doit croire des jeux & des divertissemens ? & il se répond lui-même, que quand ils sont modérés, non seulement il n'y croit point de mal, mais encore qu'il y trouve quelque bien, & cette vertu qu'Aristote appelloit *Eutrapèlie*; (c'est une vertu, comme vous sçavez, qui sçait mettre un juste tempérament dans les plaisirs.) La raison qu'il en apporte est, que l'homme fatigué par des actions sérieuses a besoin d'un agréable repos, qu'il ne trouve que dans les jeux : & pour fortifier son sentiment, saint Thomas y joint celui de saint Au-

(*a*) 2. 2. quæst. 168.

(*b*) Artic. 2.

gustin, (a) dont il rapporte ces propres paroles : *Je veux enfin que vous vous ménagiez, car il est de l'homme sage de relâcher quelquefois son esprit trop appliqué à ses affaires.*

» Comment, continuë saint Tho-
 » mas, comment se fait ce relâche-
 » ment de l'esprit, si ce n'est par des
 » paroles ou par des actions diver-
 » sifiantes ? Ce n'est donc point un
 » mal ni rien d'indigne de l'hom-
 » me sage, de ne se point refuser
 » des plaisirs innocens & honnêtes. «
 Ce saint Docteur veut même qu'il
 y ait quelque sorte d'excès à ne
 point prendre de divertissement ; (b)
 » parce, dit-il, que tout ce qui est
 » contre la raison est vicieux : or il
 » est contre la raison qu'un homme
 » veuille être à charge aux autres ;
 » qu'il s'oppose à leurs innocens

(a) *Volo tandem tibi parcas, &c. Aug. in lib. 2. de Musica. At ista remissio animi, &c. ubi supra,*

(b) *Quia omne quod est, &c. art. 4.*

» plaisirs ; qu'il ne veuille jamais
 » être de rien , ni contribuer par
 » ses paroles ou par ses actions à
 » leur divertissement commun. C'est
 » donc avec beaucoup de raison que
 » Sénèque a dit à ce sujet : Com-
 » portez-vous dans les compagnies
 » avec tant de sagesse & de discrétion,
 » que personne ne vous trouve
 » incommode , ou ne vous mé-
 » prise comme un homme de rien ,
 » qui ne sçait pas vivre ; car c'est
 » un vice d'être fâcheux à tout le
 » monde ; & l'on s'attire avec sujet
 » le nom de sauvage & de grossier. «

De ces paroles de saint Thomas,
 il vous est aisé de juger , Monsieur,
 que sous le nom de jeux il com-
 prend aussi la Comédie , quand il
 dit : Que ce relâchement de l'es-
 prit , qui est une vertu , se fait par
 des paroles & par des actions di-
 vertissantes. Qu'y a-t-il de plus pro-
 pre & de plus particulier à la Co-
 médie , qui ne consiste qu'en des

paroles & en des actions risibles & ingénieuses, qui font plaisir & qui délassent l'esprit? Je ne pense pas qu'en tout autre divertissement, on trouve unies ensemble & les paroles & les actions : mais écoutez encore un peu ce grand Docteur, il achevera de vous convaincre par une objection qu'il se fait à lui-même, & vous verrez comme il y répond. L'objection est assez forte, & contient presque tout ce qu'on peut dire contre les Comédies & contre les autres Spectacles.

» Il semble, dit saint Thomas,
 » (a) que les Comédiens passent les
 » bornes du divertissement réglé,
 » eux qui ne destinent & n'em-
 » ployent toute leur vie qu'à jouer.
 » Si l'excès du divertissement est un
 » péché, (comme on n'en peut dou-
 » ter) les Comédiens sont en état
 » de péché; ceux qui vont à la Co-
 » médie péchent; & ceux qui leur

(a) *Histriones in ludo*, &c. art. 3.

» donnent de l'argent sont les fau-
 » teurs de leur péché : quoique nous
 » lifions dans la Vie des Peres, qu'il
 » fut un jour révélé à S. Paphnuce ,
 » qu'il n'auroit pas dans l'autre vie
 » un plus haut degré de gloire
 » qu'un certain Comédien. «

Si l'objection que se fait saint Thomas est solide, sa réponse ne l'est pas moins. Vous en allez juger par ses propres paroles, auxquelles je me ferois un scrupule de rien changer, tant elles sont justes & expressives : je me contenterois de les pouvoir bien rendre, & de ne vous rien dérober de leur beauté. » Le
 » divertissement, (a) répond cet
 » excellent Docteur, étant donc
 » nécessaire pour la consolation de
 » la vie humaine, on peut destiner
 » à cette même fin certains emplois
 » qui soient permis. Ainsi l'emploi
 » des Comédiens établi pour don-
 » ner aux hommes une récréation

(a) *Quod sicut dictum est, &c. Ibid,*

» honnête, n'a rien, selon moi, qui
 » mérite d'être défendu, & je ne les
 » crois pas en état de péché, pour-
 » vu qu'ils n'usent de cette sorte
 » de jeu qu'avec modération; c'est-
 » à-dire, qu'ils ne disent ou ne fas-
 » sent rien d'illicite; qu'ils ne mê-
 » lent point, comme on dit, le sa-
 » cré avec le profane; & qu'ils ne
 » jouent point en un tems défendu.
 » Et quoique dans la vie (ce sont
 » toujours les paroles de saint Tho-
 » mas) ils n'ayent point d'autre em-
 » ploi à l'égard des autres hom-
 » mes, ils en ont toutefois de fort
 » sérieux à leur égard, & par rap-
 » port à Dieu, comme quand ils le
 » prient, quand ils régulent leurs
 » passions, quand ils donnent l'au-
 » mône aux pauvres. De là je con-
 » clus (poursuit ce grand homme)
 » que ceux qui les payent & qui les
 » assistent avec modération ne pé-
 » chent point; & qu'ils font même
 » une action de justice, puisque c'est

» leur donner la récompense de leur
 » travail : mais si quelqu'un diffi-
 » poit tout son bien après eux, ou
 » bien qu'il entretînt des Comédiens
 » qui jouassent d'une manière scan-
 » daleuse, je ne doute point qu'il ne
 » péchât, comme s'il les entretenoit
 » dans le péché : & c'est dans ce sens
 » que se vérifie cette parole du
 » grand saint Augustin (a) : Que
 » donner son bien aux Comédiens,
 » c'est moins une vertu qu'un vice. «

Eh bien, Monsieur, jusqu'ici ce
 sont les propres paroles de saint
 Thomas : peut-on mieux répondre
 qu'il le fait à cette grande objec-
 tion ? Et ne vous est-il pas aisé de
 tirer vous-même trois conséquen-
 ces de toute sa doctrine ? La pre-
 mière, que sous le nom général de
 jeux & de divertissemens, il entend
 aussi la Comédie, & qu'il l'approu-
 ve en même tems qu'il trouve de
 la vertu dans les premiers. La se-

(a) Aug. sup. Joan.

conde, qu'il ne faut pas toujours croire en état de péché les Comédiens qui passent leur vie sur le Théâtre, & moins par conséquent les Auteurs qui leur donnent des Pièces à représenter, pourvû que les uns & les autres s'acquittent avec modération & avec prudence, & qu'ils fassent d'ailleurs des actions sérieuses de piété & de religion. La troisième enfin, que non seulement il n'y a point de péché à les assister avec discrétion, mais encore que c'est une action de justice de leur donner, comme on y est obligé, la récompense de leur emploi & de leur travail. Ainsi vous voyez bien que l'Ange de l'Ecole, & après lui les Théologiens, admettent la Comédie; & que s'ils en condamnent quelque chose avec les Peres, ce n'en peut être que l'excès.

Pour prouver que ce n'est que l'excès qu'il faut condamner dans tous les jeux & tous les plaisirs, &

que les Saints Peres n'ont point eu d'autre intention en se déchaînant contre la Comédie, saint Thomas explique ce qu'il entend par *excès*, & suppose comme un principe incontestable (a) qu'en tout ce qui peut être réglé selon la raison, l'on doit appeller superflu ce qui passe cette règle, & défectueux ce qui ne l'égalé pas. » Or est-il, continue ce saint Docteur, que les paroles & les actions divertissantes peuvent être réglées par la raison: il s'y trouve donc de l'excès, quand elles ne suivent plus cette règle, & qu'elles sont outrées en elles-mêmes, ou défectueuses par les circonstances que l'on y peut apporter. « C'est sur ce principe que nous devons répondre aux autorités des Peres de l'Eglise, puisque, selon saint Thomas, ils n'invectivent que contre l'excès de la

(a) *Quod in omni eo quod est dirigibile*, art. 3. in corp.

Comédie ; & nous ne ferons rien en cela qu'à l'exemple de ce saint Docteur, qui, selon sa coutume, appliquant à tous les Peres la réponse qu'il donne à un seul, répond de cette manière à saint Chrysostome. Cette bouche d'or de la Grèce avoit dit que ce n'est pas Dieu qui est l'auteur des jeux, mais le démon ; & pour donner de la force à ce qu'il avoit avancé, il avoit apporté ce passage de l'Écriture : » Le peuple » s'assit pour manger & pour boire ; » & il se leva pour jouer. « Mais saint Thomas veut que ces paroles du grand Chrysostome, s'entendent des jeux excessifs & peu modérés ; & il ajoute que l'excès dans le jeu tient d'une folle joye, appelée par saint Gregoire la fille de la gourmandise & du péché ; & que c'est en ce sens qu'il est écrit : » Que le peuple s'assit pour manger » & pour boire, & qu'il se leva pour » jouer. « C'est une réponse que

nous devons donner à tout ce qu'on nous objecte des Saints Peres, avec d'autant plus de raison, qu'à les examiner sans prévention, & à peser toutes leurs paroles, il est aisé de voir que s'ils se sont tant déchaînés contre la Comédie, ç'a été, parce que de leur tems, l'excès en étoit criminel & immodéré; & que s'ils l'avoient trouvée, comme elle est aujourd'hui, conforme aux bonnes mœurs & à la droite raison, ils ne l'auroient pas tant décriée, & auroient cru, comme saint Thomas, qu'il n'y avoit point de mal à y assister: mais c'étoit quelque chose de si horrible & de si infâme que la Comédie, comme on la jouoit du tems de nos peres, qu'il n'y a personne à l'heure qu'il est, (je parle des gens du monde, & de ceux encore qui sont les moins retenus) qui ne les condamnât, comme ont fait les Peres; & ce n'est pas une chose étonnante, que ces saints Person-

nages ayent employé toute la force de leur zèle contre la chose la plus scandaleuse qui fut dans l'Eglise. N'est-ce pas contre l'excès de la Comédie, par exemple, que se récrie Tertullien, lorsqu'il dit : (a) » N'al-
 » lons point au Théâtre, qui est
 » une assemblée particulière d'im-
 » pudicité, où l'on n'approuve rien
 » que ce que l'on improuve ailleurs;
 » de sorte que ce qu'on y trouve de
 » plus beau, est pour l'ordinaire ce
 » qui est de plus vilain & de plus
 » infâme; de ce qu'un Comédien,
 » par exemple, y joue avec les ges-
 » tes les plus honteux & les plus na-
 » turels; de ce que des femmes ou-
 » bliant la pudeur de leur sexe,
 » osent faire sur un Théâtre, & à
 » la vûe de tout le monde, ce qu'el-
 » les auroient honte de commettre
 » dans leurs maisons, où elles ne
 » sont vûes de personne; de ce qu'on

(a) *Hoc igitur modo*, &c. lib. de Spectaculis, cap. 17.

» y voit un jeune homme s'y bien
 » former, & souffrir en son corps
 » toutes sortes d'abominations, dans
 » l'espérance qu'à son tour il devien-
 » dra maître en cet art détestable.
 » On y fait paroître jusqu'à des fil-
 » les perdues, victimes infâmes de
 » la débauche publique, d'autant
 » plus misérables en cela, qu'elles
 » sont exposées sur le Théâtre à
 » la vûe des femmes qui ignorent
 » le libertinage. Elles y sont le su-
 » jet de l'entretien des jeunes gens:
 » l'on y apprend le lieu de leur pro-
 » stitution; l'on y compte le gain
 » qu'elles y font, & l'on y fait leur
 » éloge devant ceux qui ne de-
 » vroient rien sçavoir de toutes ces
 » choses. Je ne dis rien, ajoute ce
 » Pere, de ce qui doit demeurer
 » enseveli dans les ténèbres, de peur
 » d'être coupable de ces crimes par
 » le seul récit que j'en ferois. «

Que seroit-ce donc que nous di-
 roit Tertullien, s'il vouloit révéler

tous ces mystères d'iniquité qu'il renferme dans un éternel oubli, puisque ce qu'il nous en dit est si impie & si infâme. Mais les autres Peres ne sont pas si retenus que lui, & ne sont point de difficulté de découvrir tout ce qu'ils en savent. Ne croyez pas que j'aye envie de vous les rapporter tous : outre que j'aurois plutôt fait de vous citer toute la Bibliothèque des Peres, ces matières délicates traitées hardiment dans une langue qui souffre tout, ne pourroient se rendre dans la nôtre, sans blesser les oreilles tant soit peu chastes; & je me contenterai de vous laisser à connoître ce qu'ils en ont dit de plus fort, par ce que je vous choisirai dans leurs écrits de plus foible.

Salvien se défendoit d'en rien dire, par la peine qu'il auroit eue à en parler. » (a) Qui pourroit

(a) *Quis enim integro, &c.* lib. 1. de Gub. Dei.

» traiter , dit-il , de ces représenta-
 » tions honteuses , de ces paroles
 » deshonnêtes , de ces mouvemens
 » lascifs & impudiques , dont on
 » peut reconnoître l'énormité & le
 » crime , par la défense que ces cho-
 » ses imposent elles-mêmes de les
 » rapporter ? «

Lactance n'est pas si réservé : voici
 ce qu'il en dit de plus tolérable. (a)
 » Ces mouvemens pleins d'impu-
 » dence , que l'on voit dans la per-
 » sonne des Comédiens , quel au-
 » tre effet produisent-ils que d'en-
 » seigner le mal à la jeunesse ? Leurs
 » corps efféminés , sous la démar-
 » che & sous l'habit de femme , re-
 » présentent les gestes les plus lascifs
 » des plus dissolues. Et plus bas :
 » (b) Après la licence des paroles ,
 » on en vient à celle des actions :
 » on dépouille en plein Théâtre , à

(a) *Histrionum quoque* , &c. lib. 1. cap. 22.

(b) *Præter verborum* , &c. lib. 1. de Ludis ,
 p. 20.

» la prière du peuple , des femmes
 » débauchées , &c. « Jugez si le
 reste que dit ce Pere , peut être
 quelque chose de fort beau.

(a) Saint Cyprien , qui a composé , *ex professo* , un Livre des Spectacles , décrit bien au long toutes les infamies qui s'y pratiquoient. On peut lire aussi quelque chose de cette abominable coutume de paroître nuds sur le Théâtre , dans les Œuvres (b) de saint Chrysostome , de saint Jérôme , & de saint Augustin : le premier ne fait point de difficulté de comparer ceux qui de son tems alloient à la Comédie , de les comparer , dis-je , à David , prenant plaisir à regarder Bethsabée toute nue dans son bain ; & de dire , que le Théâtre est le rendez-

(a) *Sed ut ad Scenas , &c.* Cyprianus , lib. 1. de Spectaculis.

(b) *Delectat in mimis , &c.* Idem Epist. ad Donatum , Hieron. lib. 1. advers. Jovinian. Aug. 2. de Civit. Dei. cap. 26. Chryst. Hom. 1. in Psalm. Idem Hom. 6. in. 2. cap. Matthæi.

vous de tous les crimes , que tout y est plein d'abomination , & d'effronterie. Un Auteur (*a*) plus moderne nous décrivant les spectacles des Anciens , & sur-tout leurs Bacchanales , fait des peintures si horribles de leurs infamies & de leurs prostitutions publiques , que je ne puis me résoudre à vous les rapporter. Imaginez-vous , Monsieur , si ce pouvoit être de belles choses , puisque l'infâme Heliogabale en étoit l'Auteur. De peur que vous ne croyiez que les Saints Peres n'ayent exagéré , & que la Comédie n'étoit pas autre dans ce tems-là qu'elle est aujourd'hui , mais que pour en détourner les Fidèles , les Prédicateurs de l'Evangile & les Auteurs Ecclésiastiques la depeignoient avec de si affreuses couleurs ; je veux bien que vous ne vous en rapportiez pas seulement à ceux-

(*a*) *Que sacra* , &c. Alexander ab Alexandro , lib. 6. dierum genit.

ci, mais que vous consultiez les Auteurs profanes ; Valere-Maxime (*a*) ne vous fera peut-être pas suspect ; parlant toutefois de cet usage détestable qu'avoient les Romains, d'exposer sur le Théâtre les corps nus des filles débauchées & ceux des jeunes garçons, rapporte de M. P. Caton, qu'assistant un jour à ces spectacles, & apprenant de Favonius, son favori, que par le respect qu'on lui portoit, le peuple avoit honte de demander que les Comédiens parussent nus sur le Théâtre, ce grand Homme se retira, pour ne pas empêcher par sa présence une chose qui étoit passée en coutume. Sénèque (*b*) rend le même témoignage à Caton, & le loue de n'avoir pas voulu voir nues ces femmes débauchées ; & je n'ose vous rapporter les paroles de Lampridius, parce qu'elles sont trop li-

(*a*) In Floralibus, lib. 2.

(*b*) Epist. 97.

bres, quand il dit que l'Empereur Héliogabale, qui dans une Pièce représentoit Venus, se fit voir tout nud sur le Théâtre avec une impudence extrême. Mais qu'ai-je affaire de vous rapporter des exemples tirés de l'Histoire Profane, à vous qui la sçavez à fond? c'est à vous que je m'en rapporte moi-même. N'est il pas vrai, Monsieur, que ce qu'on lit des Spectacles des Anciens, est quelque chose d'épouvantable, tant pour le libertinage que pour l'impiété? Car ne vous imaginez pas qu'on n'y dît que des ordures. » On y blasphêmoit le » Nom de Dieu, dit saint Chry- » sostome (a): & lorsque les Co- » médiens avoient prononcé quel- » que blasphême, c'étoit alors que » l'on y rioit de tout son cœur. « C'est ce qui obligea le troisième Concile de Carthage à condamner

(a) *Blasph' mabatur preterea*, &c. Hom. 6. ad cap. 2. Matth.

par ce Canon les Comédiens comme blasphémateurs: » Que les Laïques (a) même n'assistent point » aux Spectacles, car il a toujours » été défendu à tout Chrétien d'aller où il y des blasphémateurs. «

Après des choses si criminelles, qui pourroit ne pas condamner la Comédie, s'il est vrai qu'elle fût remplie de tant d'ordures & d'impietés? Il n'est pas besoin d'être saint Pere pour se déchaîner là contre, il suffit d'être Chrétien: je dis trop, il ne faut qu'avoir un peu d'honneur & de bon sens. » Car, » comme dit justement saint Cyprien (b), comment un Chrétien, auquel il n'est pas même » permis de penser aux vices, pourra-t-il souffrir des représentations » impures, où après avoir perdu la » pudeur, on s'enhardit à commet-

(a) *A spectaculo*, &c. Can. 2.

(b) *Quid inter hæc*, &c. Cyprianus, lib. de Spect.

» tre les plus grands crimes? « Il n'est donc besoin que des lumières de la raison pour condamner de si grands excès. Aussi lisons-nous dans saint Chrysostome , » Que certains » Barbares (a) ayant entendu parler de ces jeux de Théâtre, & du » plaisir que prenoient les Romains » à les voir représenter, dirent ces » paroles dignes des plus grands » Philosophes : (Il faut que les Romains, quand ils ont inventé ces » sortes de voluptés, se soient regardés comme des personnes qui » n'avoient ni femmes ni enfans : «) & on loue Alcibiades entr'autres choses, d'avoir fait jeter dans la mer un Comédien trop libre, appelé Eupolis, pour avoir récité en sa présence des vers infâmes, ajoutant à ce châtiment ce beau mot, qui perdrait de sa force s'il étoit rendu en notre langue : *Tu me in*

(a) *Barbari quidem ipsi, &c.* Hom. 38. ad cap. 11. Matth.

SUR LES SPECTACLES. 31
*scena scapè mersisti, & ego te semel in
mari.*

Vous voyez bien, Monsieur, que tous ces passages des Peres, & mille que je ne vous rapporte pas contre la Comédie, à force de trop prouver contre elle, ne prouvent rien contre celle d'aujourd'hui. Ce seroit perdre tems que de faire comparaison de l'une à l'autre : Je vous prie seulement de remarquer que bien loin d'affoiblir la doctrine de saint Thomas, tout cela au contraire ne sert qu'à la confirmer ; car ce n'est que contre l'excès de la Comédie que s'arment les Saints Peres ; au lieu que si de leur tems ils l'avoient trouvée dénuée des malheureuses circonstances qui l'accompagnoient, ils auroient été du sentiment de saint Thomas ; & s'ils ne l'avoient pas approuvée, du moins l'auroient-ils jugée indifférente.

J'ai été bien aisé de vous rapporter toutes ces choses avant que de vous découvrir précisément mon sentiment sur ce sujet, & sur les principes incontestables que j'ai posés: Je dis que, selon moi, les Comédies de leur nature, & prises en elles-mêmes indépendamment de toute circonstance, bonne ou mauvaise, doivent être mises au nombre des choses indifférentes. Vous ne vous attendez peut-être pas, Monsieur, en lisant du premier abord cette proposition, que je vous la veuille prouver par l'autorité des Saints Peres: cependant à la bien examiner, c'est leur propre sentiment, & celui même de Tertullien & de saint Cyprien, qui sont les deux qui semblent s'être le plus déchaînés contre la Comédie. Pour commencer par Tertullien: en même tems qu'il déteste l'horreur & l'infamie des spectacles, il se fait

cette objection. » Dieu, dit-il, (a)
 » a établi toutes choses, & les a
 » données aux hommes, & par con-
 » séquent elles sont toutes bonnes,
 » comme le Cirque, les Lions, les
 » Voix, &c. » Quelles sont donc
 » celles dont il n'est pas permis d'u-
 » ser ? Et ce grand homme répond :
 » Qu'il est vrai que toutes choses
 » ont été instituées de Dieu, mais
 » qu'elles ont été corrompues par
 » le démon : Que le fer, par exem-
 » ple, est autant l'ouvrage de Dieu
 » que les herbes & que les Anges ;
 » que toutefois Dieu n'a pas fait
 » ces créatures pour servir à l'ho-
 » micide, au poison & à la magie,
 » quoique les hommes les y em-
 » ployent par leur malice : & que
 » ce qui rend bien des choses mau-
 » vaises, qui de soi seroient indif-
 » férentes, c'est la corruption & non
 » pas l'institution. « D'où appliquant

(a) *Omnia sunt à Deo*, &c. lib. de Spectac. cap. 20.

ce raisonnement aux Spectacles & à la Comédie, il s'ensuit que considérée en elle-même, elle n'est pas plus mauvaise que les Anges, les herbes & le fer; mais que c'est le démon qui la change, l'altère & la gâte. Vous voyez que Tertulien a mis les Comédies parmi les actions indifférentes, & que ce n'est pas les condamner que d'en reprendre l'excès.

Saint Cyprien (*a*), en parlant de David qui dansa devant l'Arche au son des flûtes, des tambours & des autres instrumens, avoüe que ce n'est point un mal de danser & de chanter; mais il prétend que cela n'excuse point les Chrétiens qui assistent à des danses lascives, & à des chants impurs, qui font retentir les louanges des Idoles. D'où il vous est facile de juger, que ce saint Docteur ne condamne pas absolument les Danses, les Chants, les

(*a*) *Quod David*, &c lib. de Spectac.

Operas & les Comédies, mais seulement les Spectacles qui représentoient les fables en la manière lascive des Grecs & des Romains (a), & qui se célébroient en l'honneur des Idoles. C'est aussi le sentiment de saint Bonaventure, qui dit formellement : » Que les Spectacles » sont bons & permis s'ils sont accompagnés des précautions & des » circonstances nécessaires. « Le Bienheureux Albert le Grand, son Maître, lui avoit appris cette doctrine : & les paroles que je lis à ce sujet dans saint Antonin, Archevêque de Florence, sont trop précises pour ne pas vous les rapporter. » La profession de Comédien, dit-il (b), parce qu'elle sert à la ré- » création de l'homme, qui est nécessaire pour sa vie, n'est pas dé-

(a) *Dico quod ludus*, &c. in 4. dist. 16. 1. 1. dub. 13.

(b) *Histrionatus Ars*, &c. in 3. part. summa. tit. 8. cap. 4. sess. 12.

» fendue d'elle-même : de la vient
 » qu'il n'est pas non plus défendu
 » de vivre de cet art, &c. « Et dans
 un autre endroit. » (a) La Comé-
 » die est un mélange de paroles &
 » d'actions agréables pour son di-
 » vertissement, ou pour celui d'au-
 » trui ; si l'on n'y mêle rien de def-
 » honnête, rien d'injurieux à Dieu,
 » ou de préjudiciable au prochain,
 » ce jeu est un effet de la vertu d'Eu-
 » trapelie ; car l'esprit qui est fati-
 » gué par des soins intérieurs, com-
 » me le corps l'est par les exercices
 » du dehors, a autant besoin de re-
 » pos que le corps en a de nourri-
 » ture. Ce repos se procure par
 » ces sortes de paroles ou d'actions
 » divertissantes, que l'on appelle
 » Jeux. « Se peut-il rien, Monsieur,
 de plus fort en faveur de la Co-
 médie ? cependant c'est un grand
 Saint qui parle : d'où vient donc

(a) *Scenicus ludus*, &c. 2. part. summ. cap. 33. l. 1.

qu'il ne se déchaîne pas tant que les plus anciens ? C'est que la Comédie se corrige & se perfectionne tous les jours ; & j'ai remarqué en lisant les Saints Peres , que plus ils s'approchoient de nous, plus ils s'adoucissoient à l'égard de la Comédie ; parce qu'apparemment la Comédie se réformoit, au lieu qu'aux siècles éloignés, ils déclamoient avec plus de ferveur contre les abominations dont elle étoit accompagnée. Ce n'est pas pour cela que les derniers le cèdent en science & en sainteté aux premiers , c'est que la Comédie se change : aussi voyons-nous qu'elle n'est pas défendue par le Saint de nos jours, le grand François de Sales, Evêque de Genève (a), qui peut sans contredit servir de modèle à tous les Directeurs dans la conduite des ames à la véritable dévo-

(a) Introd. ad Vit. Dev.

tion : & Fontana de Ferrare (a) rapporte dans son Institution, que l'illustre saint Charles Borromée permit les Comédies dans son Diocèse par une Ordonnance de 1583, à condition néanmoins qu'avant que d'être représentées, elles seroient revûes & approuvées par son Grand-Vicaire, de peur qu'il ne s'y glifât quelque chose de deshonnête, & de contraire aux bonnes mœurs. Ce pieux & sçavant Cardinal approuva donc les Comédies modestes, & ne condamna que les deshonnêtes & les impies, comme on le voit par le troisième Concile qu'il tint à Milan en 1572.

Outre cette foule de témoignages qui sont en ma faveur, je puis encore former une forte preuve tirée des paroles & de la conduite des Saints Peres en général ; & vous faire remarquer que ceux qui ont parlé si fortement contre les Comé-

(a) Instit. fol. 45.

dies, ne l'ont pas fait avec moins de force contre les jeux de Cartes, de Dez, &c. Ils ont crié contre les banquets & contre les festins, contre le luxe & contre les parures, contre les bâtimens superbes, contre la magnificence des maisons, la richesse des ameublemens, la rareté des peintures, &c. On en trouve des Homelies tout entières dans saint Chrysostome : on en voit un détail particulier dans le Pédagogue de saint Clement d'Alexandrie (a); saint Augustin en parle fort au long dans la plûpart de ses Ouvrages, & sur tout dans la Lettre qu'il écrit à Possidonius (b): saint Cyprien cité par le même saint Augustin, saint Gregoire, en un mot, tous les Saints Peres ont vivement déclamé contre le luxe & contre la richesse des

(a) Pedag. lib. 2. & 3.

(b) Ep. 73. ad Possid. Doctr. Christ. l. 4.
c. 23. Hom. 6, in Evang.

habits ; tantôt intimidant les Chrétiens par l'exemple du mauvais Riche , tantôt les menaçant des Anathêmes prononcés par saint Paul , & tantôt les excitant à suivre l'exemple du grand Jean-Baptiste, qui par l'austérité de sa vie a mérité tant de louanges de la bouche même du Sauveur. On ne se fait pas cependant tant de scrupule sur ce chapitre que sur celui de la Comédie ; & l'on ne fait point de difficulté de s'habiller selon sa condition , & de vivre à son aise , pourvû qu'on le fasse avec modestie & modération : pourquoi donc n'étendrons-nous pas cet adoucissement aux Spectacles , & ne dirons-nous pas , que comme on applique les reproches des Docteurs de l'Eglise au luxe , à l'intempérance ; à la dissipation des biens , & non pas à leur usage innocent & modéré , l'on peut aussi interpréter leurs paroles des Comédies impies & deshonnêtes , &

SUR LES SPECTACLES. 41
non pas de celles où l'on ne trouve rien que de conforme aux règles de la sagesse & de l'honnêteté?

» Pour preuve que l'Écriture
» Sainte ne condamne point les
» Jeux, les Danses & les Spectacles,
» pris en eux-mêmes & dépouillés
» des circonstances fâcheuses qui les
» peuvent faire condamner, (ce sont
» les propres paroles du Bienheu-
» reux Albert le Grand) ne lisons-
» nous pas dans l'Exode (a) que
» Marie, sœur d'Aaron, dansa au
» son des tambours, & qu'elle mé-
» rita même par cette action? Le
» Roy Prophete ne dit-il pas (b),
» que Benjamin étoit au milieu des
» jeunes filles qui jouoient du tam-
» bour? Dieu ne promet-il pas aux
» Juifs par la bouche de Jérémie
» (c), qu'après leur retour de la
» Chaldée, ils danseront & joue-

(a) *Sumpsit ergo*, &c. in 4. dist. 16. art. 43.

(b) Psal. 67.

(c) Jerem. 31.

» ront des tambours ? Les danses &
» les plaisirs , conclut Albert le
» Grand , ne sont donc mauvais
» que par les circonstances crimi-
» nelles qu'on y ajoûte : & je n'o-
» bligerois pas un pénitent à s'en
» abstenir , puisque Dieu non seu-
» lement les permet , mais les pro-
» met lui-même. « En effet , ôtez
l'excès qui se peut glisser dans la Co-
médie , je ne sçai ce qu'il peut y
avoir de mauvais. Car c'est un ta-
bleau où sont représentées des his-
toires ou des fables pour divertir,
& plus souvent pour instruire les
hommes en les divertissant & en les
délassant de leurs occupations sé-
rieuses. C'est un caractère que vous
sçavez mieux attraper que person-
ne ; & l'on ne peut nier que l'in-
comparable Esope , que vous m'a-
vez fait l'honneur de m'envoyer ,
ne soit d'une grande instruction
pour la morale , & ne fasse , si je
l'ose dire , beaucoup plus d'impres-

sion que n'en feroit les leçons les plus sérieuses. Je dois lui rendre cette justice, (qu'il n'y a que des gens peu sçavans ou passionnés qui lui puissent refuser,) qu'il est fait selon toutes les loix & la première institution de la véritable Comédie, qui ne fut inventée des Grecs, qu'elle reconnoît pour ses Auteurs (*a*), que pour reprendre librement les vices des plus grands Seigneurs, & pour les en corriger. Je sçai bien que comme elle étoit un peu trop hardie, les Athéniens eurent raison de lui ôter cette liberté, & de l'empêcher de s'attaquer immédiatement à personne; mais on lui permit de s'attacher généralement à reprendre les mœurs: & ce n'a été que par un abus, dont les choses même les plus saintes ne sont pas exemptes, que depuis, au lieu de les réformer, elle a pû contribuer à les corrompre. Je ne trouve donc

(*a*) Scaliger de Poëtica.

rien que de fort bon dans le premier dessein de la Comédie, où l'on doit peindre le vice avec les plus noires, mais les plus vives couleurs, pour le faire craindre: où l'on doit mettre la vertu dans le plus beau jour, & l'élever par les plus grands éloges pour la faire pratiquer. Qu'y a-t-il là-dedans que de conforme au sentiment de tous les fidèles, & à l'usage de tous les pays, & de Rome même, où le Souverain Pontife assiste quelquefois en personne à des Comédies qui se représentent chez les Religieux les plus réguliers & les plus austères, ou dans des Collèges pour exercer la jeunesse, & la délasser en même temps, après une année de fatigues dans l'étude sérieuse des belles Lettres?

Jusqu'ici je ne vois rien de mauvais dans l'institution de la Comédie. Ah! disent ses ennemis, elle n'est que trop mauvaise, puisqu'elle est défendue. Jusqu'à présent, je

l'avoue, je croyois qu'on défendit les choses parce qu'elles étoient mauvaises, & non pas qu'elles fussent mauvaises parce qu'elles étoient défendues. Mais il est bon de détruire entièrement cette raison; & pour en venir aisément à bout, voyons les autorités de l'Écriture Sainte, qui semblent défendre la Comédie & les semblables spectacles; & tâchons de les expliquer, non pas à notre fantaisie, mais par les paroles des plus grands Docteurs. Albert le Grand, qui a recueilli tous ces passages, les expliquera lui même. Le premier est de saint Paul, qui semble avoir rapporté tous ces jeux à l'impudicité; car l'Apôtre exhortant les hommes à fuir ce péché, dit ces paroles: (a) » Comme quelques-uns d'eux sont tombés dans l'impureté, desquels il est écrit: Le peuple s'assit pour manger & pour boire, & ils se levèrent pour jouer.«

(a). *Sicut quidam*, &c. 1. Corint. cap. 10.

Le second est de l'exode (a), où l'on voit que les danses furent premièrement inventées devant les Idoles ; & l'on prouve par là qu'elles ont été instituées par l'idolâtrie, pour exciter les hommes à l'impudicité. Le troisiéme est d'Isaïe, qui de la part de Dieu fait de grandes menaces contre ces sortes de jeux. » (b) Parce que, dit-il, les filles de Sion se sont élevées, & qu'elles ont marché avec mesure & cadence, &c. le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, &c. « Et l'on prétend enfin que saint Paul a renfermé les Spectacles dans ces célèbres paroles: (c) » Abstenez - vous de la moindre chose qui ait l'apparence du mal. » Mais Albert le Grand répond à tous ces passages, » que les danses, &c. qui de soi ne sont pas

(a) Exod. 32.

(b) *Pro eo quod*, &c. Isaï. 3.

(c) *Abstinete vos*, &c. 1. Theff. c. 55.

» mauvaises , pouvoient le devenir
 » par les malheureuses circonſtan-
 » ces dont ſaint Paul entend parler :
 » Qu'il eſt faux qu'on ne danſât tou-
 » jours que devant les Idoles, &
 » qu'on le faiſoit en d'autres occa-
 » ſions : témoin Marie, ſœur d'Aa-
 » ron & de Moÿſe , dont nous ve-
 » nons de parler : Que Dieu par la
 » bouche de ſon Prophète, ne re-
 » prend que les geſtes infâmes dont
 » les danſes des Juifs étoient ac-
 » compagnées : & que ſaint Paul
 » enfin défend juſqu'à l'apparence
 » du vrai mal, & non de ce qui ne
 » le devient que par accident, &
 » par de mauvaiſes circonſtances. «
 Ces autorités de l'Ecriture, dont
 on fait tant de bruit, ne prouvent
 donc rien, ſelon Albert le Grand,
 contre les Spectacles.

Mais, me direz-vous, ſi les Co-
 médies ſont bonnes en elles-mêmes,
 pourquoi ceux qui la jouent ſont-
 ils notés d'infamie par le Digefte

de Justinien (a) ? Si ce n'étoit pas un crime de jouer la Comédie, on n'auroit pas traité les Comédiens d'infâmes. Mais souffrez que je vous demande à mon tour, s'il y a péché à un Soldat qui craint les coups, de s'enfuir du combat, ou bien si une jeune Veuve qui ne s'accommoderoit pas du célibat, feroit un péché mortel de passer en de secondes nôces avant l'année de son veuvage ? Cependant le même Digeste de Justinien (b) met l'un & l'autre au nombre des personnes infâmes, & mille autres gens dont les actions ne sont point criminelles. C'est donc une assez foible conséquence que de prouver la méchanceté d'une action, parce qu'elle est notée d'infamie. S'il étoit vrai que les Comédiens fussent infâmes pour monter sur le Théâtre, & pour jouer la Comédie, je voudrois sçavoir en

(a) ff. tit. de his qui notantur infamiâ.

(b) Lege, qui ait Prator. Lege, Genero.

vertu de quoi les jeunes gens dans les Colléges, les personnes les plus sages, & quelquefois les plus qualifiées, les Princes mêmes & les Rois, les Prêtres & les Religieux, qui tous pour se divertir, & sans scandale, représentent des personnages dans des Comédies, ne sont point infâmes, & que les Comédiens le sont, eux qui ne font pas autre chose? Qu'on ne me dise point que c'est parce que les derniers jouent par intérêt, & pour en retirer du profit, au lieu que tous les autres ne le font que pour leur divertissement; car cette raison fait pitié. S'il est vrai que l'action soit mauvaise en soi, qu'importe qu'elle se fasse avec gain ou sans profit? elle sera toujours mauvaise: une circonstance de plus ou de moins, ne scauroit rendre bonne une action essentiellement méchante: & de même qu'un parjure, ou un calomniateur, notés d'infamie par la Loi que vous

me citez , seront toujours infâmes ; de quelque circonstance que vous les accompagniez , aussi la Comédie ne peut être représentée , dans quelque occasion , ou pour quelque motif que ce soit , sans encourir la tache d'infamie , qui , selon vous , y est attachée. D'ailleurs , pour entendre ce que veulent dire les Loix , il faut s'en rapporter aux Docteurs qui les ont expliquées. Voici ce que le fameux Balde (*a*) dit sur celle dont il s'agit : » Les Comédiens qui jouent d'une manière honnête , ou pour se divertir , ou pour délasser les autres , & qui ne font rien contre les bonnes mœurs , ne sont point réputés infâmes. « Vous voyez donc bien , Monsieur , que selon ce Commentateur , l'infamie ne tombe que sur les Comédiens qui jouent d'infâmes Comé-

(*a*) *Joculatores* , &c. *Leg. II. §. ait Prætor. ff. de his qui notantur infamiâ.*

SUR LES SPECTACLES. 57
dies, & non pas sur ceux qui n'en
représentent que d'honnêtes.

Comme le temps qui change, fait
tout changer avec lui, les gens équi-
tables doivent regarder les choses
dans les temps où elles sont. Il ne fau-
droit pas remonter bien haut, pour
voir que la plus infâme de toutes les
conditions étoit celle des Cabare-
tiers : Ils n'étoient reçûs ni en té-
moignage, ni même à intenter au-
cune action pour le payement de ce
qui leur étoit dû ; tant on craignoit
de salir les Tribunaux, en y par-
lant d'une profession si honteuse :
cependant ils ont aujourd'hui la
qualité de Marchands de Vin, &
travaillent à se faire incorporer par-
mi les Marchands, que par distinc-
tion on appelle *Honorables Hom-
mes*, & dont on fait les Consuls &
les Echevins, qui sont les premiers
grades de la Bourgeoisie. Les Mé-
decins mêmes, dont les enfans rem-
plissent des places si considérables

dans l'Eglise , dans l'Epée & dans la Robe , n'ont-ils pas été chassés de Rome comme infâmes ? & dans l'élevation où ils sont, reste-t-il le moindre vestige de leur infamie ? Pourquoi donc y en aura-t-il dans une profession toute pleine d'esprit , & qui est aujourd'hui , par les soins que tant d'habiles gens se sont donnés , moins l'école du Vice que celle de la Vertu ? La grande raison , & pour ainsi dire , l'unique qui a fait autrefois déclarer les Comédiens infâmes , étoit l'infamie qui régnoit dans les Comédies qu'ils représentoient , & celle qu'ils y ajoutoient eux-mêmes par la manière honteuse dont ils accompagnoient ces coupables représentations : maintenant que cette raison est anéantie , il est indubitable que ces conséquences ne subsistent plus ; & s'il y en a quelques-unes à tirer , c'est , Monsieur , que la Comédie étant devenue toute honnête , ceux qui

la représentent, & qui vivent honnêtement d'ailleurs, doivent sans difficulté être au nombre des honnêtes gens. Ils y font si bien, que la Comédie ne fait point dégénérer la Noblesse. Floridor, dont j'ai ouï parler comme du plus grand Comédien que la France ait eu, étant né Gentilhomme, n'en fut point jugé indigne par la profession dont il étoit : & dans la recherche que l'on fit de la fausse Noblesse, il fut reçu par le Roy & par son Conseil à faire preuve de la vérité de la sienne, qui par droit héréditaire a passé à sa postérité. L'Académie de Musique, qu'il a plû à Sa Majesté d'établir pour diversifier les plaisirs de ses Sujets, n'a t-elle pas le privilège de conserver la qualité de Nobles à ceux qui ont l'avantage de l'être. Y a-t-il des prérogatives pour les uns qui ne soient pas pour les autres ; & si l'on met de la différence entr'eux, tous les

siècles n'ont-ils pas décidé qu'elle doit être en faveur de la Comédie, puisque du consentement de toutes les Nations, la Poësie est la sœur aînée de la Musique? C'est donc une erreur de croire les Comédiens moins honnêtes gens que d'autres, supposé leur conduite aussi exempte de blâme que leur profession.

Des Docteurs, dites-vous, ou du moins qui se piquent de l'être, vous ont montré des Rituels, qui défendent aux Confesseurs d'administrer les Sacremens aux Comédiens; ce qu'ils confirment par plusieurs Conciles. Je répons à cela, qu'il est constant que ces Rituels & les Canons de ces Conciles n'en veulent qu'aux Comédiens qui jouent des Pièces scandaleuses, ou qui ne les représentent pas assez honnêtement. Mais vous me ferez plaisir de prier ceux qui vous apportent ces sortes d'argumens, de

vous dire la différence qu'ils mettent entre les autres Jeux & les Comédies ; car pour les Rituels, les Canons, les Conciles, &c. ils n'y en mettent aucune, défendant également toute sorte d'autres Jeux. Je ne finirois point si je voulois vous rapporter tout ce qu'ils en disent. J'aime mieux vous renvoyer aux Livres qui en parlent, & vous en citer les endroits. Le Concile des Apôtres (a), par exemple, excommunie les Fidèles, & suspend les Ecclésiastiques qui joueront aux Jeux de hazard. Celui d'Eliberis (b), celui de Constantinople ne se récrient pas moins contre tous les Jeux que contre la Comédie : & j'ai remarqué dans le second Tome des Conciles, que dans celui de Poitiers, une Abbessé fut accusée

(a) *Episcopus aut Presbyter, &c. Can. 42. apud Grat. D. 35. cap. Episcopus.*

(b) *Si quis Fidelis, &c. Conc. Eliberi. Can. 79. Trullan. Syn. Can. 59.*

par ses propres Religieuses d'avoir joué aux Dez dans son Monastère. Les Loix des Empereurs (a) y sont formelles ; & l'on en trouve non seulement contre les Clercs qui jouent , mais encore contre ceux qui les regardent jouer, ou qui s'intéressent dans leur jeu. Saint Clement d'Alexandrie donnant des règles pour les mœurs (b) , en bannit entièrement les Jeux de hazard : Saint Cyprien (c) ne peut souffrir que la même main qui a l'honneur de servir aux sacrés Mystères , se prostitue jusqu'à toucher des Cartes & des Dez : & l'on n'a qu'à feuilletter les Saints Peres & les autres Ecclésiastiques , il n'y a guères de pages où l'on ne trouve quelque chose contre les Jeux. Cependant vos Docteurs qui font sonner si haut

(a) Justin. Novell. Cod. de Episc. & Cleric. l. 17.

(b) In Pedagogico.

(c) Lib. 3. cap. 11.

les Peres & les Conciles, n'en suivent pas si scrupuleusement les décisions contre les Jeux. Nous voyons que presque tout ce qu'il y a d'Abbés, de Prêtres, d'Evêques & d'Ecclésiastiques, ne font point de difficulté de jouer, & qu'ils prétendent que toutes ces censures des Peres de l'Eglise se doivent entendre de l'excès du jeu, & non pas de celui qui est modéré, sans attache, & seulement pour passer un peu de temps. Pourquoi donc ne pas dire la même chose de la Comédie, & refuser de justes adoucissements en sa faveur; puisqu'on en trouve si facilement à l'égard des autres jeux? D'ailleurs, quand on demande aux Evêques & aux Prelats ce qu'ils pensent de la Comédie, ils protestent la plupart, que quand elle est honnête, & qu'il n'y a rien dedans qui blesse les mœurs & le Christianisme, ils ne prétendent point la censurer: & quand ils

ne le diroient pas même, on peut le conjecturer de leur conduite, puisque dans les Diocèses où l'on se sert de ces Rituels rigoureux dont nous avons parlé, on ne laisse pas d'y jouer la Comédie, qui y est soufferte, & peut-être approuvée. Si elle étoit mauvaise, pourroit-on la tolérer? L'illustre & sage Prélat qui gouverne avec tant de succès votre Diocèse, & qui ne laisse rien échapper à ses soins & à son zèle, n'emploieroit-il pas toute son autorité pour ôter cette pierre de scandale du milieu de son troupeau, s'il étoit vrai que la Comédie fût scandaleuse? De la manière qu'on la joue à Paris, il n'y paroît rien de criminel: Il est vrai que je n'en puis porter un jugement bien décisif, puisque je n'y vais point, ni dans aucune autre assemblée de grand monde: mais il y a trois moyens de sçavoir ce qui s'y passe. Le premier est de s'en informer à
des

des personnes de poids & de probité, lesquelles, malgré l'horreur qu'elles ont du péché, ne laissent pas d'assister à ces sortes de Spectacles. Le second moyen est encore plus sûr, c'est de juger par les confessions des Fidèles, du mauvais effet que produisent les Comédies dans leur cœur; car il n'est point de plus grande accusation, que celle qui vient de la bouche même du coupable. Le troisième enfin, est la lecture des Comédies, qui ne m'est pas interdite dans ma retraite comme en pourroit être la représentation; & par aucun de ces chefs, je n'ai trouvé dans la Comédie aucune trace des excès que les Saints Peres y condamnoient avec tant de raison. Mille gens d'une éminente vertu, & d'une conscience fort délicate, ont été obligés d'avouer qu'à l'heure qu'il est, la Comédie est si épurée sur le Théâtre François, qu'il n'y a

rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre. Tous les jours à la Cour les Evêques, les Cardinaux & les Nonces du Pape (a) ne font point de difficulté d'y assister; & il n'y auroit pas moins d'impudence que de folie, de conclure que tous ces grands Prélats sont des impies & des libertins, puisqu'ils autorisent le crime par leur présence. C'est bien plutôt une marque que la Comédie est si régulière, qu'il ne peut y avoir de honte ni de scrupule à s'y trouver. J'ai fait encore quelquefois une réflexion qui me paroît assez judicieuse, en jettant les yeux sur les Affiches qu'on lit au coin des rues, où l'on invite toutes sortes de personnes à venir à la Comédie & aux autres Spectacles qui se jouent avec Privilège du Roy, & par des Troupes entretenues par Sa Majesté. Quoi! disois-je en moi-même, si l'on invitoit les

(a) Du temps qu'on jouoit à la Cour la Comédie devant le Roy Louis XI^e.

gens à quelque mauvaise action, à se trouver en des lieux infâmes, ou bien à manger de la viande les jours qui nous sont défendus, &c. il est constant que les Magistrats, bien-loin de permettre la publication de ces sortes d'Affiches, en puniroient sévèrement les auteurs qui abuseroient de l'autorité d'un Roy très - Chrétien & très - Religieux, pour inviter les Fidèles à commettre des crimes si énormes. Il faut donc, concludois-je aisément, que la Comédie ne soit pas si mauvaise, puisque les Magistrats ne la défendent point, que les Prélats ne s'y opposent en aucune manière ; & qu'elle se joue avec le Privilège d'un Prince qui gouverne ses Sujets avec tant de sagesse & de piété ; qui n'a pas dédaigné d'y assister lui-même, & qui n'auroit pas voulu autoriser par sa présence un crime dont il seroit plus coupable que les autres ; puisque, selon saint Chryso-

tome (a), celui-là ne pèche pas tant qui fait le mal, que celui qui lui commande de le faire, ou qui l'autorise par ses applaudissemens. C'est une marque assurément que ni l'Eglise, ni la Cour n'ont rien reconnu dans les Comédies, telles qu'on les représente aujourd'hui, qui puisse empêcher en conscience les Chrétiens d'y assister.

A l'égard des confessions, on ne découvre rien par leur moyen de cette grande malignité qu'on attribue à la Comédie. Tous ceux à qui l'on demande quel mauvais effet elle a pû faire sur leur esprit & sur leur cœur, répondent absolument qu'elle n'y en a fait aucun; & qu'ils ne vont aux Spectacles que pour y passer deux heures, employées à un plaisir plein d'esprit & d'agrément. D'ailleurs, si la Comédie étoit la source de tant de crimes, il s'ensuivroit qu'il n'y au-

(a) Hom. 6. in cap. 2. Matth.

roit que les riches, & ceux qui ont le moyen d'y aller, qui fussent les plus grands pécheurs; & l'on voit par expérience que cela est bien égal, & que les pauvres, qui ne sçavent pas ce que c'est que la Comédie, ne tombent pas moins dans des crimes de colére, de vengeance, d'impureté & d'ambition. J'aime donc mieux conclure avec plus de vrai-semblance, que ces péchés sont des effets de la malice ou de la foiblesse humaine, qui de toutes fortes d'objets indifféremment prennent occasion de pécher.

Quant à la lecture des Pièces que l'on imprime après qu'on les a jouées, il ne m'en est point tombé sous les mains où j'aye trouvé rien d'indécent, ni qui pût blesser le Christianisme ou la pureté des mœurs. Le plus grand mal qu'on y puisse trouver, c'est que la plûpart des Sujets sont tirés de la Fable;

& encore quel mal est - ce là ?
 » Ce sont des Fables , dont on peut
 » tirer des moralités fort instructi-
 » ves , & capables d'inspirer aux
 » hommes de l'amour pour la vertu,
 » & de l'horreur pour le vice. « Ce
 sont les propres paroles d'un grand
 homme , (*a*) qui soutient » qu'il
 » est permis de tirer des vérités du
 » sein des Fables Payennes , & que
 » ce n'est au plus , que recevoir des
 » armes de ses propres ennemis. «
 Vous voyez par là qu'aucun des
 moyens que j'ai pû employer pour
 découvrir ce qu'il pouvoit y avoir
 de mauvais dans les Comédies ,
 n'a servi qu'à me faire connoître ,
 que de la manière qu'on les joue
 à Paris , elles sont sages , retenues,
 ou du moins très-tolérables.

Salvien dans son temps reprochoit
 aux Chrétiens (*b*), qu'on ne pou-

(*a*) *Nam de fabularum* , &c. Petr. Bloesensis
 Episc.

(*b*) *Talja sunt que* , &c. lib. 6. de Provident.

voit se souvenir de ce qui se disoit aux Comédies, que l'on ne tombât dans quelque péché d'impureté. Apparemment que ce saint homme n'en parloit pas par expérience, & qu'il n'alloit pas aux Spectacles qu'il condamnoit. Il faut donc qu'il se fût servi d'un des trois moyens dont nous venons de parler, & qu'il eût reconnu que ces fortes de Comédies faisoient une si grande impression sur ceux-mêmes qui les lisoient, qu'elles causoient toujours en eux quelque désordre. Or est-il qu'en lisant les Comédies d'aujourd'hui, nous ne nous sentons excités à rien de contraire à la pudeur; qu'elles ne sont propres qu'à faire rire, & incapables de laisser dans l'esprit de ces idées fâcheuses dont Salvien ne pouvoit se débarrasser: Il faut donc conclure que la Comédie ne contient rien qu'on ne puisse réciter, ou lire, sans s'exposer à tomber dans aucun péché.

Mais permettez moi, Monsieur, de passer les bornes d'une simple lettre, & pour ne rien laisser d'irrésolu dans la Question dont il s'agit, d'examiner les précautions avec lesquelles les Docteurs permettent que l'on aille à la Comédie. Saint Thomas (a), saint Bonaventure, saint Antonin, & avant eux tous, Albert le Grand, avoit dit que dans les jeux il faut prendre garde à trois choses : La première & la principale est, que l'on ne cherche pas le plaisir dans les paroles, ou dans les actions deshonnêtes, comme on faisoit du temps des Anciens : Coutume malheureuse que Cicéron déplorait par ces paroles : (b) » Il y a une manière de » se jouer basse, insolente, criminelle & honteuse. « La seconde chose à laquelle il faut prendre gar-

(a) *Ubi sup. artic. 2. in corpore.*

(b) *Unum genus jocandi est illiberale, petulantius, flagitiosum, obscenum.*

de, dit le Docteur Angelique, est, qu'en voulant donner quelque relâche à l'esprit, on ne perde entièrement la gravité de l'ame; ce qui faisoit dire à saint Ambroise: (a) » Prenons garde qu'en voulant un peu relâcher notre esprit, nous ne perdions l'harmonie de notre ame, où les vertus forment un agréable concert. « Et la troisième condition que l'on demande dans nos jeux, aussi-bien que dans toutes les actions de la vie, est qu'ils conviennent à la personne, au temps, au lieu; & qu'ils soient réglés par toutes les autres circonstances qui les peuvent rendre honnêtes. Il m'est fort aisé de vous faire voir qu'aucune de ces conditions ne manque à la Comédie, telle qu'elle est aujourd'hui; après quoi

(a) *Caveamus ne dum relaxare animum velimus, solvamus omnem harmoniam quasi concertum quæ emendat bonorum operam.*

vous devez conclure qu'elle est entièrement permise.

Après tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire de l'approbation qu'on donne aux Comédies, vous ne pouvez pas douter qu'elles ne soient châtiées, & exemptes de toute action ou parole deshonnête. Vous m'avez dit vingt fois vous-même, que les Comédiens étoient fort circonspects sur cette matière; & qu'ils ne vouloient pas souffrir, quand ils acceptoient une Pièce, qu'il y eût rien d'indécemment ou de libre, pas même une équivoque, ni la moindre parole sous laquelle on pût cacher du poison: comme de fait on n'en trouve point dans les Comédies qu'on imprime, ce qui prouve de soi que cette première condition se garde exactement dans nos Comédies, où l'on ne se sert point de ces paroles deshonnêtes ou impies, que l'Apôtre

saint Paul, & après lui saint (a) Chrysofome, nous ordonne de fuir, lorsqu'il nous exhorte » à ne dire » ni à n'écouter avec plaisir ces sortes de paroles folles & impudentes, qui bien-loin de nous devoir exciter à rire, ont de quoi nous obliger à pleurer. «

Il y a des Loix terribles dans ce Royaume contre les Blasphémateurs : on leur perce la langue ; on les condamne même au feu : entretiendrait-on les Comédiens, & leur donneroit-on des Privilèges s'ils étoient blasphémateurs, libertins, ou impies ?

Nous avouons, me direz-vous, qu'ils n'osent ouvertement y rien proférer d'impie, ni faire sur la Scène les infamies qui s'y commettoient autrefois : mais il reste toujours quelque chose de cette première corruption déguisée sous de

(a) *Quæ nos fugere, &c.* Hom. 6. in cap. 2. Mat.

plus beaux noms. Joue-t-on aujourd'hui une Pièce, où il n'y ait quelque intrigue d'amour ? où les passions ne soient dans tout leur éclat ? & où l'on ne parle d'ambition, de jalousie, de vengeance & de haine ? Ecole dangereuse pour la jeunesse, qui s'accoutume avec autant de plaisir à laisser croître dans son cœur de véritables passions, qu'à en voir représenter de feintes sur le Théâtre : Le premier devoir d'un Chrétien, ou plutôt, tout Chrétien lui-même doit s'appliquer à réprimer ses passions, & non pas s'exposer à les faire naître : & par une suite nécessaire, il n'est rien de plus pernicieux que ce qui est capable de les exciter.

Tout cela est vrai & magnifique dans la bouche d'un Orateur, qui ne peut trop inspirer d'éloignement pour le vice, ni trop en faire redouter jusqu'à la moindre occasion. Mais dans l'exacte précision, quelle

différence n'y a-t-il point d'une action & d'une parole qui peuvent par hazard exciter les passions, d'avec celles qui les excitent en effet ?

Les dernières sont absolument défendues & criminelles ; & quoiqu'il puisse arriver que quelqu'un n'en soit point émû, on est obligé cependant (malgré ce que disent certains Théologiens) de les éviter sous peine de péché mortel ; parce que ce n'est que par accident qu'elles ne produisent point leur effet, leur nature étant toujours d'avoir des suites très-pernicieuses. Mais pour les premières, pour ces actions & ces paroles qui peuvent par hazard exciter les passions, il n'y auroit rien de plus outré que de les condamner. Et comment le pourroit-on faire, à moins que de fuir dans les déserts pour les éviter ? On ne peut faire un pas, lire un livre, entrer dans une Eglise, enfin vivre dans le monde, sans rencontrer

mille choses capables d'exciter les passions. Faut-il que parce qu'une femme est belle, elle n'aille jamais à l'Eglise, de peur d'y exciter la passion d'un libertin? Que les Grands de la Cour & les Magistrats quittent un éclat qui leur est de bienfiance, & peut-être de nécessité, de peur de faire naître de l'ambition, ou du désir pour les richesses? Qu'on ne porte jamais d'épée, de peur qu'il ne se commette un homicide: Cela seroit ridicule: & bien que par malheur il arrive un scandale, & qu'on en prenne occasion de pécher, c'est un scandale passif, & non pas un scandale actif, (pardonnez-moi ces termes de l'Ecole): c'est une occasion prise, & non pas une action donnée, qui est la seule qu'on ordonne d'éviter; car pour l'autre, il est impossible de s'y opposer, & quelquefois même de la prévoir. Telles sont les paroles de passions dont on se sert

dans la Comédie : leur nature n'étant pas de les exciter , malheur à celui qui s'en sert pour un si mauvais usage.

Toutes les Histoires (sans excepter même l'Histoire Sainte) ne se servent-elles pas de paroles qui expriment les passions , & qui rapportent des actions éclatantes dont elles ont été la cause ? Sera-ce un crime de lire l'Histoire , parce qu'on y peut trouver une occasion de tomber ? En aucune manière ; à moins que ce ne fût une Histoire scandaleuse , impie , libertine , qui inmanquablement remuë les passions ; & pour lors ce n'est plus une *occasion prise* , elle est *donnée* ; de même que je n'aurois pas permis , avec les Saints Peres , d'assister aux Comédies de leur temps , parce qu'elles étoient si scandaleuses qu'elles produisoient toujours de mauvais effets , & qu'on ne pouvoit même s'en souvenir sans ressentir quelque désordre. Ce n'est pas de ce dernier

caractère que je suppose nos Comédies ; car bien que l'on y parle d'amour , de haine , d'ambition , de vengeance , &c. on ne le fait pas pour exciter dans les Spectateurs ces fortes de passions , & on ne les accompagne pas de circonstances assez scandaleuses , pour produire infailliblement de mauvais effets dans leur cœur. Mille gens y assistent sans éprouver la moindre émotion dans leur ame , & sans qu'elles fassent plus d'impression sur eux , que n'en fait un Vaisseau en fendant les eaux. J'avoue qu'il se peut trouver des personnes qui sont touchées de semblables choses. Eh bien , qu'elles s'en éloignent , & se gardent bien d'y retourner ! Après une telle épreuve , ce seroit non seulement un péril , mais un crime de s'y exposer. C'est précisément pour elles qu'il n'est nullement permis de se trouver à aucun spectacle. » Mais faut-il (disoit le sage Licurgue)

» arracher toutes les vignes, parce
 » qu'il se trouve des hommes qui
 » boivent trop de leur vin ? « Faut-il
 aussi faire cesser la Comédie, qui
 sert aux hommes d'un honnête di-
 vertissement, parce qu'il se trouve
 quelqu'un qui ne peut pas la voir,
 sans ressentir en soi les passions qu'on
 y représente ?

Mais, continuera-t-on de me di-
 re, Qu'importe que les Comédiens
 ne nuisent que par accident, n'est-
 ce pas toujours nuire ? On défend
 bien de lire la Bible en langue vul-
 gaire, de peur que toute sainte qu'elle
 est, elle ne soit une occasion de
 scandale à quelques particuliers : à
 plus forte raison devoit-on inter-
 dire la Comédie, puisqu'elle cause
 des effets si dangereux sur quelques-
 uns, quand même ce ne seroit que
 par accident.

S'il étoit vrai qu'on dût défen-
 dre toutes les choses qui pourroient
 avoir des suites fâcheuses, on ne

devroit pas lire l'Écriture sainte (pour me servir du même exemple que vous apportez :) on ne devroit pas, dis-je, lire l'Écriture sainte, en latin même, ni en grec, puisqu'elle est la cause innocente de toutes les hérésies, qui, selon saint Jérôme, naissent d'ordinaire d'une parole mal entendue, ou malicieusement expliquée. Si l'on peut faire un mauvais usage des choses les plus saintes, telle qu'est la Bible, à plus forte raison des plus indifférentes & des moins sérieuses, telle qu'est la Comédie; & l'on auroit tort pour cela de défendre les unes & les autres, parce que cette défense devroit s'étendre sur toutes choses dont on peut faire un mauvais usage. Passons à la seconde condition que saint Thomas exige dans les jeux, qui est de ne pas dissiper l'harmonie de l'ame par l'excès & la longueur des plaisirs.

Il n'est rien de plus juste ni de plus nécessaire, que de se relâcher un peu l'esprit, fatigué par des affaires sérieuses : sans cela il succomberoit au travail, & pour se trop appliquer il ne pourroit plus rien faire ; semblable, dit un Pere (a) de l'Eglise, à un arc qui pour être trop bandé se rompt, au lieu qu'après avoir été un peu relâché, il frappe avec plus de force : ce qui a donné lieu à ce Proverbe (b) : » Apollon ne tient pas toujours son » arc bandé. « Aristote en rend la raison, lorsqu'il dit qu'il est impossible que l'homme subsiste dans un travail continuel, & qu'il est nécessaire que le repos, les plaisirs & les jeux succèdent à ses soins, à ses travaux & à ses veilles ; ce qui a fait dire à un Ancien (c) : » Que

(a) *Sumitur ergo relaxatio, &c.* Cassianus, coll. 44. c. 21.

(b) *Arcum non semper tendit Apollo*, Lib. 10. Ethicor. cap. 6. lib. 4. cap. 8.

(c) *Optimum laborum Medicum*, Pyndare.

» le repos & la joye étoient des
 » Medecins à tous les maux. « Cette
 vérité est si constante , tant dans
 l'exercice des vertus , que dans
 celui de l'esprit , que les Saints Pe-
 res en ont parlé en mêmes termes
 que les Prophanes. Saint Gregoire
 de Nazianze, l'homme du monde
 le plus mortifié & le moins indul-
 gent, ne faisoit point de difficulté
 de dire dans ces Oraisons (a) élo-
 quentes, qui lui attiroient toujours
 une foule d'Auditeurs , qu'après
 s'être un peu relâché l'esprit à la
 campagne , il revenoit rendre aux
 Martyrs les honneurs qu'ils méri-
 toient. Je vous ennuirois peut-être,
 si je voulois vous rapporter tout
 ce qu'en disent les Peres. Mais s'il
 est permis & louable d'user quelque-
 fois de récréations & de divertisse-
 mens , rien n'est plus illicite , ni
 même plus criminel que d'en jouir
 toujours , sans modération & sans

(a) Orat. 19.

mesure ; d'y avoir une attache déordonnée, & de ressembler à certains pécheurs, dont il est parlé dans le Livre de la Sagesse (*a*), qui croyoient que la vie même n'étoit qu'un jeu.

» La nature, dit Cicéron (*b*),
 » ne nous a pas fait naître unique-
 » ment pour les jeux & pour les
 » passe-temps, mais plutôt pour une
 » vie sérieuse, & pour des occupa-
 » tions plus importantes : « aussi ne
 doit-on prendre du jeu que ce qu'il
 en faut pour se délasser l'esprit,
 sans s'y attacher davantage que les
 Chiens d'Egypte aux eaux du Nil,
 qu'ils boivent en courant ; & il est
 bon d'avoir toujours devant les yeux
 cet avis de S. Augustin (*c*) : » Sou-
 » venez-vous que vous n'avez pas
 » encore fini tout votre travail, &

(*a*) *Æstimaverunt esse ludum vitam nostram*, cap. 18.

(*b*) *Non ita generatî*, &c. lib. 1. de *Officiis*

(*c*) *Memento peregrisse te*, &c. *Psal.* 34.

» qu'il faut le reprendre : vous ne
» l'avez pas quitté pour l'abandon-
» ner , mais pour y mieux travailler
» dans la suite. «

Il est constant que ni ceux qui vont à la Comédie , ni ceux qui la composent , ni ceux qui la jouent , ne relâchent point leur esprit jusqu'à la dissolution de l'harmonie de l'ame. Car pour les premiers , il leur est libre d'y aller ou de n'y point aller : on ne force personne d'y assister contre sa conscience ; & après une journée de travail , ce n'est pas trop qu'une heure ou deux de plaisir & de relâche. Pour les Auteurs , dont la profession paroît être un continuel divertissement , ils ne croient pas que toute leur vie soit un jeu , puisqu'ils ont d'autres occupations sérieuses dans leur famille ; qu'ils joignent à leur devoir d'honnêtes gens celui de véritables Chrétiens ; qu'ils vont à l'Eglise ; qu'ils fréquentent les Sacremens ;

SUR LES SPECTACLES. 81
occupations toutes saintes, & les plus sérieuses, ou plutôt les seules sérieuses qu'on puisse avoir dans la vie ! Je ne leur rends justice qu'après le grand saint Thomas (a), qui dit expressément en leur faveur :
» Que, quoique dans la vie civile
» ils n'ayent d'autre emploi, à l'é-
» gard des hommes, que celui de
» travailler pour leur plaisir, ils en
» ont toutefois à l'égard de Dieu,
» & par rapport à eux-mêmes de
» plus sérieux : comme de prier Dieu,
» de régler leurs passions, de don-
» ner l'aumone aux pauvres, de s'ap-
» pliquer à des œuvres de charité,
» &c.

Enfin, la troisième condition que saint Tomas veut qu'il y ait dans nos jeux, consiste à prendre garde aux circonstances des temps, des lieux & des personnes.

La première de ces circonstances

(a) *Quamvis in rebus humanis, &c. D. Th. ubi sup.*

est tout-à-fait gardée dans la Comédie à Paris, & par toute la France, où l'on ne la joue qu'à l'heure qu'il la faut jouer. Une des choses contre laquelle les Saints Peres se gendarmoient le plus, étoit le temps auquel on jouoit autrefois la Comédie. Elle duroit tout le jour ; & à peine trouvoit-on un moment pour aller dans les Eglises. C'est ainsi que saint Chrysostome (a) se plaignoit : » Que les Chrétiens de » son temps & de son diocèse n'alloient pas simplement à la Comédie, mais qu'ils y étoient si attachés, qu'ils demeuroient des jours entiers à ces infâmes Spectacles, sans se mettre en peine des divins Offices, ni d'aller un moment à l'Eglise rendre leur devoir à leur Créateur. « Saint Jean de Damas condamnoit aussi le même excès

(a) *Isti qui non simpliciter, &c.* Hom. 3. de David. & Saul.

en ces termes : (a) » Il y a certai-
 » nes Villes où les habitans font
 » depuis le matin jusqu'au soir à
 » répaître leurs yeux de toutes for-
 » tes de Spectacles, & à entendre,
 » sans se lasser, des chansons dé-
 » honnêtes, qui ne peuvent faire
 » naître en leur cœur que de mau-
 » vais desirs. « Trouve-t-on rien
 de pareil dans nos Comédies ? El-
 les commencent à cinq ou six heu-
 res, quand l'Office divin est ache-
 vé, les Prières terminées, le Ser-
 mon fini : quand les portes des Egli-
 ses sont fermées, & qu'on a eu as-
 sez de temps à donner à ses affaires
 & à ses exercices de dévotion ; &
 elles finissent à huit heures, qui
 n'est pas un temps trop long, mais
 raisonnable pour se divertir, non
 pas à entendre des chansons licen-
 tieuses, comme on faisoit autre-
 fois, mais à voir des actions diver-
 tissantes & tournées avec esprit ; au-

(b) *Civitates quedam*, &c. 3. Paral. c. 47.

tant pour le profit des hommes que pour leur récréation.

Il est vrai que l'on joue en des temps de piété, & c'est ce qu'il y a de plus blâmable, comme pendant tout le Carême; temps consacré à la pénitence, temps de larmes & de douleurs pour les Chrétiens, & pour me servir des termes de l'Écriture, temps où la Musique (a) doit être importune, & auquel les Spectacles paroissent peu propres, & devroient être défendus. Tout ce qu'on peut répondre à cela, c'est que dans un temps si saint, aussi bien que les jours de Dimanche, c'est la Police publique qui fait ouvrir les Théâtres, pour y rassembler & y occuper une foule de gens oisifs, que le loisir & l'inaction jetteroient dans mille excès infiniment plus dangereux. Mais malgré cette tolérance, il est certain que les vrais Chrétiens ne devroient

(a) *Musica in luctu, importuna narratio.*

point fréquenter les Spectacles, dans des jours consacrés à la Religion ou à la pénitence ; & qu'en faveur de ceux-mêmes qui n'ont pas la piété de s'en abstenir tout-à-fait, le Théâtre dans les jours saints, ne doit être ouvert au Public, qu'après que toutes les Eglises lui auront été fermées : pour ne pas donner lieu encore aujourd'hui aux tristes, mais justes reproches des Saints Peres, qui se plaignoient qu'on abandonnoit sans scrupule les plus saints Mystères de la Religion, pour courir avec scandale aux Spectacles de la dissipation & de la vanité mondaine.

Pour ce qui regarde la circonstance des lieux, je trouve que jadis on représentoit des jeux de Théâtre dans les Eglises mêmes, où l'on faisoit paroître des figures épouvantables sous des masques. On ne peut nier que ces sortes de fêtes ne blessassent assuré-

ment la pureté des lieux consacrés à la sainteté même. Il étoit beau de voir les Prêtres, les Diacres & les Ministres des Autels représenter des personnages, à quoi je ne puis donner d'autres noms que de ridicules, en l'honneur de saint Etienne, de saint Jean, ou des saints Innocens ! Ce désordre donna lieu à un Décret (a) du Saint Siège, qui défendoit aux Prêtres, aux Diacres, &c. de se plus émanciper de représenter ces momeries, & à souiller la majesté des saints Lieux par une coutume si prophane, à laquelle il ne fait point de difficulté de donner le nom d'horrible prostitution. On ne contrevient point en France aux Canons qui défendent de dresser des Théâtres dans les Eglises, & l'on auroit horreur de jouer des Comédies dans ces Lieux saints : on a des

(a) *Interdum ludifiant*, &c. in 3. Decret. cap. 12. tit. 1, cum decorem domus Dei

Théâtres publics propres à cet usage ; & la circonstance des lieux y est gardée , aussi-bien que celle des personnes.

Les Acteurs qui les jouent ne sont point des personnes consacrées ni vouées au Seigneur : ce qui seroit indécent , & tout-à-fait condamnable ; car , comme disoit S. Bernard :

» Les bagatelles dans la bouche d'un
 » Séculier ne sont que des bagatel-
 » les , mais dans celle d'un Prêtre
 » ou d'un Religieux , ce sont des
 » blasphêmes. « Ceux donc qui jouent la Comédie sont des gens qui se sont destinés à cet emploi , & qui s'en acquittent sans scandale , & avec toute sorte de bienséance ; à moins que parmi eux il ne s'en trouve de moins réglés , de même qu'en toute autre profession ; alors leur malice naît de leur propre corruption , & non pas de leur état ni de la profession dont ils se mêlent , puisque tous ne leur ressem-

blent pas. On en a vû & connu qui hors du Théâtre & dans leur famille, ménoient une vie exemplaire : & vous m'avez dit vous-même, que tous en général prenoient sur la masse de leur gain, de quoi faire des aumônes considérables, dont les Magistrats & les Supérieurs pourroient rendre de bons témoignages. Je doute qu'on puisse dire la même chose des personnes zélées, qui parlent si haut contr'eux.

A l'égard de ceux qui vont à la Comédie, il y en a quelques-uns qu'il seroit indécent & scandaleux d'y voir assister, comme sont les Religieux, les Evêques, les Abbés, & tous les gens constitués en dignité Ecclésiastique : non pas qu'ils assistassent à des Spectacles mauvais, mais parce qu'étant consacrés à Dieu, ils doivent se priver des divertissemens du siècle ; outre que leur présence en ces lieux pourroit

cauier du scandale, & que pour me servir des paroles de saint Augustin, ils doivent mépriser tous les vains amusemens du monde; pour ne se nourrir l'esprit que de la lecture & de la méditation des saintes Lettres. J'en excepte les Comédies qui se jouent en certains Pays, comme à Rome, à Venise, & dans toute l'Italie, où il est si ordinaire de voir des Religieux assister aux Spectacles, que cela est passé en coutume, & qu'il n'y a plus de scandale à donner ni à recevoir: de même qu'il n'y a point de mal pour eux de se trouver aux Comédies qui se jouent dans les Maisons Religieuses, ou dans les Colléges, pour exercer la jeunesse, puisque c'est aussi un usage d'y voir sans scandale les Religieux des Ordres les plus austères.

Voilà, Monsieur, ce que sans trahir la vérité, & sans croire blesser ma conscience, je puis vous ré-

pondre pour mettre la vôtre en repos. Tant qu'on ne donnera au Public que des Comédies comme celles que vous m'avez fait l'honneur de soumettre à mon jugement, il n'y aura ni crime à les faire, ni crime à les représenter, ni crime à les voir, avec la modération & les autres circonstances que nous avons remarquées. Ce seroit ici l'endroit de vous dire ce que je pense de vos ouvrages; & vous jugez bien que je ne vous en pourrois rien dire qui ne fût à votre gloire: mais vous m'avez prié de vous donner des instructions, & non pas éloges: & vous me rendez assez de justice pour croire qu'un Sçavant, ou soi disant tel, n'est pas obligé d'être bel esprit.

A tout hazard pourtant, je vais m'émanciper à vous dire qu'il y a peu d'homme dans le monde qui écrive de tant de manières différentes, & avec tant de succès que vous. Nous avons vû des génies

excellens dans le Sérieux, qui, pour ainsi dire, n'étoient bons à autre chose; d'autres merveilleux pour le Comique, qui ne pouvoient faire une Scène sérieuse; mais vous passez du Sérieux au Comique, du Comique à la Morale, de la Morale à la Poësie Lyrique, sans être étranger en aucun endroit; & dans quelque genre que vous écriviez, c'est toujours celui où vous écrivez le mieux. Ce qui me surprend, c'est que vous fassiez de si beaux vers, & que vous possédiez la Langue Françoisé dans sa plus exacte pureté, sans avoir aucune connoissance de la Latine: ce qui seroit un malheur dans un autre, est ce que je trouve de plus heureux en vous: on ne peut vous reprocher que votre travail soit celui d'un autre; & je ne sçai rien de plus avantageux pour vous, que d'écrire aussi bien que les Grecs & que les Latins, sans jamais avoir été à l'emprunt chez eux.

Il est temps de finir une Lettre, à laquelle je devrois plutôt donner le nom de Livre entier. Elle est si longue, que je tremble que vous ne me reprochiez que je n'ai eu ni le temps, ni l'esprit de la rendre plus courte: mais souffrez, Monsieur, que je vous réponde avec un Ancien (a), que ce n'est pas ma Lettre qui est excessive, mais la matière que je traite, qui n'a point de bornes. Je n'ai dit que ce que j'ai cru absolument nécessaire pour vous satisfaire sur vos doutes, & pour vous découvrir mon sentiment sur la Comédie. Ce n'est point mon sentiment ni ma doctrine particulière; mais la doctrine & le sentiment des Saints Peres, que j'ai lûs & relûs, & dont j'ai tiré ce qu'il pouvoit y avoir de favorable ou de contraire aux Spectacles. D'autres que vous me feront peut-être un crime d'avoir suivi l'opinion la plus

(a) Plin. lib. 5. Epist.

SUR LES SPECTACLES. 93
favorable, & m'appelleront Casuiste
relâché, parce qu'aujourd'hui c'est
la mode d'enseigner une Morale
austère, & de ne la pas pratiquer:
mais je vous jure, Monsieur, que
je ne me suis point arrêté à la ri-
gueur ou à la douceur de l'opinion,
mais uniquement à la vérité; sou-
haitant de tout mon cœur suivre
la règle que nous donne saint Be-
noît, (a) » de former nos ac-
» tions sur les opinions les plus fé-
» vères, & notre doctrine, selon
» les plus favorables. « Je suis,
Monsieur, &c-

(a) *Actiones vestras*, &c. apud Caramuel
Theol. funda. N. 1542.

LE MORT
VIVANT.
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

P E R S O N N A G E S .

FERDINAND , cru pere de Stephanie.

STEPHANIE , fille d'Henriquez.

LAZARILLE , frere & Amant de Stephanie
sans sçavoir qu'elle est sa sœur.

FABRICE , aussi amoureux de Stephanie.

HENRIQUEZ DE GALAS , pere de Ste-
phnie.

GUSMAN , Valet de Fabrice.

UNE SERVANTE de l'Hoste de Lazarille.

L'HOSTE de Lazarille.

La Scene est à Séville.



LE MORT
VIVANT.
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
FABRICE, GUSMAN.

GUSMAN.



Où, la peste m'étouffe, il lui fait
les doux yeux.

FABRICE.

Railleur ?

GUSMAN.

Je raille donc ?

LE MORT
FABRICE.

Je le crois.

GUSMAN.

Plût aux Dieux!

Mais de la vérité c'est la voix que j'emprunte ,
Quand je dis que pour vous la Donzelle est dé-
funte ,

Et que par un destin plus funeste que doux ,
Elle vit pour un autre , en trépassant pour vous.

FABRICE.

Quoi , Gusman , Lazarille aimeroit Stéphanie ?
Tu feins.

GUSMAN.

De mon discours toute feinte est bannie.
Dès hier, les écoutant, sans qu'aucun m'apperçut,
L'un s'offrit pour époux , & l'autre le reçut :
Vous, Monsieur , qui poussez la harangue muette,
De l'objet qui vous charme , il faut faire diette ;
Et sans de votre part qu'on entende du bruit,
Souffrez que de vos feux Lazarille ait le fruit.

FABRICE.

Point ; Lazarille m'aime , il me l'a fait paroître ;
Il n'a point de secret qui pour moi le doive être ;
Si quelque amour pour elle il avoit ressenti ,
Gusman , il est sincère.....

G U S M A N.

Et mes yeux ont menti !

Mais si je puis surprendre & Monsieur & Madame,
Et que tous deux ensemble ils parlent de leur
flamme :

Si je puis vous montrer qu'ils s'entraiment tous
deux ;

Qu'elle est de lui charmée, & lui d'elle amoureux,
Que direz-vous alors ?

F A B R I C E.

Je louerai ta conduite.

G U S M A N.

Allons nous-en dîner , & revenons ensuite :
Dans une heure au plus tard dans ce même jardin,
Nous verrons qui des deux doit passer pour badin :
Mais de l'objet aimé le pere ici se montre.

F A B R I C E.

De ce fâcheux Vieillard évitons la rencontre.



SCENE II.

FERDINAND , STEPHANIE.

FERDINAND.

ES-tu là Stephanie ? Oste-moi de souci :
Répons. Ah ! te voilà.

STEPHANIE *à une fenêtre.*

Sans doute.

FERDINAND.

Et me voici ;

Mais de là jusqu'ici l'espace étant si grande ,
Il faut que dans ce lieu ta personne descende ,
Pour d'une ame tranquille écouter mon discours.
Descends donc.

STEPHANIE.

J'obéis.

FERDINAND.

Mais hâte-toi.

STEPHANIE.

Je cours.

FERDINAND.

En t'appellant , sçais-tu quel succès j'en espère ?

S T E P H A N I E.

Non, Monsieur.

F E R D I N A N D.

Tu sçais bien qu'on me nomme ton pere ?

S T E P H A N I E.

Oui, Monsieur.

F E R D I N A N D.

Sçache encore qu'il n'est rien de cela ;
Que ce n'est que de nom que je suis ton Papa ;
Et malgré ta vertu , dont l'éclat toujours brille ,
Que je ne voudrois pas que tu fusses ma fille.
Ce n'est pas qu'en effet, durant près de vingt ans,
Je t'aimai comme un pere aimeroit ses enfans ,
Et voyant les beautés dont le Ciel te partage ,
Mon cœur depuis un mois t'aime encor davantage.
Aussi quoique sur toi j'eusse assez de pouvoir
Pour te casser la tête en faisant ton devoir ,
Bien-loin de te causer une douleur amère
Je t'ai toujours traitée en enfant de ta mere.
Mais pour venir au point qui m'a fait t'appeller ,
Je crois que tu sçais bien que c'est pour te parler ;
Et puisqu'en ce jardin c'est ma voix qui t'attire ,
Qu'il faut que j'aie aussi quelque chose à te dire.
C'est donc pour te parler que je t'ai fait venir ;
Et pour te dire aussi qu'il est temps de t'unir

Avec quelque Gaillard dont la mine te plaise ;
 Et qui soit en état de te mettre à ton aise.
 Qu'en dis-tu ?

S T E P H A N I E.

J'obéis.

F E R D I N A N D.

Ta prompte humilité

Ne me charme pas moins que feroit ta beauté ;
 Mais au bonheur offert devenir si sensible ,
 De ton pressentiment c'est l'effet infailible ;
 Et je ne doute pas que tu vois aisément
 Que qui n'est plus ton pere , est enfin ton Amant.

S T E P H A N I E.

Vous , Monsieur , mon Amant ?

F E R D I N A N D.

Oùi , moi-même , à toi-même.

Que veux-tu de plus clair ? Je te dis que je t'aime ;
 Et qu'il est nécessaire à l'ardeur de mes feux
 Que par un mariage on nous joigne tous deux.
 Si dans mes jeunes ans je n'aimai que les armes ,
 Et si dans ce moment tu fourmilles de charmes ,
 Notre premier enfant , étant fille ou garçon ,
 Sera plus beau qu'un Ange , ou plus fort qu'un
 Samson.

Quoi, Monsieur.....,

FERDINAND.

A ton tour tu veux m'ouvrir ton Ame,
Et répondre au plaisir que te cause ma flamme ;
Mais pour toi ma bonté qui te sert de secours,
Veut à ta modestie épargner ce discours,

STEPHANIE.

Ah ! daignez m'écouter : & souffrez que j'em-
brasse ,.....

FERDINAND.

Quoi , te mettre à genoux pour mieux me ren-
dre grace !

Crains-tu que je t'échappe ? Ah ! ne t'allarme pas,
Quoi qu'il puisse arriver, apprens que tu m'auras :
Mais rentre promptement ; car je vois Lazarille ;
Il s'avance,

STEPHANIE.

O malheur ! que ne suis-je sa fille !



SCENE III.

LAZARILLE, FERDINAND.

LAZARILLE.

DE tous vos serviteurs étant le plus soumis,
Un libre accès chez vous me fut tou-
jours permis,

Monfieur ; & vous m'avez à toutes mes visites
Fait des civilités par delà mes mérites.

FERDINAND.

Couvrez-vous.

LAZARILLE.

Mais enfin , après tant de bontés ,
Mes yeux de Stephanie ayant vû les beautés ;
D'adorer ses attraits je ne puis me défendre :
Si bien que dans l'efpoir de me voir votre gen-
dre ,

Je viens d'un zèle ardent embrasser vos genoux ,
Pour que vous souffriez que je fois son époux,

FERDINAND.

Fort bien.

LAZARILLE.

Je ne dis rien d'une ardeur infinie ;

Suffit que chaque jour vous voyiez Stéphanie ;
Peut-on ne pas l'aimer sans manquer de raison ?

F E R D I N A N D.

Vous ne pouviez venir en meilleure saison.

L A Z A R I L L E.

Donc à ma passion vous êtes favorable ?
Donc je puis espérer cet objet adorable ?
De votre affection je suis trop éclairci ;
Quoi ! Vous me préparez

F E R D I N A N D.

Un refus , Dieu merci.

L A Z A R I L L E.

Un refus !

F E R D I N A N D.

Un refus.

L A Z A R I L L E.

Ah ! du moins que je sçache
Si parmi mon ardeur vous trouvez quelque tache.

F E R D I N A N D.

Oh ! non : Mais par un fort qui pour vous est
fatal ,

Vous avez le malheur de m'avoir pour rival.

L A Z A R I L L E.

Vous , aimer votre fille ? Ah ! si par quelque
ruse

Tout chacun m'en croit pere , & tout chacun s'abuse ;

Je vous crus de tout temps un ami si discret ,
Que je puis à vos yeux exposer un secret :
Mais il faut toutefois m'affurer de le taire.

L A Z A R I L L E.

De ce triste secret quel que soit le mystère ,
Parlez , de vos amis je suis l'un de plus grands.

F E R D I N A N D.

Il y peut bien avoir près de cinq fois quatre ans ,
Qu'une Dame à cheval , qu'avoit un homme
en croupe ,

Passa par cette ville , allant à Gadcloupe ;
Et pour ne vous pas faire un trop long entretien ,
Du logis que j'occupe en vint faire le sien.
Après que de cheval elle fut descendue ,
Je vis qu'elle étoit pâle & toute morfondue ;
De son maigre visage on eût compté les os ;
Ses bras étoient petits , mais son ventre étoit gros ;
Et s'il faut devant vous que sans fard je m'explique ,

Durant une heure ou deux je la crus hidropique ;
Mais peu de temps après mon esprit fut certain ,
Que ce n'étoit pas d'eau que son ventre étoit plein.

Quoi

Quoi que dans mon logis elle n'eut rien à craindre ,

J'entendis sur le soir cette Dame se plaindre ;

D'abord prêtant l'oreille à sa voix , j'en ouïs :

Voi de quels tristes biens à présent tu jouis !

Puis que tu t'es fiée à des promesses vaines ,

Qu'un moment de plaisir te coûtera de peines !

Que le Ciel en courroux te prépare de maux !

Voit-on quelques malheurs à tes malheurs égaux ?

Ton fruit qui voit le jour rend-il ta douleur moindre ?

Là , j'ouïs une voix à la sienne se joindre ,

Dont l'extrême foiblesse , & le ton délicat ,

Avoit bien du rapport aux cris d'un petit Chat.

Lors pour voir ce mystère ayant ouvert la porte ,

Je trouvai cette femme en langueur , demi-morte ;

Un enfant à ses pieds qui venoit d'être fait ,

Et qui , quoique petit , étoit beau tout-à-fait.

En un rude courroux j'eus dessein de me mettre ;

Mais la mere à l'enfant ne put me le permettre ;

Et d'un gros Diamant le brillant gracieux ,

Scut me fermer la bouche & m'ébloüir les yeux .

Si bien que l'Accouchée ayant par son adresse

Appaisé ma colére & surpris ma tendresse ,

Sans rien apprehender des médifans propos ,

A son enfant tout nû je donnai des drapeaux ,

Qui la même nuitée ayant eu la migraine ,
 Fit chercher au plus vîte & Parrein & Marreine ;
 Car dans sa maladie on craignoit qu'il mourût ;
 Et *Dôna Stéphanie* est le nom qu'il reçut.

L A Z A R I L L E.

O Ciel ! Après ce coup que faut-il que j'espere ?
 Helas !

F E R D I N A N D.

Vous voyez bien si jamais j'en fus pere.

L A Z A R I L L E.

Je ne le vois que trop.

F E R D I N A N D.

Pour vous donc abreger ,
 Stéphanie en huit jours ne fut plus en danger ;
 Et sa mere pour lors pleinement satisfaite ,
 La commit à ma charge , & sonna la retraite :
 Et m'ayant ses joyaux déposés dans les mains ,
 Avant que de partir m'expliqua ses desseins.
 „ Monsieur, *dit-elle alors* , connoissant votre zèle,
 „ Je vous laisse ma fille , & vous laisse avec elle
 „ De quoi l'entretenir & payer ses dépens ,
 „ Tant que pourra durer la longueur de sept ans ;
 „ Environ ce temps-là j'enverrai la reprendre ;
 „ Sur tout je vous enjoins de jamais ne la rendre
 „ Qu'à celui qui pour elle ayant de l'amitié ,

» A cet anneau rompu joindra l'autre moitié,
Cela dit , elle part , & sa fille demeure ,
Qui durant son enfance amendoit d'heure en
heure ;
Et qui vécut si bien , qu'encor même elle vit ;
Qui des charmes qu'elle a tout le monde ravit.
Comme elle est à présent dans un âge à produire ,
Ma violente ardeur , je lui viens de déduire ;
Et trouvant dans ma flamme un plaisir assez doux,
Pour mieux m'en rendre grace elle étoit à genoux ;
Mais comme à mon esprit sa pudeur est connue ,
Je l'ai fait retirer voyant votre venue ;
Et pour conclusion je vous fais à sçavoir ,
Qu'elle borne sa gloire au bonheur de m'avoir.
Adieu.

S C E N E I V.

L A Z A R I L L E *seul.*

P EUT-ON souffrir une douleur plus dure ?
Voir de mes propres yeux son indigne posture ;
Et lors que par son ordre on peut tout esperer ,
Embrasser les genoux , de qui doit l'adorer !
L'ingrate ! Elle paroît.

S C E N E V.

STEPHANIE , LAZARILLE.

*Fabrice & Gusman*STEPHANIE, *sont au même jardin.*

Q UELQUE espoir qui vous flatte,
 Empêchez que pour moi votre flamme n'éclatte ;
 Et quoique votre amour ait pour vous des appas ,
 Faites que pour me plaire il ne paroisse pas.
 Car enfin

L A Z A R I L L E.

C'est assez , de la Loi qu'on m'impose
 Mon esprit tout confus vient d'apprendre la cause ;
 Ferdinand

S T E P H A N I E.

Ferdinand vous a donc tout appris ?

L A Z A R I L L E.

N'en doutez pas.

G U S M A N à *Fabrice.*

Hé bien , les avez-vous surpris ?
 S'aiment-ils ?

F A B R I C E.

Stéphanie être avec Lazarille !

Ecoutons.

L A Z A R I L L E.

Du vieillard, vous n'êtes plus la fille.

F A B R I C E.

O Dieux !

S T E P H A N I E.

C'est ce qui doit vous causer du tourment ;
Cessant d'être mon pere il devient mon Amant.

F A B R I C E.

Ferdinand l'aime aussi , Gusman !

G U S M A N.

Belle demande !

Manque-t-on d'appetit près de si belle viande.

L A Z A R I L L E.

Ferdinand doit donc faire un obstacle à mes vœux ?

S T E P H A N I E.

Pouvez-vous en douter , & connoître ses feux.

F A B R I C E.

Elle ne l'aime pas.

G U S M A N.

Mon Dieu ! quoi qu'elle die,
Elle a l'esprit madré , croyez-moi , fou s'y fie !

Lors qu'il a déclaré l'amour qu'il a pour vous ;
 Pour y répondre mieux vous étiez à genoux ;
 Ainsi

S T E P H A N I E.

Cette posture où j'ai scû me contraindre ,
 Montre ce que de lui vous avez lieu de craindre.

F A B R I C E.

Entens-tu ?

G U S M A N.

Qui pis est , suivant ce que je vois ,
 Mon esprit indupable est dupé par sa voix.

L A Z A R I L L E.

Cependant , animé d'une ardeur assez grande ,
 De vous à mon Rival j'ai tenté la demande ;
 Et suivant les conseils que de vous j'ai reçûs ,
 Je me suis attiré la rigueur d'un refus.

F A B R I C E.

J'en suis ravi , Gusman.

G U S M A N.

Vous voyez ; l'aime-t-elle ?

F A B R I C E.

Je n'en puis que juger.

S T E P H A N I E

O fortune cruelle !

Vous m'avez demandée ?

L A Z A R I L L E.

Et suivi vos avis.

S T E P H A N I E.

Trop tôt à mon malheur vous les avez suivis :

Quand je crus vous donner un conseil nécessaire,

Ferdinand de ma part étoit vû comme pere ;

Mais n'étant pas sa fille , & sçachant son amour ,

Je n'apprens qu'à regret que le vôtre est au jour.

F A B R I C E.

L'aime-t-elle ? tu vois.

G U S M A N.

Comment Diable la croire ?

Ses discours font pour moi des feüillets du guimoi-
re.

S T E P H A N I E.

J'entens du bruit , fuyez ; & de peur que de vous

Le Rival qui vous nuit ne devienne jaloux ,

Le plus que vous pourrez , évitez ma présence.

L A Z A R I L L E.

Adieu ; je laisse au Ciel à punir cette offense.

S T E P H A N I E.

Moi, je suis votre exemple , & j'invoque les Dieux ,

Pour me voir délivrer d'un Amant odieux.

Lazarille sort.

SCENE VI.

FABRICE, STEPHANIE, GUSMAN.

GUSMAN.

TOUT va bien.

FABRICE.

Profitons ; il sort tout en colere.

GUSMAN.

Poussez donc.

FABRICE.

Lazarille aura pû vous déplaire ;

Je l'ai vû qui d'ici sort assez brusquement ;

Mais vous pouvez en moi recouvrer un Amant ,

Puis que depuis long-temps mon cœur pour
vous soupire ,

Sans que dans mes respects j'aie osé vous le dire.

STEPHANIE.

Quoi ! vous m'aimez , Fabrice !

GUSMAN *la tirant à l'écart.*

Oùi , foi d'homme d'honneur.

Il dit que c'est de vous que dépend son bonheur ;

Et vous pouvez penser que sa flamme est bien forte ;

Puis que j'ose vous faire un serment de la sorte.

S T E P H A N I E.

Vous m'aimez !

F A B R I C E.

Le moyen de ne vous aimer pas,
Et de pouvoir sans cesse admirer vos appas !

S T E P H A N I E.

S'il est vrai que pour moi votre ardeur soit sin-
cère ,

Pourquoi vous obstiner si long-temps à la taire ?
Loin que par votre aveu vous pussiez m'allarmer,
Qui se fut vûë aimée auroit pû vous aimer.
Au reste Lazarille eut toujours tant d'adresse ,
Qu'au lieu de me déplaire il obtint ma tendresse ;
C'est à lui seulement que l'Hymen doit m'unir ;
J'en ai fait la promesse , & je la veux tenir.
Adieu ; ce sentiment est selon qu'il doit être.

S C E N E V I I.

F A B R I C E , G U S M A N.

F A B R I C E.

AH, Gusman, mon Valet !

G

L E M O R T

G U S M A N.

Ah , Fabrice , mon Maître !

F A B R I C E.

Que je suis malheureux !

G U S M A N.

Point , point ; rayez ce mot ;
 Vous seriez plus heureux , si vous étiez moins sot.

F A B R I C E.

Maraut insupportable

G U S M A N.

Et vous , tête étourdie ,
 Dont le cœur est de flamme & la langue engour-
 die ;

Ce qui vient d'arriver ne vous sied que trop bien ,
 Avoir chaud comme un Diable , & ne parler de rien ;
 Brûler dans sa chemise , à l'exemple d'Hercule ,
 Et puis après cela devenir ridicule ,
 Jusqu'au point de souscrire au plaisir d'un rival ;
 Si ce n'est être sot , c'est paroître Cheval.

F A B R I C E.

Au plaisir d'un Rival que jamais je souscrive !
 Qu'il possède un objet que mon ame captive !
 Et que sans écouter un amour violent

G U S M A N.

Et que prétendez-vous , ô Maître un peu trop
 lent ?

Puis que si mon Rival n'eut usurpé ma place ,
 Mon aimable Maîtresse approuvoit mon audace ;
 Apprens que je m'apprête à le priver du jour ,
 Pour la contraindre encor à souffrir mon amour.
 Je ne lui déplais pas , je le viens de connoître ;
 Elle sçaura m'aimer , quand il cessera d'être :
 Je puis donc , supposant que je venge un affront ,
 Le forcer à se battre , & t'avoir pour second.

G U S M A N.

Moi , Second !

F A B R I C E.

Quoi ! Gusman , tu veux être pagnotte ?

G U S M A N.

Quoi ! tueur de Rivaux , vous voulez qu'on me
 frotte ?

Et moi qui de la Parque appréhende la faux
 J'ose vous soutenir que cela sera faux.

F A B R I C E.

Ah ! Gusman, souviens-toi que j'aime Stephanie ;
 Qu'elle doit à mon sort par l'Hymen être unie ,
 Et que dans le malheur qui talonne mes pas ,
 N'en pas être l'époux , c'est souffrir le trépas.

G U S M A N.

Trépassiez.

L E M O R T
F A B R I C E.

Mais mourir , après tant de souffrance ,
C'est donner à ma peine une foible allégeance.

G U S M A N.

Ne trépassiez donc pas.

F A B R I C E.

Don. e-m'en le moyen ;
Crois-tu qu'on puisse vivre , & ne pretendre rien ?
Et que quand la Fortune est pour nous rigoureuse ,
Un trépas soit moins doux qu'une vie odieuse ?

G U S M A N.

Trépassiez donc.

F A B R I C E.

Gusman ; c'est mal me secourir.
Un Amant véritable a trop peur de mourir ;
Penses-tu qu'au moment qu'on adore une belle ,
Il soit aisé de faire une absence éternelle ?
Et qu'un cœur que l'amour asservit sous ses loix
Puisse expirer sans peine après un noble choix ?

G U S M A N.

Vivez donc , si la mort est pour vous effroyable.

F A B R I C E.

La mort aux malheureux est toujours agréable.

G U S M A N.

Mourez donc.

Quelque sort qui nous puisse arriver ,
Il n'est rien de si doux que de vivre , & d'aimer.

G U S M A N.

A votre cher Valet apprenez votre envie ;
Avoir peur de la mort , & puis craindre la vie ;
C'est , sans qu'il soit besoin de toujours discourir ,
Vouloir vivre sans vivre , & mourir sans mourir.
Mais à quoi rêvez-vous ?

F A B R I C E.

Au malheur qui m'afflige ;
De momens en momens Lazarille m'oblige ;
Il m'aime , & toutesfois je ne puis l'épargner ;
Et je dois , ou le perdre , ou du moins l'éloigner.

G U S M A N.

Un si grand préambule étoit-il nécessaire ?
Vous sçavez , grace à Dieu , que je suis bon fauf-
faire ,
Et que sans vanité je pourrois me vanter
Qu'au métier de matois nul ne peut m'imiter.
Si bien qu'à mon talent il n'est pas difficile
De forcer Lazarille à sortir de Séville.
Laissez votre fortune à ma discrétion.

F A B R I C E.

Il me souvient encor d'une autre invention ;

L'Ambassadeur d'Afrique est ici.

G U S M A N.

Qu'il s'y tienne.

F A B R I C E.

Sa personne à peu près est égale à la tienne.

G U S M A N.

Pour cela ?

F A B R I C E.

Vous avez chacun les mêmes traits.

G U S M A N.

Qu'en est-il ?

F A B R I C E.

Les plus fins confondroient vos portraits.

G U S M A N.

Que m'importe ?

F A B R I C E.

Pour peu que ton zele s'applique
A vouloir me servir aux dépens de l'Afrique,
Tu peux en secondant les desseins que je fais,
Contenter mon ardeur, & remplir mes souhaits.

G U S M A N.

Moi, que je vous oblige aux dépens de l'Afrique ?

F A B R I C E.

Tu le peux.

V I V A N T.

121

G U S M A N.

Justement ; c'est bien là ma pratique !

Quoi , Monsieur , dans l'Afrique ai-je quelque pouvoir ?

F A B R I C E.

Point du tout.

G U S M A N.

A-t elle eu le bonheur de me voir ?

F A B R I C E.

Nullement.

G U S M A N.

De l'Afrique ai-je la dépendance ?

F A B R I C E.

Encor moins.

G U S M A N.

Fléchit-elle à ma moindre Ordonnance ?

F A B R I C E.

Elle ? non.

G U S M A N.

Comment donc avez-vous prétendu

Qu'un service à ses frais pût vous être rendu ?

Car enfin quoi que j'aye un rapport fort sincère

Avec un qui peut-être est bâtard de mon pere ,

D'ici jusqu'en Afrique un chemin racourci ,

Ne peut être plus long que de là jusqu'ici ;

Et puis qu'à vous convaincre il faut que l'on
s'exerce,

Gusman avec l'Afrique ayant peu de commerce,
Pour raison concluante il conclut de bon cœur,
Que toujours de l'Afrique il sera serviteur.

F A B R I C E.

Tu n'entens pas mon sens ?

G U S M A N.

Comment Diable l'entendre ?

F A B R I C E.

Je veux dans mon logis te le faire comprendre ;
Puis donc que nous avons des sujets à choisir ,
Entrons , & sur chacun consultons à loisir.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

S C E N E PREMIERE.

L A Z A R I L L E , F A B R I C E .

L A Z A R I L L E .

INCOMPARABLE ami, dont toujours la tendresse
Dans tout ce qui me touche aisément s'inté-
resse :

Approche, & si jamais tu me crûs malheureux,
Si jamais mon destin te sembla rigoureux ;
Juges par ce billet qui fait naître ma plainte,
Si d'un tourment plus rude on peut sentir l'at-
teinte.

F A B R I C E *lit.*

MON Neveu, je me plains de mon triste devoir,
Qui malgré-moi m'oblige à vous faire sçavoir
Une fort mauvaise nouvelle :

*Mon Frere, votre Pere ayant fini son sort,
Pour de votre Maison devenir le support,
Votre Mere affligée en ce lieu vous appelle.*

D O M R A Y M O N D E G A L A S .

L E M O R T
L A Z A R I L L E.

Hé bien ! parfait ami ,
Dont la noble chaleur n'agit point à demi ;
Tu vois.

F A B R I C E.

Ce coup fatal me surprend , & m'étonne.
Il est mort ?

L A Z A R I L L E.

Juges-en par l'avis qu'on m'en donne.

F A B R I C E.

De tout autre qu'un Oncle , à qui l'on doit
respect ,
Un billet si fâcheux pourroit m'être suspect :
Mais voi le caractère ; est-ce point imposture ?
Examine.

L A Z A R I L L E.

Non , non ; c'est sa même écriture.

F A B R I C E.

Pourtant , ou je me trompe , ou tu dis hier au
soir ,
Que ton pere en ce lieu te pourroit bien-tôt
voir ;
Et pour à son enfant n'être pas inutile ,
Qu'il partoit de Toledé , & venoit à Séville.

Il me l'avoit mandé , cet espoir m'étoit doux ;
Mais de tous mes plaisirs mon destin est jaloux.
Il s'oppose sans cesse au cours de ma fortune :
Et comme à tous momens sa rigueur m'importune ,

Et que de son caprice il me fait le joüet ,
J'ai des biens en idée , & des maux en effet.

F A B R I C E.

Ton sort est déplorable.

L A Z A R I L L E.

Ajoute encor , Fabrice ,

Que tout m'est rigoureux , que rien ne m'est propice :

Et pour connoître mieux jusqu'où va mon tourment ,

Au tendre nom de Fils , joins le titre d'Amant.
J'adore une beauté , je dois être auprès d'elle ,
Et la mort de mon pere à Toledé m'appelle.

F A B R I C E.

Si j'avois vu l'Objet qui te tient sous ses loix,
Je irois de ta part visiter quelquefois.
Comme pour te servir j'ai le cœur tout de flamme,
A répondre à tes feux j'exciterois son ame ;
Et ta vertu sans cesse étalée à ses yeux

Te rendroit favorable un séjour ennuyeux.

L A Z A R I L L E.

Si tantôt j'eusse appris cette triste nouvelle ,
 J'aurois crû m'éloigner d'une fille infidelle ;
 Mais ce coup à mon ame est d'autant plus cruel ;
 Qu'elle honore mes feux par un feu mutuel.

F A B R I C E.

Hélas !

L A Z A R I L L E.

A mon ardeur daigne donc être utile ,
 Puis qu'il faut qu'à regret j'abandonne Seville ;
 Et qu'au moins Stéphanie une fois chaque jour,
 Apprenne par ta voix l'excès de mon amour.

F A B R I C E.

Stéphanie !

L A Z A R I L L E.

Elle-même.

F A B R I C E.

O destin implacable !

L A Z A R I L L E.

Tu te plains ?

F A B R I C E.

Je me plains du malheur qui t'accable,
 L'Ambassadeur d'Afrique est ton rival.

O Dieux !

Il aime Stephanie ?

F A B R I C E.

Il en est amoureux :

Comme il est courageux, comme il est magnanime,
Que chacun le respecte , & que chacun l'estime ,
Que son crédit est rare , & que dans cet état
Il tient & sçait garder le rang d'un Potentat ,
En vain à ce qu'il veut tu ferois résistance,

L A Z A R I L L E.

Il l'aime !

F A B R I C E.

De sa flamme il m'a fait confidence :
Et si je ne m'abuse , il vient lui-même exprès
Pour parler de ses feux.

S C E N E II.

GUSMAN, FABRICE, LAZARILLE,
S U I T E.

GUSMAN, *en habit d'Ambassadeur.*

SUIVEZ-MOI, mes Valets,

Ou d'abord faites gile. Hé bien l'avez-vous vûe,
Celle dont les attraits m'ont donné dans la vûë ?

F A B R I C E.

Non, Seigneur.

G U S M A N.

Et pourquoi, Maître fat ?

F A B R I C E.

Je n'ai pû ;

Seigneur.

G U S M A N.

Que plût à Dieu que vous fussiez rompu !
Cependant de l'amour je sens la tyrannie,
Traître.

L A Z A R I L L E.

Quoi donc, Seigneur, vous aimez Stéphanie ?
Elle vous charme ?

G U S M A N.

Un peu, si vous le trouvez bon.

Mais je vous trouve encore un fort joli mignon,
Pour mettre votre nez jusques dans mon affaire.

L A Z A R I L L E.

Je n'ai pas cru, Seigneur, que ce fût vous déplaire.

G U S M A N.

Vous deviez l'avoir cru ; car un Ambassadeur,
En parlant avec vous abaisse sa grandeur ;

Tirez vos chausses ; ou bien-tôt par la tête.....

L A Z A R I L L E.

Je sçai que votre force égale une tempête ,
 Et que le rang suprême où le Ciel vous a mis ,
 Donne de la terreur à tous vos ennemis :
 Je ne le fus jamais , & n'ai garde de l'être ,
 Vous vous abaisserez si vous étiez mon Maître ;
 Mais la postérité publieroit vos hauts faits ,
 Si de votre vertu j'éprouvois les effets ;
 Et si votre Excellence à ma perte animée
 Vouloit rendre le calme à mon ame allarmée ;
 Et soutenant toujours la grandeur de son sang ,
 Me céder un Objet qui n'est pas de son rang.

G U S M A N.

Vous êtes trop obscur , je ne puis vous entendre.

L A Z A R I L L E.

Vous servir, est-ce un bien que je puisse prétendre ?
 Il n'est rien que pour vous je n'osasse embrasser.

G U S M A N.

Pour être votre Maître il me faut abaisser.
 Plaît-il ?

L A Z A R I L L E.

Je vous l'avouë.

G U S M A N.

Il est donc nécessaire

Que chacun se maintienne en sa forme ordinaire ;
 Aussi-bien tous vos soins me sont indifférens ;
 Fabrice !

F A B R I C E.

Monseigneur.

G U S M A N.

Est-il bon près des Grands ?

Le dois-je retenir ?

F A B R I C E.

Il en est beaucoup digne.

G U S M A N.

N'êtes-vous point sujet au firop de la vigne ?

L A Z A R I L L E.

Quoi que je sois, Seigneur, vous le connoissez
 bien ;

Votre esprit pénétrant n'ignora jamais rien.

G U S M A N.

Il est vrai, mais enfin quelquefois on oublie.

L A Z A R I L L E.

Eh ! de votre Grandeur l'ame est trop accomplie.

Et quoi que sa vertu cherche à s'humilier,

Un esprit si fameux ne peut rien oublier.

Vous avez la science en un degré suprême.

G U S M A N.

Vous me connoissez mieux que je ne fais moi-
 même, Et

Et les vertus qu'en moi vous trouvez à tous pas ,
Sont de hautes vertus que je ne voyois pas.

Fabrice ,

F A B R I C E .

Monseigneur ,

G U S M A N .

Cette fille vient-elle ?

F A B R I C E .

Non , Seigneur.

G U S M A N .

Quelle est sotte ! allons donc qu'on l'appelle,
Débiteur de Phébus, c'est vous dont je fais choix,
Pour haranguer l'Objet qui me met aux abois ;
Et pour faire un portrait qui chatouille son ame
Où vous représentiez la grandeur de ma flamme ;
Mais parlant de mes feux il se faut animer ,
Et par votre discours la contraindre à m'aimer.

L A Z A R I L L E .

Moi , Seigneur ? Ah ! sçachez.

G U S M A N .

Je sçai que je m'abaisse ;
Mais l'esprit le plus ferme est sujet à foiblesse :
Forcer mon Excellence à me servir de vous ,
Si c'est une folie , il en est de plus fous.
Sur tout , à Stéphanie étalez l'Ambassade ;

132 L E M O R T

Pouffez lui des foupirs , affectez la boutade ,
Et faites-lui ſçavoir par un terme attractif ,
Que l'honneur de ma Couche eſt un bien ſenſitif,

L A Z A R I L L E.

Je m'acquitterai mal,

G U S M A N.

Point , point.

L A Z A R I L L E.

Ciel ! on l'amene !

G U S M A N.

Diſpoſez-vous ?

L A Z A R I L L E.

Hélas !

G U S M A N.

Bon , bon.

L A Z A R I L L E.

Quelle eſt ma peine ?



S C E N E III.

FERDINAND, GUSMAN,
LAZARILLE, STEPHANIE,
FABRICE, SUITE.

FERDINAND.

MONSEIGNEUR, les respects. . . .

GUSMAN.

Monfieur le langoureux,
Paix ; ce n'est pas de vous que je fuis amoureux.

FERDINAND.

Mais, Monfeigneur, l'efpoir. . . .

GUSMAN.

Mais, Monfieur, pas plus outre,
Je fuis grand personnage, & malheur à qui m'ou-
tre.

FERDINAND.

Ce n'est pas vous outrer. . . .

GUSMAN.

Ah ! vieux barbon têtù,
Qui fais en me parlant enrager ma vertu,
Porte plus loin l'odeur de ton nez qui refrogne :
Et vous, le beau parleur, faites votre befogne ;
Dégoifez.

H ij

L E M O R T
L A Z A R I L L E.

Stéphanie , hélas !

G U S M A N,

Ah ! l'autre sot ,

Qui tout d'abord soupire, & n'a dit qu'un seul mot.

L A Z A R I L L E.

Ce digne Ambassadeur qui n'a rien que d'illustre,
Veut de sa passion augmenter votre lustre :

Il n'a pû résister à tant d'appas flatteurs ,

Qui des cœurs les plus durs font vos adorateurs ;

Il n'a pû résister aux sensibles amorces

Qui maîtrisent notre ame, & surmontent ses forces ;

Il n'a pû résister au pouvoir de vos yeux :

Il vous adore , hélas !

G U S M A N.

Ce soupir-là va mieux.

Mais c'est trop la flater ; vantez-lui mon adresse ;

Pour plaire à ma Grandeur surprenez sa tendresse ;

Loüez mon Excellence.

L A Z A R I L L E.

Il vous doit être doux ,

De voir qu'un si grand homme ait de l'amour pour
vous.

Jugez par ses vertus , par son rang , par sa mine ,

De la gloire éclatante où le Ciel vous destine ;

Moi , dont son Excellence a daigné faire choix ,
 Pour vous représenter qu'il révere vos loix ,
 Je devrois ressentir de la joye en mon ame ,
 D'avoir pû le premier vous parler de sa flamme ;
 Et mon cœur devoit être & tranquille , & con-
 tent ,

A l'aspect du bonheur qui déjà vous attend ;
 Mais , hélas !

G U S M A N .

Mais , hélas ! soupirant incommode ,
 Des hélas éternels ne sont plus à la mode.

L A Z A R I L L E .

Peut-on parler d'amour sans qu'on soupire ?

G U S M A N .

Non ,

Mais il faut soupirer de plus d'une façon.

Pour bien complimenter contemplez - moi , No-
 vice.

Holà , quasi ma femme , & presqu'Ambassadrice ,
 Venez , car je vous aime , & je suis cependant
 Ambassadeur d'Afrique , & bien Ambassadant ;
 Mais contre vos attraits n'ayant point de parade ,
 Pour vous faire l'amour je me des-Ambassade :
 Car des Ambassadeurs étant fort au dessous ,
 L'Ambassade est à cû quand on parle avec vous.

Ai ! De ce soupir-là, Patron, que vous en semble ?

L A Z A R I L L E.

Il est doux.

G U S M A N.

Il est vrai ; Répondez donc.

S T E P H A N I E.

Je tremble.

Pour connoître aisément votre rang glorieux,
 Il ne faut qu'un moment regarder dans vos yeux ;
 On y remarque un air qui de votre Excellence
 Découvre les vertus , & fait voir la naissance ;
 Aussi d'un rang si haut je sçai trop le pouvoir ,
 Pour vouloir abuser du bonheur de vous voir ;
 Et j'en fais trop d'état pour oser jamais croire
 Que d'un honteux amour vous souïlliez votre
 gloire.

Songez , Seigneur , songez que mon rang est trop
 bas ,

Il vous faut.

G U S M A N.

Mon enfant , je ne l'ignore pas ;
 Je sçai ce qu'il me faut, mais quoique je le sçache,
 Pour vous faire m'aimer je me fais une tache.
 Mais, beauté printaniere, apprenez qu'il m'est doux
 D'être noir comme un Diable, & d'être aimé de
 vous.

Mais un Ambassadeur vouloir.....

G U S M A N.

Point de scrupules.

Souvent les Grands Seigneurs font les plus ridicules ;

Ainsi donc votre esprit ne doit pas s'allarmer ,
De voir mon Excellence avoir pû vous aimer.

S T E P H A N I E.

M'aimer ?

G U S M A N.

Oùi vous aimer ? votre beauté m'enivre :
Vous me verriez mourir, si je cessois de vivre.
Car , par exemple un homme, oùi , je tiens pour
certain

Qu'un homme qui se meurt est si près de sa fin ,
Qu'il s'en faut peu souvent que la mort ne l'atrape.
Et quand la mort nous tient rarement on échape.
Partant si vous étiez insensible pour moi ,
Vous me verriez mourir, & sans sçavoir pourquoi:
Mais si pour m'obliger vous vouliez vous résoudre,
A m'aimer tant soit peu , nous pourrions en décou-
coudre.

Et dès ce même jour l'un & l'autre conjoints
A grossir notre race appliquer tous nos soins

H iiij

Quel brutal !

FERDINAND.

Sur ce point.....

GUSMAN.

Hibou , dont le cœur gronde ,
Taisez-vous.

FERDINAND.

Sur ce point il faut que je réponde.

GUSMAN.

Paix , vous dis-je.

FERDINAND.

Seigneur.....

GUSMAN.

C'est trop Seigneurier ,
Je suis Ambassadeur , & me veux marier.

LAZARILLE.

Mais , Seigneur , comme pere il faut.....

GUSMAN.

Monfieur fon Plége ,
Loin de vous accorder un plus grand privilége ,
Je fuis votre ennemi fi pour lui vous parlez ;
Pour vous , la belle Alix , parlez fi vous voulez.

STEPHANIE.

Un Hymen entre nous a fi peu d'apparence ,

Que je n'ose , Seigneur , en former l'espérance ;
 Vous pouvez donc prétendre , en me faisant la
 Cour ,

D'attirer des respects , & non pas de l'amour.
 Vous m'aimer ? vous , Seigneur , moi qui suis. . .

G U S M A N.

Esprit cruche ,
 Nourrisson d'un vieillard qui semble une guenu-
 che ,

Après que noblement j'ai dépeint mon ardeur,
 N'a-t'elle encore pû pénétrer votre cœur ?

Je vous aime , vous dis-je ; & mon ame abatuë
 Cède au cruel effort de l'amour qui me tuë ;

Et je suis à présent tel que des matelots

Que le destin expose à la merci des flots ,

Et qui sur le dos vert du compere Neptune

Pensent journellement établir leur fortune ,

Quand par malheur pour eux un vent rude & fatal

Enfle... rompt... calme... brise... enfin je suis fort
 mal.

Douterez-vous encor que je cherche à vous plaire,

Puis que je vous étale une preuve si claire ?

Et m'allegueriez-vous de vos sottés raisons ,

Puis que je vous confonds par des comparaisons ?

Il suffit, un grand cœur n'est jamais hypocrite ;
Mais, Seigneur, quand je songe à mon foible mé-
rite,

Je croi peu, quelques feux dont vous soyez épris,
Qu'un esprit si sublime ait pu s'être mépris.
Donc si votre Excellence a pour moi quelque zele,
Souffrez qu'elle m'en donne une marque plus belle ;
Et cachant ce qu'en vous je dois voir de suspect ,
Faites naître un amour qui succede au respect.

Elle sort.

F E R D I N A N D.

Monseigneur, excusez si pour m'être fidelle.

G U S M A N.

Tu peux suivre sa piste, & courir après elle.

F E R D I N A N D.

Mais

G U S M A N.

Mais

L A Z A R I L L E.

Et quoi, Seigneur, faut-il ?

G U S M A N.

Est-ce à ton tour

A me rompre la tête, interprète d'amour ?

Comme ami

G U S M A N.

Comme ami.... Sçai-tu bien que j'abonde ? ...
Sors, te dis-je : Et pour toi, Belzébut te confonde !
Bon jour.

S C E N E I V.

L A Z A R I L L E , F A B R I C E.

L A Z A R I L L E.

Q U O I donc, cet homme à qui
rien n'est égal ,
A si peu de vertus & paroît si brutal ?
C'est là ce rare esprit , à qui l'on rend hommage,
Qui d'un grand potentat représente l'Image ?
Et tu m'oses parler d'étouffer mon amour ?
Et tu peux te résoudre à lui faire la Cour ?
Toi , qui m'as dit cent fois que tu hais la bassesse ,
Tu peux par complaisance applaudir sa foiblesse ?
Sa grandeur t'éblouit , & tu n'apperçois pas ,
Qu'avec toute sa pompe il n'a rien que de bas :
Si d'abord j'ai fouscrit aux souhaits de ce Rustre,
J'ai cru qu'un rang suprême occupoit un Illustre ;

H vj

Mais je prens de l'audace en quittant mon erreur,
 Puis que tout son mérite est d'avoir du bonheur.
 Ce cœur farouche.....

F A B R I C E.

Ami , sois un peu moins crédule ,
 C'est à force d'aimer qu'il paroît ridicule ,
 Et je vois aisément par un tel procédé ,
 La violente ardeur dont il est obsédé.
 Si tu pouvois l'entendre au moment qu'il s'expli-
 que ,
 Et qu'il parle au profit de la chose publique ,
 Ton oreille charmée , & tes sens interdits
 Deviendroient les garans de ce que je te dis.

S C E N E V.

GUSMAN, LAZARILLE, FABRICE.

G U S M A N *en habit de Valet.*

M O N S I E U R , je viens.....

F A B R I C E.

Tantôt tu me diras le reste.

L A Z A R I L L E.

Quel qu'il soit , à son sort je veux être funeste ;
 De cet Ambassadeur je méprise le rang ,

Je prétens lui plonger un poignard dans le flanc.

G U S M A N *bas.*

Fi!

L A Z A R I L L E.

Qu'il soit généreux, qu'il ait l'esprit sublime;
Que chacun le respecte, & que chacun l'estime;
Pour souffrir que ce bras lui devienne fatal,
Il suffit qu'il m'outrage, & qu'il soit mon rival;
Il verra ce que c'est qu'attaquer Lazarille.

G U S M A N *bas.*

Diable, que j'ai bien fait de quitter la Roupille:

F A B R I C E.

Mais considère, Ami.....

L A Z A R I L L E.

Tout est considéré,

Mon voyage à Toledé est déjà différé:
Dans l'état où je suis je n'ai plus d'autre envie
Que d'affouvir ma rage aux dépens de sa vie;
Que s'il étoit ici dans ce même moment,
Je sçaurois l'immoler à mon ressentiment!

G U S M A N.

Monsieur, ah!

F A B R I C E.

Ne crains rien,

S'il me jette une œillade,
Et qu'il remarque en moi quelques traits d'Ambassade.

F A B R I C E.

Cede , cede à celui qui combat ton ardeur ;
Souviens-toi que d'Afrique il est Ambassadeur.
Songe.....

L A Z A R I L L E.

Pour m'appaiser vainement tu t'efforces,
Loin d'éteindre mon feu tu redoubles ses forces ;
Et si tu n'avois pas la bonté de m'aimer,
C'est toi qui contre lui me devrois animer.
Puis-je en un même jour, sans mourir de tristesse,
Sçavoir la mort d'un pere & perdre une Maîtresse ?
Non , non ; quelques effets qu'il en puisse avenir,
L'Ambassadeur me choque , & je veux l'en punir.
Toi, qui de ce Rival a vu naître la flamme,
Oste si tu le peux ce dessein de son ame ;
Sinon sa mort est sure , & je te le promets.
Adieu.



S C E N E V I.

F A B R I C E , G U S M A N .

G U S M A N .

V A - T'EN au Diable , & n'en reviens
jamais.

Peste ! quel avaleur de pois gris ! dans sa bouche
Je ne ferois non plus que feroit une mouche.

F A B R I C E .

D'un autre stratagême il nous faut essayer :
Car , suivant ma pensée , il vient de t'effrayer ,
Et tu ne veux plus être Ambassadeur d'Afrique ?

G U S M A N .

Si - fait ?

F A B R I C E .

A m'obliger , ton soin si fort s'applique ?

G U S M A N .

Et quoi donc !

F A B R I C E .

Dès ce soir , tu peux donc , cher Valet.....

G U S M A N .

Vous fouhaïter au Diable , avec l'autre Argoulet.
Que votre esprit est preste aux desseins qu'il se
forge !

Qu'au couteau d'un meurtrier j'aïlle tendre la
gorge ,

Et que dans un amour qui me touche fort peu ,
Quand le cœur vous en dit, je fois mis sur le jeu ;
Nescio vos, Seigneur ; car Gusman n'est pas homme
Qui pour votre plaisir soit content qu'on l'assomme.
Et puis qu'en votre amour vous n'êtes pas plus
Grec ,

Pour des Ambassadeurs , torchez-en votre bec.

F A B R I C E.

L'intrigue être si belle , & ne pas la poursuivre !

G U S M A N.

Vouloir obstinément que je cesse de vivre !

F A B R I C E.

Mais , Gusman.

G U S M A N.

Mais , Monsieur , je ne suis point d'avis
De me faire étriller dessous de beaux habits.

F A B R I C E.

Quel plaisir peux-tu prendre à commettre ces
fautes ?

G U S M A N.

Un plus grand que de voir qu'on me brise les cô-
tes ;

Car qui d'un coup mortel me feroit un présent ;
Me feroit, ce me semble , un plaisir peu plaisant.

Au moins fois-moi propice au dessein que j'in-
vente ,

De l'Hôte à mon Rival tu connois la servante ?

G U S M A N.

A peu près.

F A B R I C E.

Tu sçais bien si par quelques Loüis
On peut charmer ses yeux & les rendre ébloiüs :
Et si dans mon dessein je me puis servir d'elle.

G U S M A N.

Préparer de l'argent , c'est une bagatelle ;
On la baïse gratis.

F A B R I C E.

Répons mieux à mon sens ,
Et fois plus favorable à l'ardeur que je sens.
Ma plus pressante envie est de voir Lazarille
Quitter l'Andalousie , & marcher en Castille ;
Tandis que Stéphanie écoutant mes soupirs ,
Deviendra plus sensible à mes justes desirs ;
Pour donc précipiter son voyage à Toledé ,
Voyons cette servante , & demandons son aide.
Mais avant que Gusman fasse rien de nouveau ,
Je veux le faire boire à regorge museau.

De quel vin ?

F A B R I C E.

Du meilleur.

G U S M A N.

Vous avez bien la mine

De me faire avaller de ce casse poitrine ,
De ce vin baptisé , que l'on donne aux Laquais ,
Qui fait du mal au ventre , & n'enyvre jamais.

F A B R I C E.

Point ; je veux que ce soir tu manges à ma table.

G U S M A N.

Moi !

F A B R I C E.

Toi.

G U S M A N.

Pour vous fervir j'affronterois le Diable.
Allons jeter les yeux sur des mets délicats ;
Et caressons ensemble & les-pots & les plats.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.**HENRIQUEZ, LA SERVANTE.****L A S E R V A N T E.**

M O N S I E U R , vous voyez bien qu'é-
tant l'heure qu'il est ,
On se loge où l'on peut ; & non où l'on se plaît :
Dans cette Hôtellerie aucun bouge ne cheme ;
Et je ne pense pas que dans tout le Royaume
On rencontre un Hôtel qui soit plus fréquenté.
Dans un logis si grand un lit seul est resté ;
Des deux que vous voyez , le lit vert est le vôtre.
Un jeune homme habillé repose dessus l'autre.
Il est plein de tristesse , allez au petit pas ;
Et faites s'il se peut qu'il ne s'éveille pas.

H E N R I Q U E Z.

Puis que dans le lit vert il faut que je repose ,
De vos soins cette nuit je ne veux autre chose ;
Emportez la chandelle , & me laissez ici.

Et vous deshabiller ?

H E N R I Q U E Z.

N'ayez point ce souci.

L A S E R V A N T E.

Mais vous ne verrez goutte , & je crains....

H E N R I Q U E Z.

Il n'importe ;

Laissez-moi seul, vous dis-je, & fermez cette porte.

Sur tout , n'oubliez pas d'aller chez Ferdinand.

L A S E R V A N T E.

Il suffit ; son logis est du nôtre attendant.

Je ne vous promets rien qu'aîsément je ne tienne.

H E N R I Q U E Z.

Il faut du grand matin faire en sorte qu'il vienne ;

Et que de Stéphanie il soit accompagné.

L A S E R V A N T E.

C'est assez que ce soir vous m'ayiez enseigné

Ce qu'il faut faire.

H E N R I Q U E Z.

Allez.

L A S E R V A N T E.

J'obéis.

S C E N E I I.

H E N R I Q U E Z *seul.*

LA Courriere ;
Qui du flambeau des Cieux doit ouvrir la carriere,
Ne se presse pas trop de hâter son retour.
Il faut donc en ce lieu que j'attende le jour ;
Et que dessus ce lit je fasse un petit somme :
Mais de peur qu'en marchant je n'éveille cet hom-
me ,
A ne pas le troubler appliquons notre effort ;
Et cedons au pouvoir du frere de la mort.

S C E N E I I I.

L A Z A R I L L E , H E N R I Q U E Z *end r.nis.*G U S M A N *faisant l'Esprit.*

PE S T E ! tout tourne , où suis-je ? ô Cam-
brouse endiablée !
Qui pour quatre Loüis rend ma tête troublée ;
Que Lucifer t'emporte , avec ton chien de trou

Qui n'est qu'un engin propre à me rompre le cou !
 Je ne puis manier cette lanterne lourde ;
 Falloit-il faire Esprit une tête si lourde ?
 Loin d'être courageux , je crains une vapeur ;
 Et je tremble de peur , de donner de la peur.
 Pourtant qu'importe que je fasse, il faut tout entreprendre ,

Sinon pour en donner , en tout cas pour en prendre.

Voyons. „ Mon fils, ton Pere Henriquez de Gas-

„ las

„ Mourut le même jour qu'arriva son trépas :

„ Or comme il ne vit plus , & qu'il est sous la

„ tombe ,

„ De peur que chez le Diable en peu d'heures

„ il ne tombe ,

„ Il faut sans balancer que tu partes demain ,

„ Pour rendre mille écus dérobés de ma main :

„ Mais réponds à ma voix : c'est ton Pere.

L A Z A R I L L E.

Ah ! mon Pere ,

Dont le trépas funeste a causé ma misere ;

Demeurez.

G U S M A N *bas.*

Quelque sot !

Vous fuyez ?

G U S M A N *bas.*

Je fais bien ;

Aussi bien avec toi je ne gagnerois rien.

L A Z A R I L L E.

Pourquoi me fuir ?

G U S M A N *bas.*

A tort ton esprit s'embarrasse ,

Je fais le même bien que je veux qu'on me fasse ;

Ne m'approche non plus que je veux t'approcher.

L A Z A R I L L E.

Peut-être ici quelqu'un est venu se cacher ,

Cherchons.

G U S M A N *bas.*

Où faudra-t'il qu'à présent je me niche ?

Si tantôt chaque coup vaut écu , je suis riche ;

Je vais être assommé s'il me peut entrevoir.

L A Z A R I L L E.

Rien ne s'offre à mes yeux que pour me décevoir :

Et dans l'abîme affreux où mon malheur me plonge ,

Je ne vois rien de vrai que l'image d'un songe ;

Afin que ma douleur puisse un peu s'appaiser,

Encor quelques momens tâchons à reposer ;

Et gardons de causer du trouble aux autres chambres. *Il se rendort.*

G U S M A N *à part.*

Je ne prétendois pas remporter tous mes membres ;

Et pour m'empêcher d'être Henriquez de Galas ,
J'aurois volontiers mis les oreilles à bas.

Qu'un poltron a de peine à donner de la crainte !
Emploi de faire peur , je te prens par contrainte ;
pourtant tu n'as pas lieu de te plaindre de moi ,
Tu veux épouvanter , épouvantable emploi ;
Et pour mieux faire voir que ta force est extrême ,
Qui te doit exercer s'épouvante lui-même ;
A parler franchement , l'avantage est petit ,
D'avoir peu de cervelle & de faire l'Esprit :
Ou plutôt jusqu'ici l'avanture est nouvelle ,
De trouver un Esprit qui n'a point de cervelle.
Cœur poltron , sois cœur brave , & t'arme jus-
qu'au point

De donner de la peur , & de n'en prendre point.
En faveur de Fabrice, ô cœur , prens cette peine ;
Sois moins cœur de Gusman, que cœur de Ca-
pitaine.

Ou bien à ce dormeur fais connoître à son dam
Un cœur de Capitaine en un corps de Gusman :

Me le promets-tu, cœur ? Oiii, j'entens ta réponse ; ..

Déjà le nez m'enfle , & le sourcil m'en fronce ;
Et ta haute assurance assure assurément
Un trembleur qui trembloit d'avoir du tremble-
ment.

Pour la seconde fois faisons peur , » Lazarille ,
» Quiconque fait un fils ne fait pas une fille.
» Si bien que je conclus qu'alors que je te fis ,
» Ne faisant point de fille , il fallut faire un fils.
» Pour donc à mon repos être utile & prospere ,
» Il faut restituer les larcins de ton pere ;
» Et partir de Séville à la pointe du jour ,
» Pour aller à Toléde établir ton séjour.
» Ton pere

L A Z A R I L L E.

Quoi, mon pere ? ah ! si mon sort vous touche,
Pour dire encore un mot, daignez ouvrir la
bouche ;

Adoucissez l'ennui dont je suis travaillé :
Parlez.

G U S M A N *bas.*

Adieu le cœur , puis qu'il est éveillé.

L A Z A R I L L E.

En quel trouble mon ame est-elle ensevelie ?

O bizarre destin ! fort fatal !

G U S M A N *bas.*

C'est folie ;

Pour animer mon cœur j'ai beau faire un effort,
Je ne suis point vaillant, si ce n'est quand il dort.

L A Z A R I L L E.

Au moins permettez donc que mon œil se défile :
Et cessez s'il se peut, d'affliger Lazarille.

H E N R I Q U E Z.

Lazarille, bons Dieux ! ou je suis insensé,
Ou ce nom dans ce lieu vient d'être prononcé.

L A Z A R I L L E.

Voyons-le, Je fouhaite une chose impossible,
Qui n'est plus qu'un Esprit ne peut être visible :
Mais à mon triste sort soyez moins endurci,
Et dites pour le moins si vous êtes ici.

H E N R I Q U E Z.

Oùi, j'y suis, Lazarille.

G U S M A N *bas.*

O surprise effroyable !

Les Enfers pour me perdre ont vomé quelque
Diable,

Qui pour venger ma fourbe employant ses efforts,
Châtiera mon esprit aux dépens de mon corps,
Adieu, Gusman,

Suffit : mais soulagez ma peine.

Dites si dans ce lieu c'est moi qui vous amene.

H E N R I Q U E Z.

Nullement.

G U S M A N *bas.*

En effet ; Belzebut , je le croi ,

Tu ne viens pas pour lui , tu ne viens que pour moi.

L A Z A R I L L E.

Trouvant Gusman sous sa main.

Enfin donc ma douleur à votre ame soumise,

De pouvoir vous toucher la faveur m'est permise ;

Je vous tiens.

G U S M A N.

Pauvre Esprit ! où te fourreras-tu ?

L A Z A R I L L E.

Vous voyez Lazarille à vos pieds abbatu :

Je veux vous obéir ; rien ne m'est difficile ;

Je sçai que vous voulez que je quitte Séville ,

J'y consens pour vous plaire, & j'immole en ce jour

L'amour à la nature , & moi-même à l'amour.

H E N R I Q U E Z.

Quel discours ambigu ?

G U S M A N *bas.*

Que le Diable te gratte :

Grace au bon Jupiter je suis hors de ta patte.
Attrapons quelque coin.

H E N R I Q U E Z *tenant Gusman.*

Je te tiens, mon cher fils;

G U S M A N *bas.*

Le plus infortuné de la troupe d'Esprits,
Où t'es-tu là rangé ?

H E N R I Q U E Z.

Quel ennui te possède ?

Il est vrai que je veux te revoir à Toledé :
Mais loin qu'en tes projets je te veuille trahir,
Obéir à l'amour c'est assez m'obéir.

G U S M A N *bas.*

Enfilons la venelle.

L A Z A R I L L E.

O fortune prospère !

Obéir à l'amour, c'est vous plaire, mon pere ?

H E N R I Q U E Z.

Sans doute.

G U S M A N *bas.*

En quel endroit pourroit être mon trou ?
Si j'ouvre ma lanterne ils me rompront le cou.
Il faut donc se résoudre, ô trop sourde lanterne,
A ne te pas ouvrir, de peur qu'on me discerne,

Parle-moi.

L A Z A R I L L E.

Pour répondre à l'amour paternel,
Je dois vous souhaiter un repos éternel ;
Et qu'à mes vœux ardents le Ciel étant propice,
Vous sentiez sa clémence, & non pas sa justice.

H E N R I Q U E Z.

C'est mal prendre son temps pour ce triste propos.

G U S M A N *bas.*

Quelle grêle de coups va tomber sur mon dos !
C'est bien fait, aussi bien je suis trop téméraire :
Et j'eus trop peu d'esprit, quand je le voulus faire.

L A Z A R I L L E.

Touchant les mille écus autrefois mal acquis,
Que de restituer je suis par vous requis ;
Puis que pour être heureux il faut être sans tache,
Et qu'à vous contenter fortement je m'attache,
Votre ombre vagabonde aura droit désormais
De goûter des douceurs qui ne cessent jamais.

H E N R I Q U E Z.

Il a perdu le sens ; quelle angoisse mortelle !
Depuis quel temps, mon fils, n'as-tu plus de
cervelle ?

Hélas !

L E M O R T
L A Z A R I L L E.

Si mon esprit vous paroît altéré,
C'est depuis votre mort qu'il est donc égaré ?

H E N R I Q U E Z.

Ma mort ?

G U S M A N *bas.*

D'être rossé je sens approcher l'heure.

H E N R I Q U E Z.

Je sçai que dans mon âge il est temps que je meure.
Nous naissons pour mourir ; mais malgré cette loi
Mon jour n'est pas venu , je vis.

L A Z A R I L L E.

Pardonnez-moi ;

Vous êtes mort , mon pere , & la chose est certaine.

G U S M A N *bas.*

Pour si peu qu'il est mort ce n'en est pas la peine.

H E N R I Q U E Z.

Si je suis mort , c'est donc sans m'en appercevoir :
Mais de quelle personne as-tu pû le sçavoir ?

L A Z A R I L L E.

Je tiens de Dom Raymond cette triste nouvelle.

H E N R I Q U E Z.

Il faut te détromper : holà de la chandelle.

G U S M A N *bas.*

De la chandelle ? hélas ! la feinte va finir

J'ai si bien fait le mort, qu'il le faut devenir.

H E N R I Q U E Z.

De la clarté; fus donc! holà! vite, mon Maître!
Dès que tu me verras, tu sçauras me connoître.

L A Z A R I L L E.

Cependant ma frayeur est sans comparaison.

G U S M A N *bas.*

S'il faut faire l'Esprit, faisons-le par raison,
Et tâchons d'éviter les coups qu'on nous prépare.

S C E N E I V.

L'HOSTE, LAZARILLE,
HENRIQUEZ, GUSMAN.

L'HOSTE *avec une chandelle.*

POURQUOI faire, Messieurs, un si grand tintamare?

D'où vient que du sommeil.....

G U S M A N *haut.*

Mon fils.

L'HOSTE *se laisse tomber, & la chandelle s'éteint.*

Hélas, mon Dieu!

Quel horrible fantôme est gîté dans ce lieu?

A moi vite, garçon, de la clarté!

LE MORT
HENRIQUEZ.

Je pâme.

LAZARILLE.

Une peur effroyable a coulé dans mon ame.

L'HOSTE.

Je vois d'autre chandelle.

SCENE V.

DES GARÇONS, L'HOSTE,
HENRIQUEZ, LAZARILLE,
GUSMAN.

L'HOSTE *montrant Gusman.*

AH! Messieurs, qu'est ceci!

Parlez.

HENRIQUEZ.

Je n'en sçais rien.

LAZARILLE.

Je n'en sçais rien aussi.

Tout me devient fatal, Ciel quelle est ma misere!
Est-ce en vous que je vois l'ombre de feu mon pere.

HENRIQUEZ.

Tu vois ton pere en vie.

LAZARILLE.

Hé bien, j'en suis d'accord:

Vous , qui donc êtes-vous ?

G U S M A N.

Je suis ton pere mort.

Oùi , je suis , ô garçon ! qui de moi voulus naître ,
Aussi bien trépassé qu'aucun autre puisse être.

L A Z A R I L L E.

Tout me confond : mon trouble est plus fort que
devant ;

Enfin mon pere mort , ou mon pere vivant ,
Si de vous , ou de vous je reçus la naissance ,
Donnez-m'en l'un ou l'autre une claire apparence.

H N R I Q U E Z.

Dans les traits de ton pere envisage les tiens.

G U S M A N.

La mort que j'ai soufferte a changé tous les miens ;
C'est un monstre infernal revêtu de ma forme.

L A Z A R I L L E.

Est-il vrai que je veille , ou si c'est que je dorme ?

H E N R I Q U E Z.

Tu te laisses surprendre , & ne m'écoutes pas.

L A Z A R I L L E.

Que direz-vous ? mon pere a souffert letr épas³
J'en suis certain.

G U S M A N.

D'accord.

LE MORT
HENRIQUEZ.

En vain donc je te prêche.

G U S M A N *bas.*

De rentrer dans mon trou l'un & l'autre m'empêche :

J'en enrage.

L A Z A R I L L E.

Il est temps de finir ma douleur ;

L'un des deux est sans doute, ou Sorcier, ou Voleur.

L' H O S T E.

C'est ma pensée, & l'ombre en a bien l'encolûre.

G U S M A N.

Ah ! gros ventre de son, qui me fais une injure,
Malheur sur la maison de qui choque les morts !

L A Z A R I L L E.

Qui des deux soit mon pere, excusez mes efforts.

G U S M A N.

A mon secours, mon Maître, on me veut mener
pendre.



S C E N E VI.

FABRICE, GUSMAN, LAZARILLE,
HENRIQUEZ, L'HOSTE,
SES GARÇONS.

5

F A B R I C E.

NE crains rien, je paroïs, & je viens te
défendre.

L A Z A R I L L E.

Fabrice ! ô juste Ciel !

F A B R I C E.

C'est Fabrice en effet,

Qui fut de tes amis toujours le plus parfait,
Mais qui cesse de l'être en son malheur extrême ;
Puis qu'il trouve un Rival dans un autre soi-même,
Celui qui cette nuit t'a causé de la peur,
Dès hier étoit d'Afrique un faux Ambassadeur :
C'est Gusman, mon Valet, dont tu vois la figure ;
Qui de ton oncle même imita l'écriture ;
Et qui, pour t'éloigner d'un objet plein d'appas,
De ton pere vivant t'annonça le trépas.

L A Z A R I L L E.

Déloyal confident d'une ardeur infinie,

I vj

Quoi ! ton cœur en secret brûle pour Stéphanie ?
Tu l'aimes !

H E N R I Q U E Z.

Stephanie !

F A B R I C E.

Oiii ; j'en suis amoureux ;
Cette beauté charmante est l'objet de mes vœux.

L A Z A R I L L E.

Je l'aime aussi Fabrice , & je sçai qu'elle m'aime ;
Et j'atteste des Dieux la puissance suprême.....

H E N R I Q U E Z.

Point de fermens , mon fils ; vous , Fabrice , espérez.

L A Z A R I L L E.

Quoi ! vous voulez ma perte , & vous l'en assurez !
Un pere m'opprimer , consentir à ma perte !
Mais, ô Dieux ! j'apperçois Ferdinand qui l'amene.
Qu'est ceci ?

F A B R I C E.

Juste Ciel !



SCENE VII. ET DERNIERE.

FERDINAND, STEPHANIE,
LAZARILLE, HENRIQUEZ,
GUSMAN, FABRICE.

H E N R I Q U E Z.

A P P R O C H E Z , bon Vieillard.

F E R D I N A N D.

Vous ai-je pas , Monsieur , déjà vû quelque part ?

H E N R I Q U E Z.

Cela se peut.

F E R D I N A N D.

J'ignore en quel lieu ce peut être.

H E N R I Q U E Z.

Cette moitié d'anneau vous le fera connoître.

F E R D I N A N D.

Il est vrai. C'est donc vous ? J'y dois ajouter foi.

H E N R I Q U E Z à *Stephanie*.

Ne cherchez désormais votre Pere qu'en moi ;
Je le suis , Stéphanie.

F A B R I C E.

O bonheur !

O disgrâce !

S T E P H A N I E.

Vous, mon Pere ?

F E R D I N A N D.

Lui-même.

H E N R I Q U E Z.

Ah ! que je vous embrasse,

Ma fille ; Lazarille , amortis ton ardeur ;

Au lieu d'une Maîtresse , embrasse aussi ta sœur.

F E R D I N A N D.

Sa sœur ? ah ! je la tiens

S T E P H A N I E.

Quoi ! vous êtes son pere ?

L A Z A R I L L E.

Il l'est ; de votre amant je deviens votre frere.

Quel besoin aviez-vous de cacher si long-temps...

H E N R I Q U E Z.

Ailleurs je t'en dirai les secrets importants.

Ce bon homme sçait tout. Cependant de Fabrice ,

Ma chere Stéphanie , acceptez le service.

F E R D I N A N D.

Mais, Monsieur, j'espérois

H E N R I Q U E Z.

Il est juste ; espérez

V I V A N T.
F E R D I N A N D.

169

Mon ardeur.....

H E N R I Q U E Z.

M'est connuë.....

F É R D I N A N D.

Et de plus vous sçavez.....

H E N R I Q U E Z.

Il suffit ; Vous verrez que je suis raisonnable.

F E R D I N A N D.

Que plutôt ne te vois-je emporter par le Diable !

Ah ! je suis mort.

G U S M A N.

Fort bien ; notre espoir décevant

Te fait le Vivant Mort , & moi le MORT VIVANT.

F I N.

LES
CADENATS
COMÉDIE.

•••••

P E R S O N N A G E S .

SPADARILLE, Gouverneur de Toulon,
Mari d'Olimpie, qui en
est si jaloux, qu'il l'en-
ferme à six cadenats.

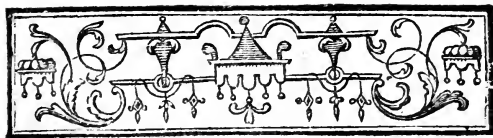
CLEANDRE, Amant d'Olimpie, à qui
Alcidor l'ôta pour la
donner en mariage à
Spadarille.

OLIMPIE, femme de Spadarille &
fils d'Alcidor, autrefois
promise à Cleandre.

ALCIDOR, Pere d'Olimpie.

CASCARET, Valet de Cleandre.

La Scene est à Toulon.



LES
CADENATS
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEANDRE, ALCIDOR.

CLEANDRE.



Voilà que pour m'obliger votre cœur
se propose ,
Vous plaignez un malheur dont vous
êtes la cause.

J'adorois Olimpie ; & j'avois espéré
Qu'à ses autres amans je serois préféré.
Cependant Spadarille , un vilain . . . ah ! j'enrage.

ALCIDOR.

Si vous aimez ma fille , ayez plus de courage ;

Je vous l'avois promise, & j'ai manqué de foi :
 Mais vous n'êtes pas homme à vous régler sur moi.
 Le regret que j'en ai rend ma faute punie ;
 Je vous plains, je me plains, & je plains Olimpie :
 De son lâche mari les infâmes desseins

C L E A N D R E.

Je viens, si je le puis, l'arracher de ses mains.
 Vous en êtes témoins, & j'ai pour assistance
 Le secourable effet de votre intelligence.
 En vain pour empêcher qu'on ne vit ses appas,
 Le jaloux à sa porte a mis six Cadenats ;
 Olimpie outragée en son cœur le déteste :
 Souffrez que je l'enleve, & je répons du reste.

A L C I D O R.

Mais de voir Olimpie aurez-vous le moyen ?

C L E A N D R E.

J'ai scû faire une brèche en un mur mitoyen,
 Qui répond de ma Chambre en un coin de la sienne ;
 Il faut sur ce sujet que je vous entretienne,
 Outre que dans ce port nous avons un vaisseau,
 Olimpie en mes mains a remis cet anneau,
 Pour servir de signal au projet que je tente :
 Il ne nous manque plus qu'une seule Patente,
 Son Epoux la délivre, & je dois pressentir
 Mais voyez ; de ce lieu le Jaloux va sortir,

Il fort ; de ce perfide évitons la présence.

Alcidor & Cleandre se retirent.

S C E N E II.

SPADARILLE, OLIMPIE.

SPADARILLE *en sortant.*

SORTEZ.

O L I M P I E.

J'obéis.

S P A D A R I L L E.

Bon ; j'aime l'obéissance.

Je vous l'avois bien dit , pour calmer votre effroi ;
 Que vous seriez toujours à votre aise avec moi ;
 Et qu'assez de trésors vous auriez en partage ,
 Si de me posséder vous aviez l'avantage.
 Mentois-je & le repos vous est-il assuré ,
 Ayant eû le bonheur de m'avoir rencontré ?
 De semblables profits auriez-vous à prétendre ;
 Si l'on vous eût laissée au pouvoir de Cléandre ;
 Et si , par un destin contraire à vos plaisirs ,
 J'eusse en faveur d'une autre écouté mes desirs ?

O L I M P I E.

Quand je songe au malheur où je suis condamnée ,

J'ai regret d'être à vous par les nœuds d'Hyménée;
 Et j'éprouve du fort les plus sensibles coups,
 Puis qu'il m'a fait tomber dans les mains d'un
 jaloux.

Qu'est-ce que de ma part votre cœur appréhende ?
 Mon honneur m'est trop cher pour vouloir . . .

S P A D A R I L L E.

Ah friande!

Que si je m'empêchois de vous être cruel,
 L'honneur dont vous parlez deviendrait casuel !
 Et que sçachant les tours dont les femmes sont
 dignes ,

On nous prendrait bien-tôt dans le Ciel pour des
 Signes ;

Puisque de vos plaisirs un bon Frere garni
 Produiroit Capricorne , & feroit Gemini !
 Sçachez que de tout temps j'appréhende le blâme ;
 Qu'au gré de mon desir je gouverne ma femme ;
 Que sans en murmurer il faut suivre ma loi ;
 Et que quand je vous pris ce ne fut que pour moi.
 Que si votre mari dans ce lieu vous enferme ,
 C'est qu'il croit votre honneur n'être pas assez
 ferme :

Et que ne pas souffrir qu'on vous puisse approcher ,
 C'est ôter à vos sens les moyens de pécher.

Vous , Monsieur , apprenez qu'un discours in-
commode

D'un crime qu'on ignore enseigne la méthode ;

Et que pour confirmer vos injustes soupçons ,

D'un prétexte inutile on se fait des leçons :

Pour épargner du trouble à votre ame allarmée ,

Peut-être avec raison m'avez-vous enfermée ;

Car de la liberté si j'usois pleinement ,

Qui doute de ma foi douteroit justement.

Voyez-vous qu'en effet d'autres fassent paroître.....

S P A D A R I L L E.

Les autres sont des fots , & je ne veux pas l'être.

Nous sçavons mieux que vous ce que ces autres
font ,

Et ne prétendons pas devenir ce qu'ils sont.

Faut-il point , pour vous plaire , à l'exemple d'un
autre ,

Souffrir en mon absence un Galand qui soit vôtre ;

Et qu'après qu'en honneur , cinquante ans j'ai
vécu ,

Je fois d'intelligence à me faire cocu ?

Faut-il point , dis-je encor , que moi-même je
brigue ?

Que je pousse à la rouë , & conduise l'intrigue ?

178 LES CADENATS,
Et sur vos passions conformant mes desirs,
Que l'Epoux ait la peine, & l'Amant les plaisirs ?
Quand on vient pour vous voir, faut-il point que
je sorte ?

Sur vous, & vos Muguets que je ferme la porte ?
Et que sous mon aveu vous ayiez le moyen
D'acheter du Brocard d'autre argent que du mien ?
Voilà ce qu'aujourd'hui tous ces autres observent ;
Ils se font des Amis dont leurs femmes se servent ;
Et ne murmurent pas quand pour faire l'amour,
Elles courent la nuit, & reposent le jour.

Ah ! qu'il vaudroit bien mieux que du nombre
assez ample

De ces Martyrisés je devinssé l'exemple !
Que si l'on enfermoit chaque femme qui court
Avec six cadenats elle auroit le nez court !
Qu'on verroit de maris marcher tête levée,
Si ma règle par eux étoit bien observée,
Et que de quantité le destin seroit doux,
Si leur plus grand malheur étoit d'être jaloux !

O L I M P I E.

Et de tous les malheurs en est-il un plus rude,
Monsieur ?

S P A D A R I L L E.

Il me le semble, ô Madame la prude !

Et

Et qui de la sagesse a le moindre rayon ,
Préfère un sort d'Argus au destin d'Actéon.

O L I M P I E.

Quiconque peut avoir un rayon de sagesse ,
Dans les maux d'une femme à jamais s'intéresse ;
Et loin qu'à l'outrager il puisse être contraint ,
Il s'en veut faire aimer , & n'en pas être craint.
Qui d'avoir des soupçons ne pouvoit se défendre ,
Devoit m'abandonner à l'amour de Cléandre ;
Et par l'éclat d'un bien dont je ne puis jouir ,
N'abuser pas mon pere , & ne pas l'éblouir.

S P A D A R I L L E.

Il vous plaisoit beaucoup ce Cléandre ?

O L I M P I E.

Sans doute.

S P A D A R I L L E.

Il avoit votre estime ?

O L I M P I E.

Encor même il l'a toute.

S P A D A R I L L E.

Vous voudriez , je crois , être à lui ?

O L I M P I E.

Plût aux Dieux !

Mon fort

180 LES CADENATS,
SPADARILLE.

On dit bien vrai que l'amour n'a point d'yeux !
Vous avez donc regret de vous voir ma conquête,
Madame la Mignonne ?

O L I M P I E.

En effet.

S P A D A R I L L E.

Bonne bête !

De vos mauvais desseins, c'est assez m'avertir,
Vous voudriez courir, & vous bien divertir.
Je voi ce qui vous choque & le ver qui vous pique;
Il vous faut un mari de nouvelle fabrique,
Qui redoute une femme, & de crainte du choc
Laisse chanter la Poule, & plus haut que le Coq.
Il vous faut un mari qui crut faire un grand crime,
S'il ne donnoit de quoi pour joüer à la Prime;
Et qui ne laisse pas de paroître gaillard,
Si l'on quitte la Prime & qu'on joüe au Billard.
Il vous faut un mari qui confonde sa rente;
Qui soit brave quatre ans, & gredin plus de trente;
Et sur qui l'on faisisse, au profit des Marchands,
Et maisons de la ville, & revenus des champs.
Oüi, je vous charmerois, ô Coureuse récluse,
Si vos débordemens ne trouvoient une écluse:
Et du moins dans mes biens vous verriez des appas,
Sans les doubles ressorts de mes six cadenats;

Mais quoique contre moi votre cœur se propose,
 Sçachez qu'avant la nuit j'en veux croître la dose :
 Et duffiez-vous cent fois vous en mettre en
 courroux ,

A vos fix cadenats joindre autant de verroux.
 Rentrez , car aussi bien je vois un Gentillâtre :
 De vos yeux bien fendus il seroit idolâtre.
 Rentrez donc.

O L I M P I E.

Mais

S P A D A R I L L E.

Rentrez , sans vous embarrasser.

Diable ! que j'ai bien fait de la cadenasser !

S C E N E I I.

CLEANDRE, SPADARILLE,
 CASCARET.

C L E A N D R E.

MONSIEUR , vous sçavez bien qu'on me
 nomme Cléandre ?

S P A D A R I L L E.

Oüi.

K ij

LES CADENATS,
CLEANDRE.

Vous ne sçavez pas ce que j'ose prétendre ?

SPADARILLE.

Non.

CLEANDRE.

Mais il vous souvient que je fus Amoureux ?

SPADARILLE.

Où.

CLEANDRE.

Que je ne fus pas un Amant fort heureux ?

SPADARILLE.

Non.

CLEANDRE.

Que votre mérite emporta la balance ?

SPADARILLE.

Où.

CLEANDRE.

Qu'enfin mon ardeur n'eut point de récompense ?

SPADARILLE.

Non.

CLEANDRE.

Ainsi donc, Monsieur, ne trouvez pas mauvais
Si je viens

S P A D A R I L L E.

Vous, Monsieur, trouvez bon si je vais. . . .

Un si grand préambule est suspect à mon ame,
Parlez bref.

C L E A N D R E.

Mais, Monsieur. . . .

S P A D A R I L L E.

Mais, Monsieur, mais, Madame :

J'ai des soins à donner autre part que vers vous :

Avec mes cadenats j'ai besoin de verroux :

Près de mon Serrurier il est temps de me rendre :

Pour pouvoir me parler il ne faut que m'attendre.

Si je trouve mon fait, je reviens sur mes pas :

Si je ne trouve rien, je ne reviendrai pas.

Bon jour.

S C E N E I I I.

C L E A N D R E C A S C A R E T.

C L E A N D R E.

DE ce qu'il fait j'aurois tort de me
plaindre,

Avec moins de foiblesse il seroit plus à craindre ;

Si de quelque lumière il étoit éclairé,
 En vain à le tromper je ferois préparé.
 Je veux à Spadarille arracher Olimpie;
 Mais je sçai que son ame est sans cesse assoupie:
 Et quand secrettement j'ose agir contre lui,
 De sa brutalité je me fais un appui.

C L E A N D R E

Mais comme Spadarille est sujet à l'ombrage,
 Quoique des cadenats il observe l'usage,
 Si pour votre malheur il avient que ce fou
 De sa femme Olimpie apperçoive le trou;
 Si d'un sensible affront se sentant l'ame outrée,
 De ce trou favorable il occupe l'entrée,
 Et que de son pouvoir se servant à propos,
 De coups drus comme grêle il nous brise les os?
 Plaît-il?

C L E A N D R E.

Non; Spadarille a la tête trop sèche,
 Je n'apprehende pas qu'il découvre ma brèche.
 Si pour voir Olimpie, en un coin fort obscur,
 On a fait de ma chambre une entrée à son mur,
 Tu sçais qu'un lit superbe, à ma flamme propice,
 Pour me favoriser cache mon artifice.
 D'ailleurs notre vaisseau sur la fin de ce jour,
 Doit partir pour Marseille & quitter ce séjour:

Cet anneau d'Olimpie est la marque secrète ,
 Qui doit , malgré l'Argus , assurer sa retraite ;
 Et que pour accomplir d'équitables desseins ,
 Par l'avis de son pere elle a mis dans mes mains.
 Ainsi de mon Rival le défaut effroyable

C A S C A R E T.

Je sçai que Spadarille est puant comme un Diable ;
 Et que de son haleine il infecte tous ceux
 Qui de parler à lui sont assez malheureux :
 Mais il est Gouverneur , & c'est dont je frissonne ;
 Car son train

C L E A N D R E.

A sa suite il n'a nulle personne.

De peur que de sa femme on pût voir les attraits ,
 Ce jaloux hypocondre a chassé ses valets :
 Son ame scrupuleuse , & toujours défiante
 Ne peut près d'Olimpie endurer de servante ;
 Dans la crainte qu'il a que l'on n'eût supposé
 Sous l'habit d'une fille un garçon déguisé.
 Si bien mais il écoute , évitons ses reproches . . .



SCENE IV.

SPADARILLE, CLEANDRE,
CASCARET.

SPADARILLE *avec trois veroux
en chaque main.*

V OICI pour des Polis empêcher les ap-
proches :

Qu'ils s'y viennent frotter, ces Mignons, ces
Poudrés.

CLEANDRE.

Quoi l'on ose ?

SPADARILLE.

Où l'on ose ; & ce sont des Madrés ,
Qui voudroient sur ma terre usurper droit de
chasse ,

Vous qui d'un Chien couchant affectez la grimace,
N'êtes-vous point aussi quelque Amant aux yeux
doux ,

Qui pour plaire à l'épouse entretienne l'époux ?
Et lors

CLEANDRE.

Ne craignez point de la part d'Olimpie ,

Tous mes vœux sont bornés à chérir la copie.

SPADARILLE.

Sa copie?

CLEANDRE.

Oùi, Monsieur.

SPADARILLE.

Bon ! il semble à ce fat

Qu'on copie une femme aussi bien qu'un contrat.

Et vous vous en allez ?

CLEANDRE.

Avec une Patente

Je suis prêt. . . .

SPADARILLE.

Je vous puis rendre l'ame contente.

Mais dans ce petit doigt vous avez un anneau

Qui vous sied assez bien, & me semble fort beau ;

Que je voye.

CLEANDRE *bas.*

O malheur ! C'est. . . .

SPADARILLE.

Vous êtes étrange !

Pour le voir un moment croyez-vous qu'on le
mange ?

CLEANDRE.

Non, Monsieur, mais. . . .

LES CADENATS,
SPADARILLE.

Quoi, mais? A-t'il peur de mes yeux?

appercevant que c'est l'Anneau d'Olimpie.

Où Diable avez-vous pris ce bijou précieux?

CASCARET.

Répondez hardiment, & mentez comme un
Diable.

CLEANDRE.

Je l'ai pris.....

SPADARILLE.

Parlez vite, ô l'Amant trop aimable,

Où donc l'avez-vous pris?

CLEANDRE.

Où prend-on les bijoux?

SPADARILLE.

Et j'ai tort, mon Cadet, de paroître jaloux!

N'est-ce pas?

CLEANDRE.

Je ne sçai s'il se peut qu'Olimpie.....

SPADARILLE.

Et moi je sçai fort bien qu'Olimpie est impie;

Et sans les cadenats à sa porte attachés,

Qu'elle feroit souvent d'agréables péchés.

Quelque doux traitement qu'à ce sexe on prépare,

Une femme fidelle en ce temps est bien rare;

Et qui peut s'en servir doit s'attendre à ce coup
 D'acquérir peu d'honneur , & d'en perdre beau-
 coup :

N'espérez , cependant , passe-port ni patente ,
 Ou foyez résolu de remplir mon attente ,
 Et d'un Original que je dois soupçonner
 Donne-moi la Copie à collationner.
 Sinon

C L E A N D R E .

Quoi ! vous voulez

S P A D A R I L L E .

Oüi , je le veux , vous dis-je .

C A S C A R E T *bas à Cleandre.*

Par ce commandement ce jaloux vous oblige
 Avant qu'il ait ouvert cinq ou six cadenats ,
 L'anneau

C L E A N D R E .

C'est ma pensée , & j'y vais de ce pas .

Puis qu'il vous plaît , Monsieur , d'admirer ma Ma-
 tresse ,
 J'obéis.



SCENE V.

SPADARILLE *seul ouvrant la porte de
la chambre d'Olimpe.*

JE vous tiens, ô la double Traîtresse,
Qui dans l'âpre dessein d'acquérir du renom,
Avez l'air d'une Sainte & l'esprit d'un Démon.
J'apperçois tous les tours que votre esprit enfante.
Vous donnez librement des faveurs par la fente.
Mais malgré vos desseins contre moi conjurés,
Les ais de votre porte en feront resserrés.
Voyons un peu sa mine.

SCENE VI.

SPADARILLE, OLIMPIE.

SPADARILLE.

APPROCHEZ, la Matoïse,
Dont la vertu s'altère, & l'honneur s'apprivoise.
Approchez.

C O M E D I E. 191
O L I M P I E.

De ma part , désirez-vous.....

S P A D A R I L L E.

Moi ! Rien ;

Je viens voir seulement si vous vous portez bien.

O L I M P I E.

Quoi ! se peut-il , Monsieur , que mon malheur
vous touche ?

S P A D A R I L L E.

Vous n'en sçavez donc rien , ô la sainte Mitouche !

O L I M P I E.

Non ; daignez m'expliquer vos bizarres desseins.

S P A D A R I L L E.

Je viens de voir Cléandre , il vous baise les mains.

O L I M P I E.

Quoi ! Cléandre est ici ?

S P A D A R I L L E.

Point du tout , je me moque ;

Je l'ai pris pour un autre , & c'est une équivoque.

O L I M P I E.

Pourquoi donc voulez-vous.....

S P A D A R I L L E.

Belzébut incarné ,

Démon acariâtre à me nuire obstiné ,

C'est à tort à présent que ton ame biaise ,

192 LES CADENATS,
Je sçai pour me trahir que tu fais la niaise ;
Et que de ton honneur prévoyant l'abandon

O L I M P I E.

Cet outrage

S P A D A R I L L E.

A vos yeux je demande pardon !

Quel que soit le forfait dont mon cœur vous soup-
çonne,

C'est vous faire une injure, équitable friponne ;
Et parmi votre sexe outrageux à chacun ,
Faire un mari cocu , c'est le vice commun.

O L I M P I E.

Enfin expliquez-vous ; qu'avez-vous à m'appren-
dre !

S P A D A R I L L E.

Rien , sinon que j'ai vû l'un des doigts de Cléan-
dre.

O L I M P I E *faisant la surprise.*

Un des doigts de Cléandre !

S P A D A R I L L E.

Un des doigts.

O L I M P I E.

Un des doigts ?

Si vous m'en assurez , aisément je le crois.

Mais qu'en concluez-vous ?

S P A D A R I L L E.

Et qu'en peut-on conclure?

Fin contre fin n'est pas bon à faire doublure,
 La belle; & dans mon âge il vous sied assez mal
 De vouloir me charger d'un brevet d'animal.

O L I M P I E.

Ce langage confus.....

S P A D A R I L L E.

Vous rend l'ame éperdue,

Et je suis confondu de vous voir confonduë.

O L I M P I E.

Je ne puis rien comprendre à tout votre discours.

S P A D A R I L L E *lui montrant les veroux.*

Voici pour mettre obstacle à tous vos petits tours.
 Les anneaux désormais n'iront plus en campagne,
 Et vous êtes févree amoureuse Compagne.

O L I M P I E.

Finissez ces discours, ils sont extravagans.

S P A D A R I L L E.

Je suis donc fou?

O L I M P I E.

Du moins on le croit.

S P A D A R I L L E.

Bas les gands.

O L I M P I E.

Quoi? Monsieur.....

LES CADENATS,
SPADARILLE.

Bas les gands.

OLIMPIE.

Mais au moins

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je.

OLIMPIE.

Si

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je.

OLIMPIE.

Encor, quel dessein vous oblige ? . . .

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je ; & tantôt votre esprit éclairci . . .

appercevant le même anneau qu'avoit Cleandre.

Mais vertu-bleu que vois-je ? & que Diable est-ce
ceci ?

Que cet anneau ressemble à celui de Cleandre !

OLIMPIE.

Ils font bas.

SPADARILLE.

Sur ma foi, je n'y puis rien comprendre ;
Et ces anneaux tous deux ont un rapport si grand,
Que plus on les regarde, & plus on s'y méprend.
Vous pouvez cependant rechauffer la mitaine ;

Puis après de rentrer il faut prendre la peine ;
Aussi-bien un vieillard adresse ici ses pas.

O L I M P I E.

Amour

S P A D A R I L L E.

Entrez , entrez , & ne raisonnez pas.

S C E N E V I I.

A L C I D O R , S P A D A R I L L E.

A L C I D O R.

M O N S I E U R le Gouverneur , dont je suis le
beau-pere ,
Je viens

S P A D A R I L L E *enfermant sa femme.*

Beau-pere , ou non , laissez-nous un peu faire.
Quand notre huis une fois sera clos à plaisir ,
De vous voir pleinement nous aurons le loisir.
Taisez-vous donc ,

A L C I D O R.

Monfieur , mais

S P A D A R I L L E.

Mais , Monfieur ; vous-même ,
Dont le morne visage est paffablement blême.

196 LES CADENATS,
A L C I D O R.

Je prétendois de vous qu'en faveur de mes soins...

S P A D A R I L L E.

Un peu trop prétendant , prétendez un peu moins ;
Et souffrez , s'il vous plaît , qu'à mon tour je pré-
tende

A L C I D O R.

Mais , Monsieur

SPADARILLE *ayant achevé de fermer ses cadenats.*

Hé bien donc , ô diseur de légende ,
Dont je suis obligé d'enfermer le présent ;
Si le cœur vous en dit , raisonnez à présent.

A L C I D O R.

L'heur dont votre alliance a comblé ma famille ,
Fait que je viens ici m'informer de ma fille.
Dites-moi donc comment elle se porte.

S P A D A R I L L E.

Bien,

A L C I D O R.

Et de ses mœurs , Monsieur , ne m'apprendrez-
vous rien ?

Dites-moi , si par fois son humeur vous contente ;
Si par fois cette humeur est pour vous complai-
sante ,

Tirez-moi de souci ; comment vit elle ?

Mal.

ALCIDOR.

Mal, bons Dieux ! ce malheur est pour moi sans égal.

Où peut-elle avoir pris de mauvaise teinture,
Elle que de ses dons a comblé la nature ?
Pour me faire un outrage elle a donc le sang. . . .

SPADARILLE.

Chaud.

ALCIDOR.

C'est l'amour chaud sans doute, & plus chaud qu'il ne faut ;
Mais n'est-ce point à tort qu'envers vous je la blâme ?

Ne lui faites-vous rien qui chagrine son ame ?
Lors que vous la voyez, quel est son accueil ?

SPADARILLE.

Froid.

ALCIDOR.

D'en user de la forte elle a bien peu de droit.

SPADARILLE.

D'accord ; mais de vous deux moi l'époux & le gendre ,

Qui pour faire l'Amant pris le droit de Cléandre ;

Sçachez que j'aurois lieu de paroître mari,
Si par droit réciproque il faisoit le mari.

A L C I D O R.

Cléandre, oseroit il suborner ?

S P A D A R I L L E.

D'Olimpie,

Il aime, à ce qu'il dit seulement la copie ;
Cependant d'un anneau je le trouve pourvu ;
Autre part qu'en ses doigts je le crois avoir vu ;
Aussi-tôt par ma bouche Olimpie appelée ,
A mes aigres propos contrefait la troublée ;
Veut voir par mes discours son esprit éclairci ;
Fait semblant d'ignorer que Cléandre est ici ;
Me soutient à mon nez que souvent j'extravague ;
Puis soudain se dégage, & me montre sa bague ;
Et je croi là-dessus, consultant mon cerveau ,
Que qui la copia, copia son anneau.
De Cléandre pourtant je crains peu la finesse ;
Il doit en ce lieu même amener sa Maîtresse ;
Je l'attends, nous verrons ; mais tenez, je les voi.

A L C I D O R.

Il amene Olimpie.

S P A D A R I L L E.

En effet, je le croi.

La seroit-ce ?

ALCIDOR,

Ce l'est ; quelle erreur vous domine ?

SPADARILLE.

Ma foi, si ce ne l'est, elle en a bien la mine.

SCENE VIII.

SPADARILLE, CLEANDRE, OLIMPIE

sous le nom d'Aspasie.

ALCIDOR, CASCARET.

SPADARILLE *appelle sa femme à travers de la porte.***O**LIMPIE !OLIMPIE *bas à Cleandre.*

Ah Cleandre !

CLEANDRE.

Ah daignez tenir bon ;

Madame.

CASCARET.

Ou je me trompe, ou j'aurai du bâton.

SPADARILLE *continuë.*

Olimpie ! ah j'enrage.

ALCIDOR.

Il s'échauffe la bile.

Vous me parliez tantôt de m'envoyer en Ville,
Monsieur.

CLEANDRE.

Poltron fiéffé.

SPADARILLE *continuë.*

Tout ceci me confond,

Olimpie ! écoutez comme elle me répond !

De ce tracas, Beau-pere, en un mot que vous
semble ?

ALCIDOR.

J'ai peur que ce ne soit Olimpie.

SPADARILLE.

Et j'en tremble :

Mais on pourroit sortir aussi-tôt de l'Enfer,

Sa cheminée est close, & de grilles de fer ;

J'ai de même matière étoffé sa fenêtre,

Beau-pere !

ALCIDOR.

S'il est vrai, ce ne peut donc pas l'être.

SPADARILLE.

Assez adroitement je la vais pressentir.

Je vous crois Olimpie, & ne crois pas mentir.

Si vous ne l'êtes pas, pour le moins sa jumelle,

Daignez quelque moment discourir avec elle ;

Entrez jusqu'en sa chambre, & trouvez à propos....

O L I M P I E.

Monsieur.....

S P A D A R I L L E.

Vous lui direz seulement quatre mots;

Je vous en prie.

O L I M P I E.

Il faut.....

S P A D A R I L L E.

Il ne faut autre chose.

C L E A N D R E.

Des plaintes d'Olimpie elle ignore la cause;

Ainsi.....

S P A D A R I L L E.

Mon Dieu, Monsieur, parlez à votre écot;

A L C I D O R.

Ce n'est pas.....

S P A D A R I L L E.

Vous aussi, taisez-vous, idiot.

O L I M P I E.

Pour moi, Monsieur, le Ciel me deviendroit propice,

S'il m'offroit un moyen de vous rendre service;

Mais enfin sur le point de partir.....

Par ma foi,
Vous entrerez, Madame, ou vous direz pourquoi.

O L I M P I E.

Je puis.....

S P A D A R I L L E.

Entrez, vous dis-je; ou bien point de Pa-
tente.

O L I M P I E.

Vous pouvoir obliger, c'est me rendre contente :
Mais envers Olimpie agréez mon respect.
Un visage inconnu lui peut être suspect ;
Durant donc un adieu qu'à l'instant je vais faire ,
Sçachez si ma visite aura droit de lui plaire ;
Et tandis que Cléandre attendra mon retour.....

S P A D A R I L L E.

C'est fort bien dit ; allez.

O L I M P I E à Cléandre s'en allant.

Je prépare un détour,
Et quoique de ma part ce perfide prétende.....

S P A D A R I L L E.

Que lui dites-vous là ?

O L I M P I E.

Je lui dis qu'il m'attende

SPADARILLE.

S P A D A R I L L E.

Bon cela.

C L E A N D R E.

J'obéis, & n'y contredis pas.

Calcaret, d'Aspasie accompagne les pas.

S C E N E IX.

S P A D A R I L L E, C L E A N D R E,
A L C I D O R.

S P A D A R I L L E.

O R ça, notre Beau-pere, & vous Sire
Cléandre,

Qui jadis malgré lui vouliez être son gendre,
Je vais vous faire voir Olimpie à l'instant.

A L C I D O R *qui craint qu'Olimpie ne
soit pas encore rentrée.*

Si j'en suis crû, Monsieur, ne vous hâtez pas tant.

S P A D A R I L L E.

Et pourquoi?

A L C I D O R.

Tout l'amour que Cléandre eut pour elle
Pourra se rallumer à l'aspect....

Bagatelle.

CLEANDRE.

En effet la beauté que je vous ai fait voir
 De tout autre visage affoiblit le pouvoir :
 Et s'il faut que mon ame à vos yeux se découvre ,
 Rien ne m'est échappé que mon cœur ne recouvre ,
 Puisqu'à l'objet que j'aime avec tant de raison
 Pour paroître Olimpie il ne faut que le nom.
 C'est pour ce seul objet qu'en secret je soupire ,
 Pour sa seule beauté je languis.

SPADARILLE.

C'est tout dire ;

Et pour l'amour de vous je m'en vais de ce pas
 Réveiller les ressorts de mes six cadenats.
 Attendez.



SCENE X.

ALCIDOR, CLEANDRE, & *Spadarille*
au bout du Théâtre qui ouvre ses
cadernats.

A L C I D O R.

PARLONS bas. Enfin, brave Cléandre,
 Ma fille en peu de temps en vos bras se va ren-
 dre ;

Si d'avec ce brutal son hymen se détruit,
 De vos soins généreux vous aurez tout le fruit.
 Mais sur-tout que l'honneur.

C L E A N D R E.

Je vois peu d'apparence

A pouvoir l'affranchir d'une injuste puissance :
 Mais enfin quelque effet qui succede à mes vœux,
 L'intérêt d'Olimpie est plus fort que mes feux.
 Nul espoir ne me flatte, & mon cœur avec joye
 La dérobe aux tourmens dont le sien est la proye ;
 Et c'est le moindre effort qu'en semblable danger
 La vertu malheureuse ait le droit d'exiger.
 Ainsi.....

SCENE XI.

SPADARILLE, OLIMPIE, CLEANDRE,
ALCIDOR.

SPADARILLE.

MEs cadenats sont ouverts. Hô ! la Belle,
Venez - ça. Pourquoi donc se frotter la pru-
nelle ?

Qu'avez-vous ?

OLIMPIE *faisant exprès l'endormie.*

Du sommeil les pavots gracieux
Assoupissent mon ame , & me fillent les yeux ;
Depuis une heure ou deux leur douceur pour con-
fondre

SPADARILLE.

Elle avoit bien raison de ne pas me répondre.
Vraiment ! çà la dormeuse , au sommeil un peu dur,
Qui n'avez pû m'entendre à travers de ce mur ,
Ouvrez les yeux.

OLIMPIE *faisant l'étonnée.*

Mon pere ! ô destin , quelle grace !

Ma fille !

SPADARILLE *lui montrant Cléandre.*

Et celui-ci, Bel enfant, qui fera-ce ?

O L I M P I E.

O Dieux !

C L E A N D R E *à Spadarille.*

Souffrez qu'ici je me règle sur vous,

Et que de cet objet je devienne jaloux.

Je crois voir Aspasia, & mon ame confuse

Voudroit

S P A D A R I L L E.

Le tour est bon ; peste soit de la Buze !

C L E A N D R E.

C'est un peu vainement que vous êtes surpris,

C'est elle.

S P A D A R I L L E.

Il veut sans doute égayer nos esprits ;

Pauvre Butor !

O L I M P I E.

Et quoi, de la part de Cléandre,

Est-ce là tout l'accueil que j'ai droit de prétendre ?

C L E A N D R E.

Aspasia est-ce vous dont les yeux éclatans

Quand les gens sont si fots , ils le sont pour long-temps.

Je le trouve bouffon avec sa jalousie.

CLEANDRE.

Daignez donc me répondre, Est-ce vous, Aspasia ?
Dissipez le chagrin qui me rend assoupi ;
Et pour le moins.

SPADARILLE.

Beau-pere , & *pecora campi*.

Quoi ! vous n'en riez point ?

CLEANDRE à Spadarille.

Eclaircissez mon ame ;

Monsieur , ne l'est-ce pas ?

SPADARILLE *en riant*.

Non ma foi , c'est ma femme.

CLEANDRE à Olimpie.

Veuillez donc m'excuser , si pour m'être mépris

OLIMPIE,

A votre indifférence ajouter le mépris ,

Cleandre ; & seindre ici de ne me pas connoître ?

CLEANDRE.

J'ai toujours tout l'amour que vos yeux firent
naître ;

Mais si mon cœur soupire, apprenez qu'il m'est doux
De le voir soupirer pour une autre que vous :

De ce cœur enflammé la langueur est extrême.
 Mais cette autre que vous est une autre vous-
 même ,

Et mon amour éteint seroit tout consumé ,
 Si vos mêmes appas ne l'avoient rallumé.

SPADARILLE à *Alcidor*.

Quel niais compliment ce badin lui va faire !

A L C I D O R.

Il est fou.

O L I M P I E à *Cléandre*.

Quelque Objet a donc l'heur de vous plaire ?

C L E A N D R E.

Oùi, Madame ; & de plus cet Objet plein d'appas ,
 En mérite , en vertu ne vous céderoit pas.

Quelque chose de plus est dans celle que j'aime ,
 Et

S P A D A R I L L E.

Ne disons point plus ; mais disons tout de même.

O L I M P I E.

Et quoi pour vous venger du refus qu'on vous fit ,
 Vous osez

C L E A N D R E.

J'ai raison d'oser dire

O L I M P I E *dans une feinte colère*.

Il suffit.

Je connois vos desseins , & vous êtes un lâche ;
 Dont l'indigne mépris , & me choque , & me fâche ;
 Ne croyez pas pourtant que l'outrage soit grand ;
 Votre amour , votre choix , tout m'est indifférent ;
 Et ne présumez pas. . . .

C L E A N D R E.

Quoi ! Madame

O L I M P I E.

Quoi ! Traître ,

Vous avez pû m'aimer , & m'osez méconnoître ?
 Et prétendez me faire un outrage odieux ,
 Qu'étaler par mépris votre choix à mes yeux ?
 Je dédaigne à mon tour vos indignes approches ,
 Allez.

S P A D A R I L L E.

Il est penaut comme un fondeur de cloches.
 C'est qu'il aime

O L I M P I E.

Et qu'importe ?

S P A D A R I L L E.

Il importe fort peu.

Mais je veux vous montrer à l'objet de son feu :
 Bientôt dans cet endroit nous aurons sa présence.

O L I M P I E.

Moi , Monsieur , me résoudre à cette complaisance ?

Que je puisse.....

SPADARILLE.

Mon Dieu , forcez-vous de la voir ;

Et tâchez.....

OLIMPIE.

Sur mes sens j'ai trop peu de pouvoir.

A m'expliquer ainsi son dédain m'autorise ;

J'ai peu de complaisance envers qui me méprise ;

Et quoique mon époux , c'est avoir le cœur bas

Qu'exiger de mon ame un respect qu'il n'a pas.

SPADARILLE.

Mais enfin Aspasia.....

OLIMPIE.

Aspasia , ou Cléandre ,

Je ne veux ni les voir , ni jamais les entendre ;

Et préfère aux dédains de ce couple outrageux

L'inflexible rigueur d'un époux soupçonneux.

Renfermez-moi.

ALCIDOR.

Ma fille , est-il juste ?.....

OLIMPIE.

Mon pere ,

Je ne fais rien ici qui ne soit nécessaire.

De Cléandre en un mot je connois le desir ;

Dans ce lieu de me voir il a peu de plaisir ;

De ses vœux mes souhaits précipitent le terme ,
 C'est assez l'obliger que vouloir qu'on m'enferme,
 Mais ce qui plus me charme , & que j'aime le
 mieux ,

C'est priver mes regards d'un objet odieux.

Je vous le dis encor , Aspasia ou Cléandre, à *Spa-*
darille.

Je ne veux ni les voir , ni jamais les entendre.
 Soucrivez sans murmure au plus doux de mes
 vœux.

Adieu.

S P A D A R I L L E.

Pauvre Galand te voilà bien chanceux !

S C E N E X I I.

SPADARILLE, CLEANDRE,
 ALCIDOR.

S P A D A R I L L E,

Vous voyez.

C L E A N D R E.

Oùï , Monsieur , je voi ce qui se passe.
 Si je m'en repentois j'aurois l'ame trop basse.

J'apperçois qu'Olimpie a pour moi de l'horreur :
 Mais l'amour d'Aspasie adoucit cette aigreur.
 J'ai sujet de goûter une joye assez pleine ,
 Si l'une a de l'amour quand l'autre a de la haine ;
 Ou plutôt j'aurois tort de me plaindre à mon tour ,
 Quand des preuves de haine ont des marques d'a-
 mour.
 Mais je vois Aspasie.

S C E N E X I I I.

OLIMPIE, *sous le nom d'Aspasie*, SPADARILLE, CLEANDRE, ALCIDOR, CASCARET.

OLIMPIE *sous le nom d'Aspasie*.

A PRESENT pour vous plaire,

Sur ce que j'ai promis je vous viens satisfaire.

Je puis voir Olimpie, & je suis sur le point

De lui rendre

S P A D A R I L L E.

A présent, vous ne la verrez point.

Vous voilà, ce me semble, assez bien attrapée.

L vj

OLIMPIE *sous le nom d'Aspasie.*

Vous rendez en effet mon attente trompée ;
Me manquer de parole , & depuis un instant

SPADARILLE.

Olimpie , en un mot , ne vous aime pas tant ,
Si vous ne m'en croyez , demandez à Cléandre.

OLIMPIE *sous le nom d'Aspasie.*

Quel sujet auroit-elle ?

SPADARILLE,

Il pourra vous l'apprendre.

CLEANDRE.

Lors

SPADARILLE.

De vous écouter je n'ai pas le loisir ;
Partez , ou demeurez , vous n'avez qu'à choisir.

OLIMPIE *sous le nom d'Aspasie.*

Et quoi

SPADARILLE.

Tant de discours me font mal à la tête ;
Voulez-vous partir ?

CLEANDRE.

Mais

SPADARILLE.

Mais la Patente est prête ;
Et qui plus est pour vous je la donne gratis ,
Tenez.

CLEANDRE.

Puis qu'il vous plaît, nous voilà donc partis ;
 Mais si pour m'acquitter de l'excès de vos graces,
 Je puis

SPADARILLE.

N'affectons point d'importunes grimaces ;
 Si vous voulez partir, partez.

CLEANDRE.

Adieu, Messieurs.

SPADARILLE.

Notre beau-pere & moi sommes vos serviteurs,
 Adieu.

CLEANDRE *bas à Olimpie.*

L'occasion ne peut être plus belle,

Allons.

CASCARET.

Le pauvre Diable ! il n'a plus de femelle.
 Je le donne en dix coups à qui fourbera mieux.

ALCIDOR *bas.*

Hâtez-vous.

OLIMPIE *à Cléandre.*

Mais mon pere, il fait signe des yeux ;
 S'il n'est hors de ses mains, mon souci n'est pas
 moindre.

N'en foyez point en peine , il ſçaura nous re-
joindre ;

Nous avons rendez-vous , & j'en ſuis avoüé ,

Allons.

Il s'en vont.

SCENE XIV.

SPADARILLE, ALCIDOR.

SPADARILLE *fort joyeux.*

DE tout ceci le bon Dieu ſoit loüé !
J'ai hors du pied , beau-pere , une vilaine épine ;
De me tromper Cléandre avoit toute la mine ,
Il faisoit tout exprès le petit complaisant ;
Dieu ſçait ſi votre fille eſt joyeuſe à préſent.

à haute voix à la porte d'Olimpie.

Allons l'en avertir. Répondez-moi, ma mie.

à Alcidor.

Ce Cléandre eſt parti S'eſt-elle rendormie ?

Je ne la vis jamais ſi ſouvent ſommeiller.

Mais entrons l'un & l'autre , & l'allons réveiller.

Loin d'en être marrie elle aura de la joye ;

Entrons.

ALCIDOR *bas.*

De me venger je découvre une voye ;

Je le tiens.

SPADARILLE.

Sus, beau pere, entrez donc.

ALCIDOR.

Ah ! Monsieur,

Je sçai trop.....

SPADARILLE.

Je sçai trop qu'on me doit de l'honneur ;

Mais entrez.

ALCIDOR.

Moi, commettre une faute si grande !

SPADARILLE.

Entrez, vous dis-je.....

ALCIDOR.

Mais ...

SPADARILLE.

Mais je vous le commande.

ALCIDOR.

De grace.....

SPADARILLE.

Obéïffez, Courtifan mal éclos.

ALCIDOR.

Monsieur.....

LES CADENATS ;
SPADARILLE.

S'il en fait rien , qu'on me brise les os ;
ALCIDOR.

Ce que je suis , Monsieur , me permet de vous rendre

SPADARILLE.

Vous êtes mon beau-pere , & je suis votre gendre ;
Avec vos pieds de veau , passez donc.

ALCIDOR.

Si jamais

SPADARILLE.

Sans tant dire de si , ni de car , ni de mais ,
Courtois souple-jarret , qui semblez par bravade
Pour me faire enrager vouloir faire gambade ,
Entrez.

ALCIDOR.

Mais quand je songe aux respects que je doi . . .

SPADARILLE.

Respectueux beau-pere , entrez donc après moi ,
Puis qu'en vos sentimens vous demeurez si ferme.

ALCIDOR.

Un cademat sans clef aisément se referme.

Il est pris.

SPADARILLE *dedans la chambre.*

Suivez donc.

A L C I D O R.

Je n'ai pas le loisir.

S P A D A R I L L E.

Vous m'enfermez !

A L C I D O R.

D'accord.

S P A D A R I L L E.

Pourquoi ?

A L C I D O R.

Pour mon plaisir.

S P A D A R I L L E.

Ah trigaut malfaisant si je fors je te jure

A L C I D O R.

Tu ne sortiras pas , c'est moi qui t'en assure ;

Mais sans tenir ici d'inutiles propos ,

Tu peux par ta fenêtre écouter quatre mots.

S P A D A R I L L E *à sa fenêtre.*

Execrable barbon que ne puis-je descendre ?

Tu verrois

A L C I D O R.

Olimpie est aux mains de Cléandre.

Mais de quelques desirs dont il soit combattu ,

Il est trop généreux pour souiller sa vertu.

S P A D A R I L L E.

Gueux par moi revêtu, que Dieu puisse confondre,

En ses mains !

En ses mains ; & je puis t'en répondre.
 Mais l'horrible défaut que chacun connoît bien ,
 Pour rompre un mariage est un trop sùr moyen.
 La cruelle fureur dont tu l'as poursuivie ,
 De l'ôter de tes mains m'a fait naître l'envie ;
 Et si j'ai des regrets , le plus rude de tous ,
 Est de voir qu'un barbare ait le titre d'époux.
 En entrant le premier tu m'as mis hors de peine.
 Adieu.

S P A D A R I L L E.

Tu t'en vas donc, Marchand de chair humaine ;
 Au voleur , au voleur

SCENE XV ET DERNIERE.

SPADARILLE *à la fenêtre.*

LE traître est échapé ,
 Il court comme un beau Diable , & je suis attrapé.
 Jamais futé Renard dans sa propre tanière ,
 Se vit-il enfermé de semblable manière ?
 Et peut-on en finesse égaler ce Grison ,

Qui m'enleve sa fille & me met en prison ?

Si la meilleure femme en malice est féconde ,
Peuples qui m'écoutez , laissez périr le monde ;
Et disant à ce sexe un éternel adieu ,
Songez que qui s'en passe est bien aimé de Dieu.

F I N.

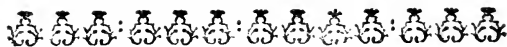


LE

MÉDECIN

VOLANT,

COMÉDIE.



A C T E U R S.

CLEON, Amant de Lucreffe.

LISE, Servante de Lucreffe.

LUCRESSE, Maitresse de Cleon.

CRISPIN, Valet de Cleon, Medecin
Volant.

FERNAND, Pere de Lucreffe.

PHILIPIN, Valet de Fernand.

CANTEAS, habile Medecin.

La Scène est devant la Maison de Fernand.



LE
MEDECIN
VOLANT,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.
LISE, CLEON.

LISE.



INSULTEZ point, de grace, au
malheur de Lucreſſe,
Je ſçai qu'elle a pour vous une forte
tendreſſe :

Mais ennui de ſon pere elle craint le pouvoir,
Et ne peut ſe réſoudre au plaifir de vous voir.
Une fille bien née a toujours de la crainte, . . .

Que veux-tu ? la douleur dont mon ame est atteinte ,

Rend ma plainte équitable , & me fait murmurer
Contre un objet charmant que je dois adorer.
Mais , Lise , à sa fenêtré une prompte escalade
Peut m'ouvrir une voye

L I S E.

Elle fait la malade ,
Monsieur ; & le vieux Reistre est parti du matin
Pour chercher par la Ville un expert Médecin.
Sans rien escalader , pour voir une Maîtresse ,
Un Amant dans sa manche a toujours quelque
adresse ;

Mettez tout en usage , & puissance , & sçavoir ;
Sans choquer son honneur , essayez de la voir.
Il n'est point de moyens que l'amour n'autorise ,
Sur-tout . . . , mais du vieillard je crains une sur-
prise ;

Adieu , pensez à vous , & vous ressouvenez
Qu'il n'est rien d'impossible aux cœurs passionnez.



SCENE

SCENE II.

CLEON *seul.*

AUX cœurs passionnés il n'est rien d'impossible,
 Je l'avoüe; & je trouve un moyen infailible
 De donner à mon ame un moment de repos;
 Il faut.... mais, ô Crispin, que tu viens à propos!

SCENE III.

CRISPIN, CLEON.

CRISPIN.

JE vous cherche par-tout pour vous rendre réponse,
 Monsieur.

CLEON.

Si tu sçavois ce que Life m'annonce,

Cher Crispin....

CRISPIN.

Il m'a dit que tantôt sur le soir....

228 LE MEDECIN VOLANT ;

C L E O N.

Quand on a de l'amour , & qu'on a de l'espoir . . .

C R I S P I N.

Je vous dis & redis qu'il m'a dit de vous dire . . .

C L E O N.

Pour des charmes si doux lors qu'une ame soupire.

C R I S P I N,

Vous plaît-il que je parle , ô babillard maudit ?

Ou ne dirai-je mot ?

C L E O N.

Tu m'en as assez dit ;

Le temps m'est précieux , & ma flamme me presse ;

Raisonnons entre nous ; je me meurs pour Lucreffe.

C R I S P I N.

Mourez vous ?

C L E O N.

Son visage a des attraits puissans ,

Elle asservit mon ame , elle charme mes sens ;

En un mot je l'adore , & son pere me l'ôte ,

Tu le vois,

C R I S P I N.

Il est vrai ; mais ce n'est pas ma faute ;

C L E O N.

D'accord , de mon malheur je ne puis t'accuser ;

Mais tu connois son pere , il le faut abuser.

Qu'en dis-tu ?

C R I S P I N.

Moi , Monsieur ? abusez , que m'importe ?

C L E O N ,

Il la tient enfermée , & je veux qu'elle sorte :

Mon cœur pour cet effort ne s'adresse qu'à toi.

Car enfin

C R I S P I N.

A présent il m'importe , ma foi.

A moi , Monsieur ?

C L E O N.

A toi ; rends mon ame charmée.

C R I S P I N.

Ne me dites-vous pas qu'il la tient enfermée ?

C L E O N.

Où.

C R I S P I N ,

Je n'y puis que faire. En quel lieu du logis ?

C L E O N.

C'est dessus le derrière.

C R I S P I N.

Où ?

C L E O N.

Où.

C R I S P I N.

Où ?

M ij

C L E O N.

Oüi.

C R I S P I N.

Tant pis.

C L E O N.

Je t'ai dit ma pensée ; instruis-moi de la tienne,

C R I S P I N.

Elle est enfermée ?

C L E O N.

Oüi.

C R I S P I N.

Que la belle s'y tienne

Voilà ce que je pense.

C L E O N.

Ah ! c'est trop s'amuser.

Ecoute , sans scrupule il te faut déguiser.

C R I S P I N.

Me déguiser , Monsieur ; & pourquoi ?

C L E O N.

C'est pour cause

Je veux bien en ce lieu t'informer de la chose.

Pour faire pleinement réussir mon dessein ,

Il faut être aujourd'hui Médecin.

C R I S P I N.

Médecin ?

Bons Dieux !

C L E O N.

Sans perdre ici d'inutiles paroles ,

Ce service rendu te vaudra dix pistoles ;

Si le gain t'encourage , avise , les voila.

Examine.

C R I S P I N.

Mon Dieu ! ce n'est pas pour cela.

Médecin !

C L E O N.

Médecin ; je n'ai point d'autre ruse.

C R I S P I N.

Mais il faut de l'esprit , & je suis une buse ;

Et de plus

C L E O N.

C'est à tort que tu prens de l'effroi ;

Le pere de Lucreſſe a moins d'esprit que toi.

Ce vieillard chaffieux connoît peu ton viſage ;

Et tu ſçais . . . Il avance , il me voit , j'en enrage ;

Je le vais aborder ; va m'attendre chez moi ,

J'aurai ſoin de m'y rendre auſſi vite que toi.

C R I S P I N.

Mais à moins de m'inſtruire , apprenez

C L E O N.

Va , te dis-je ,

Je te ſuis.

Il ſort.

M iij

S C E N E I V.

CLEON, FERNAND, PHILIPIN.

C L E O N.

LA DOULEUR de Lucreſſe m'afflige ;
 Monsieur ; quoique mes ſoins lui ſoient indifférens,
 Je viens vous informer de la part que j'y prens :
 Heureux , quoique toujours ſa beauté me captive,
 Si pour d'autres que moi j'apperçois qu'elle vive ;
 Et toujours trop heureux , ſi les vœux que je fais
 D'un ſecours néceſſaire avance les effets.
 Adieu.

S C E N E V.

FERNAND, PHILIPIN.

F E R N A N D.

MA PAUVRE fille, elle va rendre
 l'ame,

Philipin.

P H I L I P I N.

C'eſt à vous que j'en donne le blâme.

A la pourvoir d'un homme on a trop retardé,
 Un pucelage nuit quand il est trop gardé;
 C'est cela qui l'étouffe, & ces sortes de choses....

F E R N A N D.

Point, point; sa maladie a de plus justes causes;
 Mais retourne au plus vite, & va voir, Philipin,
 Si l'on attend bien-tôt ce sçavant Médecin:
 J'appréhende si fort que Lucreffe ne meure....

P H I L I P I N.

Si l'étoit de retour, il viendrait tout à l'heure;
 On l'a dit.

F E R N A N D.

Il est vrai; mais apprens mon souci.
 D'autres peuvent l'attendre, & l'emmener aussi;
 Et pour lors tout mon cœur accablé de tristesse,
 Si Lucreffe endureit....

P H I L I P I N.

Peste soit de Lucreffe.

Elle a le choix de vivre, ou du moins de mourir;
 Quel plaisir elle prend à me faire courir!

F E R N A N D.

Sur-tout ne reviens point que tu ne me l'amenes;
 Je t'en prie.

SCENE VI.

FERNAND *seul.*

EN mon âge, ô bons Dieux ! que de
peines,

Et que dans mes vieux ans

SCENE VII.

CRISPIN, FERNAND.

CRISPIN *en s'ouvrant.*

PITAGORE, Platon,
Mâche-à-vuide, Pancrace, Hésiode, Caton

FERNAND *bas.*

Quel seroit ce Docteur ? Ecoutons.

CRISPIN.

Caligule,

Polieucte, Virgile, Anaxandre, Lucule

FERNAND *bas.*

O Dieux !

CRISPIN.

Robert Vinet, Scipion l'Afriquain,

Jodelet , Mascarille , Aristote , Lucain ,
 Médecins de César , assassins d'Alexandre ,
 Vous voyez un phenix qu'a produit votre cendre.

F E R N A N D *bas.*

Seroit-ce un Médecin ? Il en parle.

C R I S P I N.

Approchez ,

Venez voir , grands Docteurs , les mysteres cachez
 De l'Enciclopedie & de la Médecine.

F E R N A N D.

C'en est un.

C R I S P I N.

Venez voir ce que c'est que racine
 De la mer Arabique , & le flux & reflux.

F E R N A N D à *Crispin.*

Monfieur

C R I S P I N.

Que voulez-vous ? *Ego sum Medicus,*
 Médecin passé Maître , apprenti d'Hippocrate ,
 Je compose le baume & le grand mitridate ;
 Je sçai par le moyen du plus noble des Arts ,
 Que qui meurt en Fevrier n'est plus malade en
 Mars.

Que de quatre saisons une année est pourvüe ,
 Et que le mal des yeux est contraire à la vüe.

M v

236 LE MEDECIN VOLANT ;
FERNAND.

Je ne sçaurois douter d'un si rare sçavoir.
Si j'osois vous prier

C R I S P I N.

De quoi ? Parlez.

FERNAND.

De voir

Une fille que j'ai , que chacun désespere.

C R I S P I N.

Vous avez une fille ! Et vous êtes son pere ,
A ce compte ?

FERNAND.

Oüi , Monsieur ; & j'ai peur de sa mort.

C R I S P I N.

Elle est donc fort malade ?

FERNAND.

Oüi , Monsieur.

C R I S P I N.

Elle a tort.

Je lui veux conseiller qu'elle cesse de l'être.

Qui domine sur nous s'en veut rendre le maître.

Or le mal dominant par d'occultes ressorts ,
Il corrompt la matiere , il ravage le corps
L'individu qui souffre , au moment qu'il s'épure ,
D'un peu d'apotheose entretient sa nature

La vapeur de la terre opposée à ce mal
 Dans l'humaine vessie établit un canal.
 Le cancer froidureux rend l'humeur taciturne ;
 Le vaillant Zodiaque envisage Saturne :
 Et s'il faut qu'avec eux j'en demeure d'accord ,
 Rien n'abrege la vie à l'égal de la mort.
 Ce sont de ces Auteurs les leçons que j'emprunte,
 Votre fille , à propos, seroit-elle défunte ?

F E R N A N D.

Non, Monsieur.

C R I S P I N.

Mange-t-elle ?

F E R N A N D.

Un petit , grace aux Dieux,

C R I S P I N.

Elle n'est donc pas morte ?

F E R N A N D.

Elle ? Nenni.

C R I S P I N.

Tant mieux,

Je m'en réjouis fort.

F E R N A N D.

Et de quoi ? Cette vie

Avant la fin du jour lui peut être ravie.

238 LE MEDECIN VOLANT,
C R I S P I N.

Tant pis ; l'a-t-on fait voir à quelque Médecin ?

F E R N A N D.

Nullement.

C R I S P I N.

Elle a donc quelque mauvais dessein ;
Puis qu'elle veut mourir sans aucune ordonnance ;
De ces sortes de maux notre Ecole s'offense :
Quand un homme se trouve en état de périr,
Toujours un Médecin doit l'aider à mourir ;
Et c'est faire éclater des malices énormes,
Que vouloir refuser de mourir dans les formes.
Instruisez votre fille , & lui dites du moins
Pour mourir comme il faut , qu'elle attende mes
soins.

Son ame à déloger est trop impatiente ,

Monfieur.

F E R N A N D.

Permettez-moi d'appeller sa suivante.

C R I S P I N *bas.*

Appellez. Je le tiens , ô le franc animal !

F E R N A N D.

Hola , Life.

S C E N E V I I I.

L I S E , F E R N A N D , C R I S P I N .

L I S E .

A H , Monsieur , votre fille est fort mal !

F E R N A N D .

Que fait-elle ? Je tremble.

L I S E .

Elle se plaint du ventre ;
Elle sort de son lit , puis après elle y rentre ;
Se promene , se fied , veut dormir , veut veiller.
Malgré moi de ce pas je la viens d'habiller

F E R N A N D .

D'habiller !

L I S E .

D'habiller ; sa boutade m'étonne,
apercevant Crispin.

Je croi... Mais ce gremlin vous demande l'aumône,
Monsieur.

F E R N A N D .

Ah juste Ciel , quel blasphème tu fais !
C'est l'exemple parfait des Médecins parfaits ,

240 LE MEDECIN VOLANT ;
Que j'ai bien du sujet de loüer sa rencontre !

L I S E.

Médecin ?

C R I S P I N.

Médecin , ma soutane le montre.

Mais sans perdre ma peine à prouver qui je suis ,
Par ma seule doctrine aisément je le puis.
De la fille égotante apportez de l'urine ,
Apportez.

F E R N A N D à *Lise*.

Allez vite en querir. *Lise sort.*

C R I S P I N.

J'examine

Ce que cette malade à peu près peut avoir ;
Mais je vois de l'urine , & je vais le sçavoir.

S C E N E I X.

CRISPIN, FERNAND, LISE.

C R I S P I N.

A P P R O C H E Z.

F E R N A N D.

De frayeur j'ai mon ame allarmée.

L I S E *avec de l'urine.*

En voila.

C R I S P I N.

Voyez-vous comme elle est enflammée.

Mauvais signe

F E R N A N D.

O bons Dieux, il en boit.

C R I S P I N, *après avoir tout bû.*

Je croi bien.

Mais qui boit pour si peu, ne comprend jamais rien.

Allez-en querir d'autre.

F E R N A N D à *Lise.*Allez vite. *Lise sort encore.*

C R I S P I N.

Mon Prince,

Assez d'autres Docteurs d'une écoffe plus mince
 Se feroient contentés du rapport de leurs yeux ;
 Mais à croire sa langue on en juge bien mieux :
 Bois-Robert nous enseigne en sa belle Plaideuse
 Que le goût est solide, & la vûë est trompeuse ;
 Et qu'un grand Médecin quand il fait ce qu'il doit,
 Il sent mieux une chose à la langue qu'au doigt.

F E R N A N D.

A ces fortes raisons je n'ai point de réplique.

S C E N E X.

LISE, CRISPIN, FERNAND,

LISE *avec encore un peu d'urine.*

APISSER comme il faut ma Maîtresse s'applique,
 Monsieur ; & cependant je n'en ai qu'un filet ,
 Voyez.

C R I S P I N.

Pauvre pisseuse !

Après avoir encore bû , il dit.

Allez au robinet

En tirer.

L I S E.

Mais , Monsieur

C R I S P I N.

Mais que cette pisseuse

Fasse une ample pissée , & qui soit copieuse ,
 Copieuse.

L I S E.

Ma foi ma maîtresse ne peut ;
 On n'a pas le pouvoir de pisser quand on veut.
 C'est donner à Lucreffe une peine trop grande
 Que vouloir

FERNAND à *Lise*.

Dites-lui que Monsieur le commande ,
Courez vite.

L I S E.

Monsieur , votre fille n'a pû ;
Mais enfin pour vous plaire à l'instant elle a bû :
Si Monsieur veut attendre à lui rendre service ,
Au plus tard dans une heure il faudra qu'elle pisse.

C R I S P I N.

Elle a raison.

L I S E.

De plus , pour chasser son fouci ,
Elle s'est résoluë à venir jusqu'ici.
Elle vient.

S C E N E X I.

LUCRESSE , FERNAND , CRISPIN ,
LISE.

L U C R E S S E.

AH mon pere !

F E R N A N D.

Ah ma fille !

Courage.

L U C R E S S E.

Je me meurs.

C R I S P I N.

Je lui trouve un passable visage ;
Serviteur ; si pour vous nos remedes sont vains ,
Vous aurez le plaisir de mourir par mes mains ;
Consolez-vous.

L U C R E S S E.

Helas !

C R I S P I N.

 Votre bras , que je tâte
Si pour vous il est vrai que la mort ait si hâte ;
Donnez , dis-je.

*Au lieu de prendre le bras de Lucreffe , il prend
celui de son pere , & dit :*

 Tu Dieu ! comme il bat , votre poux !
J'aurois bien de la peine à répondre de vous ,
Et votre maladie est sans doute mortelle ;
Prenez-y garde.

F E R N A N D.

 O Dieux ! quelle triste nouvelle !
Je suis donc bien malade , ô Monsieur ?

C R I S P I N.

 Vous , pourquoi ?

FERNAND.

Vous n'avez pris le bras à personne qu'à moi.

CRISPIN.

Et cela vous étonne ? Une tendresse extrême
Rend la fille le pere , & le pere elle-même :
Entre eux deux la nature est propice à tel point ,
Que le sort les sépare , & le sang les rejoint ;
Etant vrai que l'enfant est l'ouvrage du pere ,
Sa douleur sur lui-même aisément réverbere ;
Et le sang l'un de l'autre est si fort dépendant ,
Que l'enfant met le pere en un trouble évident.

FERNAND.

Il est vrai.

CRISPIN.

Cependant quoique mon sçavoir brille,
Je veux bien me résoudre à tâter votre fille ;
Votre bras.

LUCRESSE.

Le voila.

CRISPIN.

Je m'en étois douté ,
Il ne vous manque rien que beaucoup de fanté ,
Sans cela

LUCRESSE.

J'ai la mort sur le bord de la lèvre ,
Monfieur.

246 LE MEDECIN VOLANT,
C R I S P I N.

Que je tâte , avez-vous de la fièvre ?

L U C R E S S E.

Je ne sçai.

C R I S P I N.

Non ?

L U C R E S S E.

Non ?

C R I S P I N.

Fy!

F E R N A N D.

De quoi ?

C R I S P I N.

Mauvais régal ;

Par fois , sans qu'on le sçache , on se porte fort
mal ,

Voyez-vous ?

F E R N A N D.

De ses maux que je sçache la cause.

C R I S P I N.

C'est la fièvre , ce l'est , si ce n'est autre chose.

Mais soit fièvre , ou migraine , ou cangrene , ou
mal chaud ,

Allez , pour la guérir , je sçai bien ce qu'il faut.

F E R N A N D à *Lise*.

Une plume , de l'encre.

CRISPIN.

Et pourquoi ?

FERNAND.

L'ordonnance ;

Monsieur

CRISPIN.

Vous vous moquez, je les fais par avance.

Je me tiens toujours prêt contre tous accidens ;

En voila pour les yeux , pour le flux , pour les
dents ;

Mais ignorant son mal , il lui faut , ce me semble ,

Une ordonnance propre à tous les maux ensemble ;

Il faudra que le sien se rencontre parmi.

Il donne une ordonnance.

FERNAND.

Charitable Monsieur , c'est agir en ami ,

Cela ; quel honnête homme ?

CRISPIN.

En quel lieu couche-t-elle ?

FERNAND.

Elle a sur le derriere une chambre assez belle.

LISE.

Oüi vraiment une chambre assez belle en effet ;

Si sombre !

248 LE MEDECIN VOLANT,
CRISPIN.

Croyez-moi, le devant est son fait.
Qu'on l'y mene, aussi-bien la journée est mal saine.

S C E N E XII.

PHILIPIN, FERNAND, CANTEAS,
CRISPIN.

FERNAND *voyant venir Philipin.*

PHILIPIN, aide à Life.

PHILIPIN.

A la fin je l'amene;

Le voici.

*Après que Philipin a dit cela, il aide à remener
Lucretse.*

CRISPIN.

Qui donc? Qu'est-ce?

FERNAND.

Un Sçavant Médecin.

CRISPIN *bas.*

Médecin, male-peste!

CANTEAS.

Excusez; ce matin

L'Intendant d'un Seigneur m'a contraint de me
rendre,

Monfieur

FERNAND.

Mon bon Monfieur, je n'ai pû tant attendre ;
Au retour de chez vous pour caufér mon repos
Ce fameux Médecin s'est offert à propos,
Je l'ai pris.

CANTEAS.

Monfieur ?

FERNAND.

Oüi, mais qu'il a de mérite !

Si vous fçaviez

CANTEAS.

Je louë, & je plains ma vifite.

Je me tiens malheureux d'avoir pû me ravir
Au plaifir que j'aurois de pouvoir vous fervir ;
Et de voir la fortune à mes vœux trop cruelle
M'arracher au bonheur de vous prouver mon zèle ;
Mais à voir qui pour vous a daigné s'occuper,
Je me tiens trop heureux qu'il ait pû m'échaper,
Le plaifir que je goûte est mêlé dans le vôtre ;
Si je pers d'un côté, je recouvre de l'autre ;
Puis qu'enfin de Monfieur le fublime entretien
D'être un jour tout à vous m'offrira le moyen,

Appercevant qu'il est au milieu, il dit à Crispin.

Mais, Monsieur, pardonnez, ce n'est point par audace;

Je n'ai garde avec vous d'occuper cette place;
C'est à vous qu'elle est due.

C R I S P I N.

Ah!

C A N T E A S.

Monsieur....

C R I S P I N.

Palsambleu;

Ah!

C A N T E A S.

Sans cérémonie on vous doit le milieu,
Crispin par deux fois étant au milieu, comme Canteas veut parler, il s'écoule par derrière lui, & reprend sa première place.

Et de grace. Hippocrate.... Hé, Monsieur; je vous jure

Qu'au lieu de m'obliger, c'est me faire une injure;
Je vous prie. Hippocrate.... A quoi ben tout cela?
Conservez votre place, hé Monsieur, la voilà,
Empêchez à vos yeux que ma honte n'éclate.

Je reprens ma parole, & je dis qu'Hippocrate,
Qui de la Médecine est l'illustre ornement,

De

De cet Art salutaire a parlé doctement.
 Médecine est, dit-il, une longue science,
 Tout-à-fait dangereuse en son expérience;
 Car touchant notre vie elle passe si-tôt,
 Qu'on n'a pas le loisir d'en juger comme il faut.
Vita brevis, ars verò longa, occasio autem præceps,
Experimentum periculosum, judicium difficile.
 Je me plais à l'étude, & j'ai l'ame assidue
 A vouloir de cet Art pénétrer l'étendue:
 Mais dedans cet abîme un esprit se confond.
 Plus on l'approfondit, plus il semble profond
 Cette utile science en enferme tant d'autres,
 Qu'il faudroit que mes yeux égalassent les vôtres,
 Ou que de leurs rayons vous pussiez m'éclairer,
 Pour m'offrir un moyen de ne pas m'égarer.

C R I S P I N.

Ho, ho, ho.

C A N T E A S.

De plaisir on a l'ame ravie
 Alors que d'un malade on prolonge la vie;
 Et d'un grand Médecin rien n'égale le sort,
 Quand sa seule présence intimide la mort,
 Quand il est l'ennemi que la Parque redoute,
 Quand sa haute science en détourne la route,
 Et qu'enfin le trépas qui nous fait tous trembler,

252 LE MEDECIN VOLANT,
Pour ne pas le combattre, aime mieux reculer.

Mortem medicamentis removet Medicus expertus.

Je ne puis approuver l'importune méthode....

Mais peut-être, Monsieur, je vous suis incommode;

Car enfin comme vous les esprits élevés
Aux emplois impertans sont toujours réservés.

C R I S P I N.

Ho, ho, ho.

C A N T E A S.

Je fors donc; mais j'ose me promettre
Qu'étant moins occupé vous pourrez me permettre
De chercher un prétexte à me faire jouïr
Du plaisir qu'on reçoit quand on peut vous ouïr.

S C E N E X I I I.

F E R N A N D , C R I S P I N.

F E R N A N D.

HE BIEN, ce Médecin, vous voyez comme
il cause,
Qu'en dites-vous?

C R I S P I N.

Il sçait quelque petite chose.

COMÉDIE.

253

FERNAND.

Daignez-moi , je vous prie , informer de cela ;
Touchant la Médecine est-il expert ?

CRISPIN.

Là là.

Passable.

FERNAND.

Il n'a donc pas la science parfaite ?

Pour qui passeroit-il près de vous ?

CRISPIN.

Pour Mazette.

FERNAND.

Mais durant qu'il parloit , vous ne disiez mot ?

CRISPIN.

Moi !

Dites-vous ?

FERNAND.

Oùi vraiment , je dis vous.

CRISPIN.

Je le croi.

Pour pouvoir de cet homme éprouver la science ,
J'ai voulu me résoudre à garder le silence :

Mais enfin si le drôle eut voulu s'arrêter ,

Allez , vous m'auriez vû diablement caqueter.

A dessein d'empêcher qu'un malade ne meure ,

N ij

J'allois dégabouler du latin tout à l'heure ;
 Voir quel temps il fera dans un vieil almanach ;
 Réciter tout par cœur les Quatrains de Pibrac ;
 Et pour mieux vous montrer qu'il est vrai que j'ex-
 celle,

Je sçai qu'un lavement fait aller à la selle ;
 J'ai cent fois en ma vie acheté du fené ;
 Et je dis que le Diable est un Diable damné ;
 Je soutiens que le corps est le frere de l'ame ;
 Que Seneque & Pauline étoient l'homme & la
 femme ;

Que Narcisse en personne autrefois se noya,
Et semper quoniam tuos alleluja.

FERNAND.

Je ne puis rien comprendre à ces phrases d'élite.

CRISPIN.

Je m'en apperçois bien ; mais adieu je vous quitte,
 Je verrai votre fille ou ce soir ou demain.

FERNAND *lui veut donner de l'argent.*

Monsieur

CRISPIN.

Ah !

FERNAND.

Recevez ces loüis de ma main.

CRISPIN,

Je n'ai garde.

F E R N A N D.

Prenez ; je vous dois récompense,

Monsieur.

C R I S P I N.

Je ne suis pas un Marchand de science.

F E R N A N D.

Hé de grace.

C R I S P I N.

Non, non ; je vous suis serviteur.

Il s'en va.

S C E N E X I V.

F E R N A N D *seul.*

QUE cet homme est habile, & qu'il est grand
Docteur !

Ne point prendre d'argent pour des choses si
bonnes !

Il ne ressemble pas ces tueurs de personnes,
Ces méchans Médecins, qui par un triste sort
En curant notre bourse, enrichissent la mort.
Voyons ce qu'au logis la science a fait naître,
Et sçachons

S C E N E X V.

FERNAND, CRISPIN.

CRISPIN *en habit de Valet.*

AU plus vite attrapons notre maître ;
Réjouissance ô Dieux ! C'est Fernand que je
croi !

C'est lui-même !

FERNAND.

Est-ce pas mon Docteur que je voi ?
C'est lui-même , c'est lui ; votre mine est pleureuse,
Qu'êtes-vous ?

CRISPIN *pleurant.*

Moi , Monsieur ? un pauvre homme qui gueuse.

FERNAND.

Quoi ! tu gueuses ?

CRISPIN.

Monsieur , mes malheurs sont si grands . . .

FERNAND.

Mais dedans cette Ville as-tu point de parens ?

CRISPIN.

Ah ! Monsieur, des parens on n'a guères de grace,

Jè suis frere à mon frere , & c'est lui qui mē chaffe.

FERNAND.

Il faut donc que sans doute il en ait du sujet ;

Qu'as-tu fait ?

CRISPIN.

Répandu la moitié d'un Julet.

FERNAND.

Il est donc Médecin ?

CRISPIN.

Oüi , Monsieur.

FERNAND.

Il me semble

Que ce frere en colere à peu près te ressemble.

CRISPIN.

Oüi , Monsieur.

FERNAND.

Penses-tu qu'on le puisse appaiser.

CRISPIN.

Non , Monsieur.

FERNAND.

Si tu veux je lui vais proposer

CRISPIN.

Il ne souffrira pas que jamais je le voye ,

Monsieur.

FERNAND.

Si je m'en mêle , il aura de la joye ;
Je le viens de quitter , il est fort mon ami.

CRISPIN.

S'il est vrai , je ne sens ma douleur qu'à demi :
Car , Monsieur , je vois bien que vous êtes brave
homme ;

Vous aurez de la peine à souffrir qu'il m'affomme.

FERNAND.

Attens-moi , de ce pas je m'en vais le chercher.

CRISPIN.

Moi , Monsieur ? Point du tout , je m'en vais me
cacher.

FERNAND.

Mais il faut te montrer.

CRISPIN.

Ah ! Monsieur , je ne l'ose ,
Sans sçavoir si vos soins auront fait quelque chose ,
Je m'en vais , s'il vous plaît vous attendre à l'écart.



SCÈNE XVI.

FERNAND *seul.*

C E garçon malheureux est venu sur le tard :
Deux minutes plutôt je l'accordois sur
l'heure :

Foin de moi ; je ne sçais où son frere demeure ;
Mais toujours je l'attens sur le soir

SCÈNE XVII.

CRISPIN, FERNAND.

CRISPIN *en soutane.*

A H ! maraut-

Je vous-jure

FERNAND.

Ah ! Monsieur , vous venez comme il faut ;
Vous pouvez en ce lieu m'accorder une grace . -

CRISPIN.

Moi, Monsieur ; il n'est rien que pour vous je ne
fasse ;

Commandez.

N. v.

260 LE MEDECIN VOLANT,
FERNAND.

 Votre frere, il a tant de douleur,
Que j'ai droit d'espérer

C R I S P I N.

 C'est un coquin, Monsieur.

FERNAND.

Il a tort, il l'avouë ; il se nomme coupable ;
Mais, Monsieur, une faute est assez pardonnable ;
Déformais il en jure, il veut être meilleur ;
Vous aimer, vous servir

C R I S P I N.

 C'est un fripon, Monsieur.

FERNAND.

Ne vous puis-je résoudre à la miséricorde ?

C R I S P I N.

 C'est un pendart, Monsieur, qui mérite la corde.

FERNAND.

C'est manquer de parole aux plus rares Amis.
S'il vous en ressouvient vous m'avez tout promis,
Monsieur ; ce n'étoit donc qu'une pure grimace.

C R I S P I N.

Il est vrai, ma parole en effet m'embarresse.
C'en est fait, je pardonne à ce traître, il vous plaît.

FERNAND.

Il ne tiendra qu'à vous de le voir comme il est.

CRISPIN.

Moi, Monsieur, moi le voir en présence du monde !
 Quand je vois ce coquin mon courroux se dé-
 bonde ;

Je ne puis.

FERNAND.

Hé ! Monsieur, il ne faut qu'un instant

CRISPIN.

Jè ne le puis, vous dis-je, un malade m'attend ;
 Mais touchant ce maraut je consens qu'il revienne.
 Serviteur.

SCÈNE XVIII

FERNAND *seul.*

QUELQUE effet qui jamais en avienne
 A ce pauvre garçon qui frissonne d'effroi,
 Je veux faire accorder le pardon devant moi ?
 Que son frere est honnête ! il s'en vient de l'absou-
 dre,
 Et j'ose



SCENE XIX.

CRISPIN, FERNAND.

CRISPIN *en pleurant, & en habit de valet.*

HE bien, Monsieur, a-t'il pû s'y résoudre ?

Dois-je devant ses yeux ne paroître jamais ?

Dois-je

FERNAND.

Ne pleure point, j'ai sçû faire ta paix.

CRISPIN.

Vous croirai-je, Monsieur, n'est-ce point moquerie ?

FERNAND.

Quoi tu peux

CRISPIN.

Ah ! Monsieur, je connois sa furie ;
Il a bien de la peine à pouvoir pardonner.

FERNAND.

Aussi ne veux-je pas te laisser retourner ;
Je veux qu'il te padonne en ma propre présence.

CRISPIN.

Du pardon de ma faute avez-vous l'assurance,
Monsieur ?

FERNAND.

Où.

CRISPIN.

C'est assez que mon frere ait parlé :
De vos soins obligeans je serois querellé ,
Monsieur ; votre bonté pourroit mal me remettre.

FERNAND.

Mais il peut oublier ce qu'il vient de promettre,
Puis après

CRISPIN.

Point , Monsieur , je le vois fort exact ;
Quand on a sa parole , elle vaut un contract ;
Déormais de sa part je ne crains nul outrage ,
Monsieur.

FERNAND.

J'ai résolu d'achever.

CRISPIN *bas*

J'en enrage.

FERNAND.

Entre sur ce derriere.

CRISPIN.

Hé , Monsieur , où le voir

A cette heure ?

264 LE MEDECIN VOLANT,
FERNAND.

En tout cas, il viendra sur le soir.

Entre, dis-je.

Il entre, & Fernand ferme la porte à la clef.

SCENE XX.

FERNAND *seul.*

EN ceci ma charité se montre ;
Mais de notre Docteur recherchons la rencontre,
Il faut battre le fer cependant qu'il est chaud.

SCENE XXI.

CRISPIN *à la fenêtre.*

ME voilà, grace à Dieu, raisonnablement
haut !
Trop obligeant Grison, ta douceur m'assassine.
Maudit moi, maudit Maître, & maudite Doctrine,
Et maudite Lucreffe, & maudits dix loüis,
Par qui mes yeux tentés se sont vûs ébloüis ;
Maudit..... quoi..... je commence à connoître ma
faute :

Tête-bleu ! d'ici là le moyen que je faute ?

Il le faut toutefois ; Taupe à tout.

Il saute de la fenêtre en bas.

SCENE XXII.

PHILIPIN *qui sort.*

A PRESENT.

Je viens dire. ma foi ce sauteur est plaisant :
 Mais il sort de chez nous , il n'a rien que je sçache ;
 Il faut pour l'épier qu'un moment je me cache.
 Mais j'entens que l'on parle , attrapons quelque
 coin.

SCENE XXIII.

CRISPIN, FERNAND, & PHILIPIN.

au bout du Théâtre.

CRISPIN *en soûlane dit à Fernand.*

POUR un gueux comme lui vous prenez trop
 de soin :

Il meriteroit bien qu'on punit son audace,

Le Vaurien !

266 LE MEDECIN VOLANT,
FERNAND.

C'est là haut qu'il attend votre grace ?
Moi je vous la demande ; à la charge d'autant ,
Si jamais.

C R I S P I N.

En quel lieu dites-vous qu'il m'attend ?
Le coquin !

F E R N A N D.

Voyez-vous cette grande fenêtre ?

C R I S P I N.

Il m'entend , le bourreau ; mais il n'ose paroître ;
Dem'avoir offensé l'insolent est confus :
Je n'ai pas le pouvoir de vous faire un refus .
Ouvrez , j'entre.

F E R N A N D.

Avec vous , faut-il pas que je monte ?

C R I S P I N.

Pour le bien châtier faisons-lui cette honte ;
Montez ; oui montez... Non ; épargnons ce Ma-
raut ;

Ecoutez seulement je lui parlerai haut ,
C'est assez.

C R I S P I N *entre seul.*

F E R N A N D.

Je le veux ; Refermons cette porte ;
Et voyons. . . .

SCÈNE X X I V.

PHILIPIN, FERNAND & CRISPIN
dans la maison.

PHILIPIN à *Fernand.*

QUOI ! Monsieur, vous craignez
qu'il ne sorte ?

Malepeste ! le Drille ; il sçait bien d'autres tours,
Le Manœuvre !

FERNAND.

Pourquoi me tiens-tu ce discours ?

Ou respecte cet homme, ou redoute ma cane.

PHILIPIN.

Quand on est Baladin, porte-t'on la soutane,
A-propos ? Dites-donc : Vous riez.

FERNAND.

Sot.

PHILIPIN.

Votre enfoutané faute mieux qu'un cabri,
Je le sçai ; mais chez vous que peut-il aller faire ?
Répondez, s'il vous plaît ?

FERNAND.

Pardonner à son frere,

268 L E M E D E C I N V O L A N T ,
Il étoit en courroux pour certains accidens

P H I L I P I N .

A ce compte, son frere est aussi là dedans ?

N'est-ce pas ?

C R I S P I N *à la fenêtre.*

Ah fripon friponnant

F E R N A N D *à Philipin.*

Tiens, écoute :

C R I S P I N *continuant.*

Voyez ce qu'aujourd'hui votre faute me coûte ;
J'aurois eu le plaisir de jamais ne vous voir ,
Si Monsieur dessus moi n'avoit pas tout pouvoir .
Mais je l'honore plus que personne du monde .

F E R N A N D *à Philipin.*

Tu vois bien.

P H I L I P I N .

Pour le moins que son frere réponde ,

Il le doit.

F E R N A N D *à Crispin.*

Votre frere à son tour ne dit mot ;

Qu'il parle.

C R I S P I N .

Entendez-vous, beau pleureux, maître sot ?
Si ma juste colere est sitôt adoucie

Déguisant sa voix & pleurant.

Monsieur, je vous rends grace, & je vous remercie,

Je n'ai pas à dessein répandu Taisez-vous.

Si jamais . . . Paix , vous dis-je , & craignez mille coups.

*Je puis ... Taisez-vous donc. Mais mon cher frere....
Encore ?*

P H I L I P I N.

Comment diable fait-il , le futé ? je l'ignore.

F E R N A N D.

Ils sont deux.

P H I L I P I N.

*Il le semble ; il n'en est pourtant rien.
Mais de bien le sçavoir je découvre un moyen ;
Dites que devant vous il embrasse son frere.*

C R I S P I N.

*N'étoit Monsieur Fernand que je veux satisfaire ,
Pécore*

F E R N A N D.

*Il auroit tort de vous plus offenser ;
Mais, Monsieur, pour me plaire il le faut embrasser,
Et toujours*

C R I S P I N.

L'embrasser !

P H I L I P I N.

Que cela l'embarresse !

Voyez,

FERNAND.

De votre part je prétens cette grace.

CRISPIN.

Il seroit trop honteux si ce bien peu commun. . . .

PHILIPIN.

Je vous jure ma foi, qu'ils ne font ma foi qu'un ;
Le madré ! gardez-vous des finesses qu'il brasse.

FERNAND à haute voix.

Seras-tu trop honteux si ton frere t'embrasse,
L'enfermé ?

CRISPIN.

*C'est à lui Paix, Monsieur le badaud ;
Paix fripon, paix belître ; & venez ici haut :**Crispin met son chapeau sur son coude, & puis l'em-
brasse si adroitement, qu'il semble que ce soit
une autre personne.*C'est moins par amitié que ce n'est par contrainte ;
Venez, dis-je.

FERNAND à Philipin.

Tu vois, ce n'est pas une feinte.

PHILIPIN,

Je n'y vois ma foi goutte, & ne sçai ce que c'est.

CRISPIN à Fernand,

A présent

F E R N A N D.

A présent descendez , s'il vous plaît ;

Je vous ouvre.

P H I L I P I N.

Epions ; car ou bien je suis yvre ,

Ou bien :

C R I S P I N *descendu.*

J'ai fait défense au coquin de me suivre ;

J'en aurois de la honte , il vient par après ;

Adieu.

Il sort , & met bas la soutane , puis comme Fernand est entré , croyant faire sortir un autre frere , Crispin prend l'occasion , & monte fort diligemment par la fenêtre , & ensuite sort avec Fernand comme si en effet il étoit frere du Médecin.

F E R N A N D.

Je suis ravi d'avoir fait cette paix :

Mais faisons sortir l'autre.

P H I L I P I N *ramassant la soutane de Crispin.*

Ah je tiens votre guéne,

Doctissime.

C R I S P I N *en habit de Valet.*

Est-il loin ?

F E R N A N D.

Assez loin.

272 LE MEDECIN VOLANT,
CRISPIN.

Que de peine,

Monsieur !

FERNAND à *Philipin*,

Hé bien ?

PHILIPIN.

Hé bien, sont-ils deux ?

FERNAND.

Ah vraiment

PHILIPIN *montrant Crispin & sa soutane*.

Voilà l'un, voilà l'autre.

CRISPIN.

Ah ! grands Dieux !

FERNAND.

Quoi ? comment ?

Que dis-tu ?

PHILIPIN.

Qu'à merveille il grimpe une fenêtre.

FERNAND.

Ah perfide

CRISPIN.

Ah ! Monsieur sçachez tout de mon maître,
Le voici.



SCENE XXV. ET DERNIERE.

FERNAND, CLEON LUCRESSE,
CRISPIN, PHILIPIN, LISE.

FERNAND.

C'Est Cléon! c'est ma fille! ah rusé;
Ce Cléon l'a séduite, & tu m'as amusé,
Médecin de malheur.

CLEON.

Quoi! Monsieur....

FERNAND.

Je te jure.

Que tu l'épouseras, ou je te défigure.

LUCRESSE.

Daignez....

FERNAND.

Point de quartier, il sera ton époux,
Ou du moins....

CLEON.

Cet hymen a des charmes si doux,
Monsieur....

274 LE MEDECIN VOLANT,
CRISPIN.

Sans affecter compliment ni surprise,
Vous le fait de Lucreſſe, & moi le fait de Liſe;
Confondant tout enſemble & nos biens & les
leurs,
Faiſons des Médecins, ou Volans, ou Voleurs.

F I N.

LES
NICANDRES,
OU
LES MENTEURS
QUI NE MENTENT POINT,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

ISIDORE, homme sçavant, pere d'Hipolite.

EUTROPE, pere d'Isméne.

HIPOLITE, Parisienne, amoureuse du premier Nicandre.

IACINTE, Suivante d'Hipolite.

ISMENE, Lyonnoise, vêtue en homme, amante du second Nicandre.

<p>Le premier NICANDRE, amant d'Hipolite.</p>	}	<p>Freres Gémeaux, qui se ressemblent si fort, qu'on les prend à tous momens l'un pour l'autre, & qui se rencontrent fortuitement à Paris, sans que ni l'un ni l'autre le sçache, où ils s'habillent par hazard tous deux d'une même façon.</p>
<p>Le second NICANDRE, amant d'Isméne.</p>	}	

CRISPIN, Valet du second Nicandre.

RAGOTIN, Valet du premier Nicandre durant le premier Acte, puis Valet d'Isméne.

UN COMMISSAIRE.

UN SERGENT du Châtelet.

DES ARCHERS muets.

La Scene est en Prison.



L E S

M E N T E U R S

Q U I N E M E N T E N T P O I N T ,

C O M É D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

H I P O L I T E , I A C I N T E .

H I P O L I T E .



E t t r o m p o i s - j e , I a c i n t e , e s t - c e l à s a
d e m e u r e ?

I A C I N T E .

C e s t l à m ê m e .

H I P O L I T E .

E t t u d i s q u ' i l v i e n d r a t o u t à l ' h e u r e ?

O i j

LES MENTEURS
IACINTE.

Il me fuit.

HIPOLITE.

Ah, Iacinte !

IACINTE.

Et quoi donc...

HIPOLITE.

Je me plains.

Ce que je souhaitois , à présent je le crains :
D'une fille en aimant le malheur est extrême
Alors qu'elle est réduite à le dire elle-même ;
Et que l'objet charmant qui l'a comblé d'ennui
A donné de l'amour , sans en prendre pour lui.
Je m'étois résoluë à parler de ma flamme ;
Mais Iacinte au moment

IACINTE.

Au moment ; quoi Madame ?
A qui cherche à vous plaire expliquez votre mais ;
Mais ?

HIPOLITE.

Mais je ne croi pas que j'en parle jamais.

IACINTE.

Courage ; quand la chose est si bien préparée ,
Faire la scrupuleuse , & la sainte sucrée ?
Et que lui direz-vous , car il vient sur mes pas ?

QUI NE MENTENT POINT. 279
HIPOLITE.

En ne lui disant rien , que ne dirai-je pas !
Quand on voit ce qui plaît, quoiqu'une ame pro-
jette ;

Les yeux ont une voix , si la langue est muette ;
Et pour bien découvrir son aimable tourment ,
Affecter le silence est parler clairement.

IACINTE.

Et de cette façon vous croyez faire entendre
Je vous le disois bien j'apperçois ce Nicandre ;
Il avance.

S C E N E . I I .

Le premier NICANDRE , HIPOLITE ,
IACINTE , RAGOTIN.

Le premier NICANDRE.

MADAME , il doit m'être bien doux
De jouir du bonheur qui m'approche de vous ;
Mais achevez de grace , & pour comble de joie
De vous mieux obéir découvrez une voie.
Parlez.

O iij.

280 LES MENTEURS
RAGOTIN.

Comme elle parle, écoutez, Diablezot à

IACINTE.

Ma Maitresse, Monsieur, parle sans dire mot.

Le premier NICANDRE.

Dites-moi, sans frayeur ce que c'est qui vous
touche,

Je suis homme.....

IACINTE.

Et là-là, parlez lui de la bouche,

Madame.

Le premier NICANDRE.

Vous croyez que me dire un secret

C'est peut-être.....

HIPOLITE.

Nicandre, éloignez ce Valet.

Le premier NICANDRE à Ragotin.

Dans une heure au plus tard tu viendras me re-
prendre.

RAGOTIN.

Mais.....

Le premier NICANDRE.

Sors.

RAGOTIN.

Mais....

QUI NE MENTENT BOINT. 281

Le premier NICANDRE.

Sors, te dis-je, & te va faire pendre.

RAGOTIN.

Et votre honneur, Monsieur, il est fort en danger;

Quand on n'en a plus guère, il le faut ménager.

Le premier NICANDRE.

Qu'elle est belle ! vois-tu ? j'en ai l'ame surprise.

RAGOTIN.

Déjà de son honneur tout le reste agonise.

Qu'il est âpre !

Le premier NICANDRE.

Sors donc.

RAGOTIN.

Mais.

Le premier NICANDRE.

Encor une fois.

RAGOTIN.

Adieu l'honneur.



SCENE III.

HIPOLITE, *le premier* NICANDRE,
IACINTE.

HIPOLITE.

NICANDRE, & mes yeux, & ma voix...
Je me sens interdite, & le charme qui brille...
Quand on est inquiète, & qu'on est une fille...
Le mérite sublime a pour moi tant d'appas...
J'ose... le trouble... Et quoi ne m'entendez-
vous pas ?

Le premier NICANDRE.

Moi, Madame !

HIPOLITE.

Iacinte, il ne veut pas m'entendre.

IACINTE.

Parlez sans façonner, & vous faites comprendre
Aussi ; car le moyen jusqu'ici qu'il ait pû ?

Si vous dites deux mots, c'est à bâton rompu.

Laissez-moi lui parler, je suis bien plus hardie.

Permettez, ô Monsieur, qu'à présent je vous die.

Ma Maitresse Hipolite a depuis peu de jours...

QUI NE MENTENT POINT. 283

Quand on est à son âge, & qu'on rêve toujours.....

Je ne puis deviner, mais enfin je suis sûre....

A tous les mouvemens j'apperçois qu'elle est mûre...

Je ne sçai quoi pour elle a des charmes si doux.....

Dites-moi, s'il vous plaît, Monsieur, m'entendez-vous ?

Le premier N I C A N D R E.

Me joüer c'est vous plaire, & je m'offre moi-même...

I A C I N T E.

A quoi tant de façons : ma Maîtresse vous aime.

Le premier N I C A N D R E.

Ciel !

H I P O L I T E.

O Dieux !

I A C I N T E.

Dame ! ô Dieux ! je ne puis m'aïser.

Le premier N I C A N D R E.

Madame

H I P O L I T E.

Il n'est plus temps de vous rien déguiser.

Je vous aime ; ce mot est sans doute blâmable ;

Il m'échape à regret, mais il est véritable ;

Je vous aime.

Le premier N I C A N D R E.

Est-il vrai, m'aimez-vous ?

O . . .

Je l'ai dit.

Le premier NICANDRE.

De vos rares bontés je me sens interdit,
Mais, Madame

IACINTE.

Ce mais pourra bien la confondre.

HIPOLITE.

Mais enfin

Le premier NICANDRE.

Mais enfin, je ne puis y répondre.

IACINTE.

Justement !

HIPOLITE.

M'exposer à ce honteux mépris ;

O Ciel !

Le premier NICANDRE.

De vos appas je connois tout le prix ;

A me favoriser votre cœur se dispose ,

Mais un ferment horrible à mon bonheur s'oppose ;

Pour ne pas en douter écoutez seulement.

IACINTE.

Écoutons.

Le premier NICANDRE.

D'où je fors on vivoit noblement.

IACINTE.

Après.

Le premier NICANDRE.

Ma mere est morte aussi-bien que mon pere ;

IACINTE.

Pour cela ?

Le premier NICANDRE.

De parens je n'ai plus qu'un seul frere.

IACINTE.

Hé bien ?

Le premier NICANDRE.

Ce frere & moi sommes freres jumeaux.

IACINTE.

Qu'en est-il ?

Le premier NICANDRE.

Tous ses traits à mes traits sont égaux.

IACINTE.

Est-ce tout ?

Le premier NICANDRE.

Pour nos mœurs il en est tout de même.

IACINTE.

A la fin ?

Le premier NICANDRE.

Ce qu'il aime est aussi ce que j'aime.

Et qu'importe ?

Le premier NICANDRE.

Entre nous tout paroît si commun
Que pour voir tous les deux, il ne faut en voir
qu'un.

IACINTE.

Quoi ?

HIPOLITE à *Iacinte*.

Ne l'interromps plus qu'au plus vîte il acheve.
D'avoir dit mon secret je déteste.

IACINTE.

Et je creve.

Il se pâme de joye à présent qu'il sçait tout.
Voyez-vous du depuis comme il tient son bon bout ;
Le manoeuvre ?

HIPOLITE.

Iacinte, est-ce là ta conduite ?

Le premier NICANDRE.

De mon âpre malheur pour apprendre la suite ,
De ce frere si cher dont j'ignore le sort ,
De qui j'ai le visage , & la voix & le port ;
De ce frere , en un mot qui si fort me ressemble ,
Qu'on nous prend l'un pour l'autre à nous voir être
ensemble ;
D'un frere

I A C I N T E.

Et foin du frere , & du frere éternel ;

Concluez.

Le premier N I C A N D R E.

De mon frere un serment solemnel ;

Madame

H I P O L I T E.

De ce frere un serment vous engage . . .

Le premier N I C A N D R E.

Depuis plus de six ans je voyage , il voyage.

Mais en nous séparant nous jurâmes tous deux

De jamais à l'Hymen ne contraindre nos vœux ;

Que de l'un ou de l'autre une bouche fidelle

De la mort ou la vie eut appris la nouvelle.

Voyez donc à mon sort quelle peine se joint ,

Je le cherche , il me cherche , & ne nous trouvons
point ;

Je ne puis deviner quel endroit le recelle :

Et pour comble de maux je vous trouve si belle ,

Qu'il falloit que mon cœur , qu'Hipolite asservit ,

Ou jamais ne jurât , ou jamais ne vous vit.

Adieu , Madame.



SCENE IV.

HIPOLITE, IACINTE.

HIPOLITE.

HE bien , que dis-tu ?

IACINTE.

Moi ? j'enrage.

HIPOLITE.

Le serment qu'il a fait de jamais

IACINTE.

Badinage ?

Il se raille , Madame.

HIPOLITE.

Est-il vrai ?

IACINTE.

Tout de bon .

HIPOLITE.

Mais il m'aime , tu vois .

IACINTE.

Lui ? tarrare pompon .

Je m'en suis apperçûë , il biaise , il bricole ;

QUI NE MENTENT POINT. 289

Quand il parle de frere, il vous fiche la cole;

Je vous le garantis franc donneur de canards.

HIPOLITE.

Tu crois donc que quelqu'autre ait surpris ses regards?

IACINTE.

Si je le crois? vraiment; ce matois, ce Nicandre.

SCENE V.

ISMENE *vêtue en homme*, HIPOLITE,

IACINTE.

ISMENE.

NICANDRE! le feroit-ce? essayons de l'apprendre.

Ce Nicandre, Madame, à mon cœur est bien cher,
Je le cherche.

HIPOLITE.

Hé! Monsieur, vous pouvez le chercher,
Peu m'importe.

ISMENE.

Peut-être il vous plaît, il vous touche?

Avoïez.

IACINTE.

Dépêchez, que Monsieur se recouche,

S'il déplaît, c'est tant pis, & s'il plaît c'est tant mieux.

ISMENE.

Ce n'est pas sans raison que je suis curieux ;
Il vous aime ?

HIPOLITE.

Peut-être.

ISMENE.

Il l'adore, le traître.

Vous, l'aimez-vous, Madame, à votre tour ?

HIPOLITE.

Peut-être.

ISMENE à *Iacinte.*

L'aime-t'elle ?

IACINTE.

Selon.

ISMENE.

Sera-t'il son époux ?

IACINTE.

C'est selon.

ISMENE.

Justes Dieux !

HIPOLITE.

Vous en êtes jaloux ?

ISMENE.

De celui que je dis si vous êtes l'épouse.

Je puis être alarmée , & paroître jalouse ;
L'infidèle !

H I P O L I T E.

Jalouse !

I A C I N T E.

Ah ! Madame , voyez

Ce que c'est que nos yeux qui s'étoient fourvoyez ;
Elle est fille , elle-même elle s'est éclaircie ;
Ah ! le joli garçon par la superficie !
Qu'il est drôle !

H I P O L I T E.

Elle est fille !

I S M E N E.

Il est vrai , je la suis ;

Et ce que vous aimez est ce que je poursuis.
L'infidèle Nicandre

H I P O L I T E.

Achevez , l'infidèle

I S M E N E.

Dans Lyon à ses yeux je parus assez belle ;
Je lui plûs , il me plût ; & dans un même jour
Je donnai tout ensemble & reçus de l'amour.
Il me voit , me demande , & m'obtient de mon
pere.

On nous veut épouser , & le traître differe ;

Et pour toutes raisons parle confusément
 Et de frere semblable , & d'horrible serment :
 Me soutient qu'il m'adore : ardemment me con-
 jure

De ne pas endurer qu'il devienne parjure ;
 Et d'une ame charmée , & qui l'aime toujours
 Pour rejoindre ce frere il exige huit jours.
 Il me quitte le traître , & j'en sens mille peines ;
 Cependant du depuis j'ai compté huit semaines.
 Et tel est de mon sort le cruel traitement ,
 Que je trouve Nicandre , & je perds mon amant.

I A C I N T E à *Hipolite*.

D'où naissoit le refus qui si fort vous afflige ?
 Voyez-vous ?

H I P O L I T E.

Apprens . . .

I A C I N T E.

Paix.

H I P O L I T E.

Mon couroux . . .

I A C I N T E.

Paix , vous dis-je ,

Et ne lui dites rien qui nourrisse ses feux.

I S M E N E.

Il vous peut à son aisé adresser tous ses vœux ;
 Demander son logis seroit perdre ma peine.

Redoutez seulement la présence d'Ismene ;
De Rivale à Rivale on ne s'accorde rien.
Mais je puis le trouver par un autre moyen.
Je vous laisse.

SCENE VI.

HIPOLITE, IACINTE.

IACINTE.

IL vous aime ?

HIPOLITE.

Il me hait l'infidèle.

IACINTE.

Vous devez au Seigneur une belle chandelle ,
Madame ; il a pour vous une grande amitié ;
Je ne me défens pas d'en payer la moitié.
Car enfin la nature est aisée à surprendre ;
Et si pour votre époux vous aviez eu Nicandre ,
Avec son Valet , qui n'a pas mauvais air ,
Mon honneur eût pu faire un méchant pas de Clerc.
Laissez désormais , aussi-bien cette fille

HIPOLITE.

Elle est belle , bien faite , & paroît de famille ;
Elle cherche Nicandre , & j'en ai du souci ;

Mais l'amour est aveugle , & je la suis aussi !
 Que Nicandre l'adore , ou Nicandre l'abuse ,
 Qui n'a point de mérite a du moins de la ruse ,
 Et peut-être

IACINTE.

Madame , il revient dans ce lieu.

SCENE VII.

Le second NICANDRE , HIPOLITE ,
 IACINTE , CRISPIN.

HIPOLITE *en raillant.*

A LA fin votre frere est trouvé ,

Le second NICANDRE.

Plût à Dieu !

HIPOLITE.

Je l'ai vu.

Le second NICANDRE.

Quoi , Madame !

HIPOLITE.

Il vous est tout semblable.

CRISPIN.

Madame , êtes-vous Ange , ou bien êtes-vous Dia-
 ble ?

QUI NE MENTENT POINT. 295

Quoi ! sans vous dire mot, vous sçavez nos secrets ?

Le second N I C A N D R E.

Il est vrai que tous deux nous avons mêmes traits,
J'ai la voix, le visage, & la taille de même,
J'ai l'humeur,

I A C I N T E.

Comme il fait l'innocent quatriéme !
De vous pousser à bout le perfide a fait voeu.

Le second N I C A N D R E.

Vous le connoissez donc, ce frere ?

H I P O L I T E.

Quelque peu,

Le second N I C A N D R E.

Il vous voit ?

H I P O L I T E.

Quelquefois.

C R I S P I N.

Ah, la bonne bigotte !

Diroit-on qu'elle y touche ?

I A C I N T E.

Un Valet nous balotte ?

Et je pense Madame, admirez ce bâtier !

Ce n'est pas son valet que ce galefretier ;

Avec cette finesse il prétend qu'on s'embourbe.

Le second N I C A N D R E.

Ainsi

LES MENTEURS
HIPOLITE.

Levez le masque , on connoît votre fourbe ,
Et vous vous y prenez de mauvaife façon.

CRISPIN.

Parbleu ! pas tant bigotte , elle change de ton.

Le second NICANDRE.

Et quoi.....

HIPOLITE.

Qui vous aimoit a pour vous de la haine.

Le second NICANDRE.

On me hait ! mais , Madame.....

HIPOLITE.

On connoît votre Isméné.

Le second NICANDRE.

Mon Isméné !

CRISPIN.

Bon , bon , mordez vous-en les doigts ;
Il demande huit jours , & demeure deux mois.

Le second NICANDRE.

Mon Isméné , bons Dieux ! ô parole cruelle !

CRISPIN *appelle son Maître au coin du Théâtre.*
St , st ; une autre fois battez moins la semelle ,
Monsieur.

Le second NICANDRE.

Tes fots discours.....

C R I S P I N.

Je parle à cœur ouvert.

I A C I N T E.

Il enrage tout vif de se voir découvert ;
Il ne se doutoit pas qu'on eût pû tout apprendre.

Le second N I C A N D R E.

Et comment croyez-vous qu'on me nomme ?

H I P O L I T E.

Nicandre.

Fourbe , artificieux , difeur de fauffetés.

C R I S P I N.

Puis qu'il ne répond rien , d'accord des qualités.

Le second N I C A N D R E.

Il est vrai qu'à l'amour je n'ai pû satisfaire.

Mais par votre moyen fi je trouve mon frere ,
Pour rendre un juſte hommage à de rares appas,

Iſméne

H I P O L I T E.

Dites donc que vous ne l'aimez pas ?

Impoſteur.

Le second N I C A N D R E.

Je l'adore , ou le Ciel me foudroye !

La ſervir eſt ma gloire , & l'aimer eſt ma joye :

Pour quelque autre beauté qui respire le jour

J'ai des civilités , & non pas de l'amour.

Son intérêt vous touche , & je vous en rens grace ;
Embrassez

H I P O L I T E .

Vous sçaurez l'intérêt que j'embrasse ,
Et je vous ferai voir , dès ce jour , si je puis ,
Comme Ismène me touche , & ce que je lui suis .
Vous verrez qu'à l'outrage une fille est sensible ;
Qu'à ses vœux méprisés il n'est rien d'impossible ;
Et quoique depuis peu vous soyez à Paris ,
Ainsi que votre nom je sçai votre logis ;
Pensez-y bien .

Elle sort.

S C E N E V I I I .

Le second NICANDRE , IACINTE ,
CRISPIN .

Le second NICANDRE *arrête* Iacinte , & *lui dit* :

DE grace , ayez plus de tendresse .
Dites-moi qui des deux est Suivante ou Maitresse ?
Je vous trouve bien faite , est-ce vous qu'elle sert ?

I A C I N T E .

QUI NEMENTENT POINT. 299
IACINTE.

Oüi.

Le second NICANDRE.

Madame

IACINTE.

Courage.

CRISPIN.

Elles font de concert ,

Les gaillardes.

Le second NICANDRE.

Madame , écoutez en revanche

IACINTE.

Voyez-vous cette main au fin bout de ma manche ?

Elle pourroit tomber dessus votre museau ;

Allez-vous-en chercher votre frere jumeau :

Ou dessus cette jouë un puissant catapläme

Adieu.

SCENE IX.

Le second NICANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

CONNOISSEZ - vous cette bonne
Madame ?

Nullement.

CRISPIN.

Nullement ?

Le second NICANDRE.

Je ne la vis jamais.

CRISPIN.

Songez bien

Le second NICANDRE.

Plus j'y songe , & moins je la remets.

Je ne la vis jamais en aucune manière.

CRISPIN.

A la première vûë elle est bien familière.

Des soufflets tout d'abord !

Le second NICANDRE.

Tu m'en vois tout surpris.

D'hier au soir seulement j'arrivai dans Paris.

CRISPIN.

De la nuit noire en Diable il étoit plus d'une heure.

Le second NICANDRE.

Et déjà toutes deux ont appris ma demeure ,

Crispin.

CRISPIN.

Les Pouffecûs sont de vilaines gens.

Garre après votre queuë un troupeau de Sergens.

Et si votre personne est par eux attrapée ,

QUI NE MENTENT POINT. 301

Vous aurez une femme , ou la tête coupée.
Ce n'est pas qu'entre nous je ne sçache fort bien
Qu'avec une Maitresse on ne fait souvent rien ;
Mais à votre prison pour donner une cause
Vous serez accusé d'avoir fait quelque chose ;
Et vous en sortirez , si le Ciel vous y met ,
Pour aller à la Noce , ou du moins au gibet.

Le second N I C A N D R E.

Quoi ! tu penses qu'Isméne ait si peu de constance...

C R I S P I N.

Je ne sçai , par ma foi , ce qu'il faut que je pense ;
Il faut bien vous aimer pour attendre toujours :
Et je trouve deux mois bien plus longs que huit
jours.

En laissant à Lyon cette belle Lionne ,
Tu me crèves le cœur , disiez-vous , ma Pouponne ;
Mais enfin mon départ ne doit pas t'irriter ,
Je te quitte un moment pour ne plus te quitter ;
Laisse agir mon amour , je te tire de peine ,
Ou je me donne au Diable , & dans une semaine ,
Mon Fanfan , de mon frere ou la vie , ou la mort
Me remet le pouvoir de conclure mon sort ,
De quelqu'un que je crois j'en aurai la nouvelle.
Depuis à vous attendre elle fait sentinelle.
Tandis qu'en galopant & par vaux & par monts

Nous passons vous & moi pour de francs vagabonds ;
Voyez si la Donzelle a sujet de bien rire.

Le second N I C A N D R E.

Ah ! Crispin , de ce frere on n'a pû me rien dire ;
Je m'en meurs. Cependant va dedans mon logis ,
On me veut faire pièce , & j'ai peur d'être pris :
Dis qu'il n'est pas besoin qu'aujourd'hui l'on m'at-
tende.

C R I S P I N.

Si je suis pris pour vous , & qu'après on me pend
Aussi ?

Le second N I C A N D R E.

Te pendre ! à tort on l'auroit prétendu.

C R I S P I N.

Et qu'importe comment on puisse être pendu ?
Soit à tort, soit à droit, n'est-ce pas toujours l'être ?

Le second N I C A N D R E.

Tu te moques , te dis-je , obéis à ton Maître,
Je t'attends en ce lieu.

C R I S P I N.

Mais Monsieur

Le second N I C A N D R E.

Hâte-toi.

C R I S P I N *revient sur ses pas.*

Daignez donc pour le moins me répondre de moi ;
Car enfin

Le second NICANDRE.

Va , te dis-je , & retiens cette place. *Crispin sort.*

Attendant qu'il revienne , allons voir Clidimace ;

Comme dans cette ville il a bien du crédit ,

Cet ami . . .

S C E N E X.

RAGOTIN, *le second* NICANDRE.

RAGOTIN.

JE reviens comme vous m'avez dit,
Est-ce fait ?

Le second NICANDRE.

Que veux-tu ?

RAGOTIN.

Je reviens.

Le second NICANDRE.

Que je meure . . .

RAGOTIN.

Dites en conscience , ai-je mis plus d'une heure ?

Le second NICANDRE.

Que veux-tu , mon ami ? dis-le moi.

RAGOTIN.

Je reviens.

Le second NICANDRE.

Accordons un peu mieux tes discours & les miens ;
A tout ce que tu dis je ne puis rien comprendre.

RAGOTIN.

Il ne vous souvient pas que je viens vous reprendre ?
Le secret de la Dame à la fin est-il scû ?
Dites-moi.

Le second NICANDRE.

Mon enfant , je ne t'ai jamais vû ;
Quel es-tu ?

RAGOTIN.

Qui je suis ? qu'ai-je accoutumé d'être ?
Ragotin.

Le second NICANDRE.

Ragotin , je ne puis te connoître ,
Passe ton chemin , passe.

RAGOTIN.

Il le fait tout exprès !
Moi , je vous connois.

Le second NICANDRE.

Toi , me connoître ?

RAGOTIN.

A peu près.

Le second NICANDRE.

Tu t'abusés , mon cher , ton erreur est extrême :
Passe.

QU I NE MENTENT POINT. 305

R A G O T I N.

Il n'est donc pas vrai que vous êtes vous-même,
N'est-ce pas ?

Le second N I C A N D R E.

Je commence à beaucoup m'ennuyer.

R A G O T I N.

En gambades , je pense , il prétend me payer.
Je vous fers.

Le second N I C A N D R E.

Tu me fers !

R A G O T I N.

Hé nenni ?

Le second N I C A N D R E.

Je m'irrite ;

Maraut . . .

R A G O T I N.

Payez-moi donc ; & sortons quite à quite.

Le second N I C A N D R E.

Je te dois quelque chose, insolent ! je vois bien . . .

R A G O T I N.

Si vous me devez ! non , vous ne me devez rien.

Et qui peut me devoir quinze mois de mes gages ?

Le second N I C A N D R E.

Laisse-là ta sottise ; en un mot tu m'outrages.

Je me fais violence , & je dois de ce pas . . .

P iij.

Vous devez , il est vrai ; mais vous ne payez pas :

Le second NICANDRE.

Sc̄ais-tu bien , goguenard , qu'à bons coups de nazardes ,

Si tu railles encore , & que tu goguenardes ,

Que de tes mots bouffons tu me fasses l'objet

RAGOTIN.

Je bouffonne ! Vraiment j'en ai bien du sujet !

Mis dehors , pas le fōt̄ ; ne sc̄avoir chez qui vivre

Quoi ! vous vous en allez.

Le second NICANDRE.

Et tu penses me suivre ?

RAGOTIN.

Je le pense , & repense.

Le second NICANDRE.

Et tu ne penses pas ,

Que si tu l'entreprens , je te casse les bras ?

Suis-moi donc , si tu veux ; viens , tu n'as rien à craindre.

Il sort.

S C E N E X I.

R A G O T I N *seul.*

IL ne faut que cela pour m'achever de peindre.
 Peu courtois Courtisan , en chassant ton valet
 Que la peste t'étouffe , & te faute au colet :
 Qu'au fin fond des Enfers le grand diable te plonge.
 Mais j'enrage de faim , à propos , quand j'y songe.
 Pour branler la machoire , & nous faire laquais
 Allons chercher fortune aux degrés du Palais,

Fin du premier Acte,



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

Le premier NICANDRE *seul.*

LA charmante Hipolite a pour moi de l'es-
time,
Et je n'ose répondre au beau feu qui l'anime !
A mon cruel serment tous mes sens occupés . . .

S C E N E II.

ISME'NE, *Le premier* NICANDRE.

ISME'NE *en habit d'homme.*

OU je vois l'infidèle, ou mes yeux sont
trompés.

C'est lui-même, le traître ! A quoi rêve Nicandre ?

Le premier NICANDRE.

Et par quelle raison souhaiter de l'apprendre ?

ISME'NE.

Vous m'aimiez autrefois, & j'ai dû présumer.....

Le premier NICANDRE.

Si je vous ai connu, j'ai bien pû vous aimer ;
Où vous ai-je pû voir ? tirez-moi d'une peine.

ISME'NE.

A Lyon,

Le premier NICANDRE.

A Lyon ? votre nom c'est.....

ISME'NE.

Isméne.

Le premier NICANDRE.

J'ai beau pour vous connoître employer mes efforts.....

ISME'NE.

Je ne vous parois pas ce que j'étois alors ;
Vous sçavez que l'on change.

Le premier NICANDRE.

Il est indubitable.

Mais c'est beaucoup changer qu'être méconnoissable ;

A Lyon j'ai pû faire un passable séjour,

Mais.....

ISME'NE.

Mais, quoiqu'il en soit, vous reviez à l'amour ?

Le premier NICANDRE.

J'y rêvois, je l'avoue ; une Dame si belle

ISME'NE.

Vous l'aimez ?

Le premier NICANDRE.

Si je l'aime ?

ISME'NE.

Et vous êtes fidèle ?

Le premier NICANDRE.

Vouloir toute ma vie adorer ses appas

ISME'NE.

Ingrat , c'est le paroître , & c'est ne l'être pas.

Ouvre les yeux.

Le premier NICANDRE.

Monfieur

ISME'NE.

Dis mon nom , si tu l'oses.

De ton frere , perfide , as-tu fçu quelques choses ?

Le premier NICANDRE.

Un langage fi haut me rend tout interdit . . . :

ISME'NE.

Ta Maitresse , infidèle , est deffous cet habit.

Vois Ifméne , vois traître ; & que l'oeil te deffille.

Le premier NICANDRE.

Quoi ! deffous cet habit j'apperçois une fille !

Ah ! Madame

QUI NE MENTENT POINT. 311

I S M E' N E.

Volage, à quoi m'oblige-tu ?

Ta honteuse inconstance a trahi ma vertu ;

Sont-ce là ces huit jours ? est ce là cette flamme ?...

Le premier N I C A N D R E.

Expliquez cette énigme ; & de grace , Madame...;

I S M E' N E.

Cette énigme ? volage : ah cruel , plût aux Dieux !

Mais ton crime visible a-t-il rien de douteux ,

Infidèle ?

Le premier N I C A N D R E.

Mon crime !

I S M E' N E.

Ame double , & traîtresse ,

Est-ce donc ta vertu que trahir ta Maitresse ?

Le premier N I C A N D R E.

Moi , trahir ma Maitresse ?

I S M E' N E.

Oüi , toi , lâche.

Le premier N I C A N D R E.

Moi ?

I S M E' N E.

Toi.

Le premier N I C A N D R E.

Je ne vous connois pas , & j'ignore pourquoi . . .

LES MENTEURS ISME NE.

Tu ne me connois pas ? toi , perfide ? toi , traître ?
Hé bien , je veux t'apprendre à pouvoir me con-
noître ;

Et te faire toi-même à toi-même avoier
Que tu m'as oubliée , & n'ai pû t'oublier.
Prends-y garde.

SCENE III.

Le premier NICANDRE *seul.*

J 'IGNORE à quoi tend sa querelle.
A l'entendre , autrefois je soupirai pour elle.
Moi, bons Dieux ! moi pour elle avoir pû soupirer !
Je ne la vis jamais , & ne puis pénétrer
Mais à quoi je m'amuse ? à quoi songe mon ame ?
Si j'ai quelques momens je les dois à ma flamme ;
Hipolite Jacinte en ce lieu se fait voir.
Jacinte



SCENE IV.

IACINTE, *le premier* NICANDRE,

IACINTE.

IL dit mon nom ! qui vous l'a fait sçavoir ?
Vous me démaîtrisez, maître fourbe.

Le premier NICANDRE.

Où s'adresse . . . :

IACINTE.

Dites-moi qui des deux est Suivante ou Maîtresse ?
Je vous trouve bien faite, est-ce vous qu'elle sert ?

Le premier NICANDRE.

Parlez plus clairement ; avez-vous découvert . . .

IACINTE.

Rien du tout.

Le premier NICANDRE.

D'où vient donc que je comprends à
peine

IACINTE.

On connoît

Le premier NICANDRE.

Quoi ? parlez, qui connoît-on ?

Isméné!

Le premier NICANDRE.

Je vous entens , Iacinte ; Hipolite sçait bien . . . :

IACINTE.

Que gens faits comme vous ne vaudront jamais rien.

Adieu , passe--volant.

Le premier NICANDRE l'arrêtant.

Demeurez & pour cause ;

Au malheureux Nicandre apprenez une chose.

J'allois voir Hipolite

IACINTE.

Hipolite ! vous !

Le premier NICANDRE.

Moi.

IACINTE.

C'est bien fait.

Le premier NICANDRE.

Croyez-vous . . .

IACINTE.

Oùi , sans doute , je croi.

Je croi , si vous osez dans sa chambre paroître ,

Que vous n'en fortirez que par une fenêtre.

Hipolite piquée

Le premier NICANDRE.

Elle ?

QUI NE MENTENT POINT. 315

IACINTE.

Non ; qui donc ? moi ?

Le premier NICANDRE.

Et qui l'a pu piquer ?

IACINTE.

Votre . . . je ne sçai quoi ;

Vos discours outrageans , votre langue qui jouë . . .

Le premier NICANDRE.

Ma langue est imprudente , & je la défavouë ;

Non je ne prétens pas qu'elle parle jamais ,

S'il ne faut d'Hipolite applaudir les attraits.

Me hait-elle , Iacinte ? avouëz.

IACINTE.

L'idiote

Pour vous aimer encore est peut être assez sote ;

Mais si j'en étois cruë

Le premier NICANDRE.

Elle ne me hait pas !

Pour me bien obliger retournez sur vos pas.

Dites-lui tout l'excès de ma flamme amoureuse ;

Dites

IACINTE.

Allez ailleurs chercher une menteuse ,

Monsieur.

Le premier NICANDRE.

Mettez ma flamme au degré le plus haut ;
Et ce fera

IACINTE.

Mentir justement comme il faut.

Le premier NICANDRE.

Puisque vous refusez d'aller dire que j'aime,
Offrez-moi le moyen de le dire moi-même.
Que je voye Hipolite , & lui puisse parler ;
Qu'un moment

IACINTE.

J'ai bien peur de me laisser aller.

Vous l'aimez ?

Le premier NICANDRE.

Je l'adore , & l'adore elle seule.

Ou

IACINTE.

Qui dit Courtisan , dit toujours fort en gueule :
De vous croire moi-même en secret je rougis ;
Cependant sans façon je retourne au logis :
J'allois faire un message , & pour vous je differe ;
A propos , Hipolite accompagne son pere ;
Mais il peut la quitter , il ne faut qu'un instant

Le premier NICANDRE.

A la prochaine rue un intime m'attend ;

QUI NE MENTENT POINT. 317

Je m'en vais le trouver ; où vous dois-je reprendre ?

IACINTE

Dans une petite heure ayez soin de vous rendre ...

Où dirai-je ? ici même , en ce coin à l'écart.

Le premier NICANDRE.

C'est assez , & de plus

IACINTE.

Et de plus , Dieu vous garde.

SCENE V.

Le premier NICANDRE *seul.*

TEMERAIRE serment fors de cette memoire ;
Ne fais pas un obstacle à l'excès de ma gloire.
Depuis plus de six ans je me suis défendu

SCENE VI.

CRISPIN, *le premier* NICANDRE.

CRISPIN.

MONSIEUR, vous ne ferez ni roüé ni
pendu ;

Je n'ai vü ni recors , ni bourreau , ni charette.

Tout va bien..

Le premier NICANDRE.

De quel air ce belitre me traite !

A qui parle ?

CRISPIN.

Pour moi , quoique simple valet ,
 Dans la peur que j'avois d'être pris au colet ,
 J'ai joué de finesse , & l'ai mis dans ma poche ,
 Voyez-vous ? Pour l'Hôteffe elle tourne la broche ;
 Elle dit qu'en tout cas votre lit fera prêt ;
 Que peut-être

Le premier NICANDRE.

A cela je n'ai point d'intérêt.

Où vas-tu ? d'où viens-tu ? dis-le moi tout à l'heure :
 Et je croi

CRISPIN.

Je ne vais , ni ne viens , je demeure ,
 Comme il fait le gausseur ! d'où je viens , me dit-il ?
 Il a cru tout d'abord que j'étois Algoiazil ;
 Et qu'en vrai pas de loup je venois le surprendre.

Le premier NICANDRE.

Sçais-tu bien , mon ami , qu'on me nomme Nicand-
 dre ,

Et que l'on me déplaît quand on fait le badin ?

CRISPIN.

Sçavez-vous bien , Monsieur , qu'on m'appelle
 Crispin ?

Le premier NICANDRE.

Moi, je sçaurois ton nom ?

CRISPIN.

Comme je sçai le vôtre ;

Et nous nous connoissons aussi-bien l'un que l'autre,

Le premier NICANDRE.

Camarade ! . . .

CRISPIN.

Pays !

Le premier NICANDRE.

Dis-moi, traître, es-tu fou ?

CRISPIN.

Mon cher Maître avoüez que vous êtes bien fou,

Le premier NICANDRE.

Moi ton Maître !

CRISPIN.

Et qui donc ?

Le premier NICANDRE.

Il a pû se méprendre.

Je t'ai dit, mon ami, qu'on m'appelle Nicandre :

Qu'un sot conte me choque, & qu'enfin

CRISPIN.

Et qu'enfin

Je vous ai répondu qu'on me nomme Crispin.

Le premier NICANDRE.

Et crois-tu que ce nom suffira pour m'apprendre . . .

CRISPIN.

Tout comme il me suffit de celui de Nicandre.

Le premier NICANDRE.

Mais de bien te connoître offre moi le moyen ;
Que veux-tu ? quel es-tu ?

CRISPIN.

Mon Dieu , je ne suis rien ;
Je suis ce que je suis ; qui que je sois , je m'aime ,
Et je ne voudrois pas être autre que moi-même .
Je me garantis tel.

Le premier NICANDRE.

Mais pourquoi ? . . .

CRISPIN.

Mais pourquoi

Puisque vous êtes vous , je puis bien être moi.

Le premier NICANDRE.

Mon valet

CRISPIN.

Je le suis.

Le premier NICANDRE.

Ta folie est extrême.

CRISPIN.

A tout autre que vous , je dirois , fou toi-même !
Et je pense

Le premier NICANDRE en s'en allant.

Maraut tu veux être battu ;

Et si je n'avois hâte , insolent.... où vas-tu ?

CRISPIN.

Où vous-même allez-vous ? J'accompagne mon Maître.

Le premier NICANDRE.

Je dois , si je le suis , te le faire paroître :

Il t'en faut une preuve , impudent ; la voilà !

Il lui donne un soufflet.

S C E N E VII.

CRISPIN *seul.*

IL a parbleu raison , il le prouve par là.

Le secret est joli pour se bien faire croire !

De sa chienne de patte enfoncer ma machoire ,

Et souffrir sans souffler , qu'il me donne un soufflet ,

C'est bien être le Maître , & Crispin le valet.

Quelle peste de preuve il me force de prendre !

Ce bon frere frappart est sans doute Nicandre :

Ce sont là de ses coups , je les sens à leur poids :

J'en reçois réglément près de cent tous les mois ;

Et de tous ses soufflets ce n'est pas là le moindre.

Mais où Diable à présent le pourrai-je rejoindre ?
 Sa valise restée au logis d'où je viens ,
 Où parmi ses habits sont aussi tous les miens.
 En tout cas Le voici la gueule enfarinée ,
 Le bon traître !

S C È N E V I I I .

Le second NICANDRE, CRISPIN.

Le second NICANDRE,

QU'HEUREUSE est pour moi la journée !
 Ah , Crispin ! un ami généreux , bien-faisant ,
 Et non pas un ami comme ceux d'à présent ,
 Dont la langue est dorée, & dont l'ame est de bouë ;
 Mais un ami sincere, obligeant

C R I S P I N ,

Ah la jouë !

Le second NICANDRE.

De me voir Clidimace a les sens tout ravis ;
 Dans sa propre maison il me donne un logis.
 A tous mes intérêts tout entier il se vouë ,
 Et je veux ce qu'il veut , pour lui plaire.

C R I S P I N .

Ah la jouë !

Le second NICANDRE.

Quel sujet te fait plaindre , & pourquoi le cacher ?
C'est peut-être une dent qu'il te faut arracher ;
Une dent peut suffire à gâter une bouche ,
Songez-y. Mais répons sur le fait qui me touche ;
As-tu vû mon hôtesse , aura-t-elle tout prêt ? ...

CRISPIN.

A cela , mon ami , je n'ai point d'intérêt ;
Où vas-tu ? d'où viens-tu ? dis le moi tout-à-l'heure ?

Le second NICANDRE.

Que me dit ce coquin ! Je t'affomme , ou je meure ;
Parle ; dois-je tout craindre , ou ne redouter rien ?

CRISPIN.

Mais de bien te connoître , offre-moi le moyen ;
Que veux-tu ? Quelles-tu ?

Le second NICANDRE.

Qui je suis , double traître ?

Je puis facilement te le faire connoître :
Et sans avoir besoin d'être si retenu

CRISPIN.

Ah ! Démentibuleur ; je l'ai trop reconnu.
De ne pas l'ignorer à présent je me pique ;
Et ma jouë en peut être un témoin authentique.

324 LES MENTEURS

Faire pleine recette à deux doigts de mon nez
D'un soufflet plantureux, & des mieux affenez ;
D'un soufflet qu'une main plus noire que blanche,
Depuis plus de six mois mitonnoit dans sa manche ;
D'un soufflet qui par terre quasi répandu
Si vous ne le payez , je veux être pendu.

Le second NICANDRE.

Est-ce pure gageure : ou bien si tu déterres

CRISPIN.

C'est gageure.

Le second NICANDRE.

Gageure :

CRISPIN *montrant sa jouë.*

On m'en donne des erres.

Il chante de rage.

Voyez-vous ? Mon cadet . . . Là, là, là, là, là, là.



S C E N E IX.

IACINTE, HIPOLITE, *le second*
NICANDRE, CRISPIN.

IACINTE *sortant avec Hipolite.*

IL vous attend, Madame, & c'est lui que voilà.
Avancez.

à Nicandre.

A vous voir je l'ai fait condescendre.
Près d'une heure Hipolite a voulu s'en défendre,
Mais j'ai tant de vos feux appuyé le parti;
J'ai tant dit que mes soins vous avoient pressenti;
Tant de fois répété que toujours pour Isméne
Loin d'avoir de l'amour vous auriez de la haine...

Le second NICANDRE.

De la haine pour elle ! Ah ! je brûlé d'amour.
Non, non....

HIPOLITE *à Nicandre.*

De vos mépris vous voilà de retour,
Je l'ai sçû d'Iacinte ; Isméne est pourtant belle.

Le second NICANDRE.

Belle est toute charmante, & je n'adore qu'elle ;

Q ij

Son aimable visage a des charmes si doux

IACINTE.

Il se moque , Madame ; il n'adore que vous,
Il me l'a dit.

Le second N I C A N D R E ,

Moi ?

IACINTE.

Vous.

Le second N I C A N D R E .

En parlant de ma flamme ,
Loin de vous avoir dit que j'adore Madame

IACINTE.

Quoi, vous n'avez pas dit à moi-même en ce lieu . . .

Le second N I C A N D R E .

Rien du tout.

IACINTE.

Rien ! Madame il offense bien Dieu :
Le méchant homme !

Le second N I C A N D R E .

Quoi

ISMENE.

Quoi , vous-même, hypocrite
Quand vous êtes venu pour lui rendre visite . . .

Le second N I C A N D R E .

Moi visite ! Crispin pourra dire au besoin . . . !

QUI NE MENTENT POINT. 327

CRISPIN.

Je vous fers de valet , & non pas de témoin.

Le second NICANDRE.

Mais tu sçais

CRISPIN.

Je ne sçai si je sçai quelque chose ,

Mais je me tais.

HIPOLITE à *Iacinte*.

Tu vois où ton zèle m'expose ?

A ton rapport sans doute il n'a pas consenti.

IACINTE.

J'ai dit vrai , je vous jure ; & Nicandre a menti.

Je n'ai pas , grace à Dieu , la mémoire débile ;

Il falloit que pour lors son valet fut en ville ,

Lui seul en cette place il faisoit l'idiot.

Le second NICANDRE.

Quand vous m'avez parlé j'étois seul ! Répons.

CRISPIN.

Mot.

Le second NICANDRE.

Dù donc , lors qu'Iacinte a commencé sa guerre ,

étois-tu ?

CRISPIN.

Dans le monde.

Le second NICANDRE.

En quel lieu ?

CRISPIN.

Sur la terre.

Le second NICANDRE.

L'endroit, c'est

CRISPIN.

Dans la France ; à Paris , que je croi.

Le second NICANDRE.

En présence

CRISPIN.

En présence ? en présence de moi.

Le second NICANDRE.

Mais perfide Crispin , le dessein où tu butes

CRISPIN *montrant sa jouë.*

Il ressouvient toujours à Crispin de ses flutes.

Le second NICANDRE.

Ils s'entendent , Madame ; un indice trop grand . . .

IACINTE.

Si je lui déchargeois un bon moule de gand ;

Madame , laissez-moi lui bailler sur la crête.

CRISPIN *à Iacinte.*

Ne prens point de conseil que celui de ta tête ;

J'en fais de moitié ; rosse.

QUI NE MENTENT POINT. 329
HIPOHITE.

Enfin il m'est honteux
D'avoir pû vous apprendre où j'adresse mes vœux ;
Ne vous souvenez pas qu'Hipolite vous aime ;
Oubliez

Le second NICANDRE.

Vous m'aimez !

HIPOHITE.

Je l'ai dit à vous-même ,
Ingrat ; & ma foiblesse est allée à ce point

Le second NICANDRE.

En vérité , Madame , il ne m'en souvient point.
Vous m'avez , dites-vous , adorable Hipolite

HIPOHITE.

Une feinte si basse , & m'outrage , & m'irrite.
Je ne suis pas Iacinte , & vous vous méprenez

IACINTE.

Paumez-lui moi la gueule , & lui cassez le nez.
Faut-il tant de façons ? J'en enrage d'envie ;
Son valet qui me pousse , à cela me convie.

Le second NICANDRE.

Tu la pusses , perfide ? & ton cœur est si bas

CRISPIN.

Moi , loin de la pousser je lui retiens le bras.
Elle a menti.

Madame , admirez l'autre traître ;
Le valet se gauberge aussi-bien que le maître.
Oses-tu ? . . . Voyez-vous ? il fait signe des yeux...

CRISPIN.

Vous mentez comme un Diable, impudente.

IACINTE *lui donne un soufflet.*

Moi ?

CRISPIN.

Deux.

C'est le compte tout rond ; & ma jouë aplatie . . .
Ah ! Maitresse coureuse, ou du moins apprentie, . . .

IACINTE.

Quoi ! bélître

Le second NICANDRE.

La belle , il faut moins s'émouvoir.
Votre sexe , & Madame ont ici tout pouvoir.
Essayez , ma petite , à vous rendre plus sage.
Pour vous, c'est à regret que ma voix vous outrage ;
D'avoir pû vous choquer j'ai beaucoup de douleur ;
Et de peur qu'il n'arrive un semblable malheur ,
Je fors.

CRISPIN *à Jacinte.*

Je fors aussi ; mais avant que je sorte ,
A ton peste de bras qui n'a pas la main morte ,

QUI NE MENTENT POINT. 331

Je fouhaite la galle & qui mine ton corps ;
A tes pieds tout crochus je fouhaite des cors ;
A ta jambe un ulcere ; à ta cuisse une goutte ,
Que de toi deormais tout chacun se degoûte ;
Je fouhaite à ton ventre une canine faim ,
Et que pas un mortel ne te donne de pain ;
Loin d'avoir des appas, & des charmes qui brillent,
Je fouhaite à ton sein des tétos qui brandillent ;
A ton bas de visage un menton fort pointu ;
A tes dents une brèche à passer tout vêtu ;
A ton nez la roupie ; aux yeux cire ; au front
crasse ;
Et que de tes cheveux dont tu tires ta grace ,
On fasse des licous au Bourreau de Paris ,
Pour pendre les laquais qui sont au Paradis.
Peste de Cagne !

S C E N E X.

HIPOLITE, IACINTE,

HIPOLITE.

HE bien ?

Sans perdre une parole ,
Dépêchez vite de jouer votre rôle ;
Au secours ! à la force ! embrassez l'intérêt
Tout va le mieux du monde , Isidore paroît ;
Isidore !

S C E N E X I.

ISIDORE, HIPOLITE, IACINTE.

ISIDORE.

IL s'exhibe où le cri prend son être.
Qu'est-ce ?

HIPOLITE.

Comme un éclair il vient de disparaître.
Il faut qu'assurément il vous ait entendu.

ISIDORE.

Eclaircis ta matière à mon individu.
A ma mémoire active à comprendre la chose ,
De sa voix attractive incorpore la cause.
Articule tes mots , & divulgue le fait ;
Puis après de la cause on descend à l'effet.
Déduis ta malencontre en manièresuccinte.

HIPOLITE.

Il est venu Monsieur , demandez à Iacinte.

ISIDORE à *Iacinte*.

Oculaire témoin du malheur qu'elle tait ,
Toi , qui peux à son pere inculquer son secret ,
De le développer j'interpelle ton ame.

IACINTE.

Il est venu. Monsieur , demandez à Madame.

HIPOLITE.

J'appréhende si fort de vous voir indigné ,
Qu'enfin

ISIDORE.

Ma géniture , aurois-tu forligné ?

HIPOLITE.

Ah !

IACINTE.

Ah !

ISIDORE.

Dieux des sçavans , l'une & l'autre soupire !
D'où dérive.

HIPOLITE.

Autre part je sçaurai vous tout dire ;
Et puisqu'un prompt remede est ici de saison ;
Vous forcerez le traître à m'en faire raison.

Fin du second Acte.

 ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, LE COMMISSAIRE.

I S M E N E.

EN FIN de mon malheur vous avez con-
noissance ;

Je vous ai de ma honte assez fait confidence :

Je vous ai découvert de quel sexe je suis ,

Et le nom de l'ingrat qu'à présent je poursuis :

Mais tout ingrat qu'il est , comme il a du courage,

Il peut vous outrager , & je crains qu'on l'outrage ;

Car enfin à la haine il a beau m'animer ,

Mon naturel usage est l'usage d'aimer :

En m'ôtant son amour , il retient ma tendresse ;

Ainsi pour s'en saisir il faut user d'adresse ,

Puisque de tous côtés je redoute les coups ,

Soit qu'ils viennent de lui , soit qu'ils viennent de

vous.

L E C O M M I S S A I R E.

Vous craignez vainement qu'il se puisse défendre.

Juſques dans ſon logis on le peut aller prendre ;
Et quinze ou ſeize Archers , aux captures ſoit
prompts

I S M E N E.

Ah ! de grace , à Nicandre épargnons ces affronts.
L'ingrat m'eſt toujours cher , tout cruel qu'il puiſſe
être ;

Et quoiqu'il ſoit éteint , ſon amour peut renaître :
Ecoutez le biais que je croi le plus doux ;

Je lui fais un appel , & je prens rendez-vous ;

Je m'en diſ offenſé , ſans lui dire autre choſe ;

Je lui mande qu'au Cours il en ſçaura la cauſe ;

Que je ſuis Gentilhomme auſſi noble que lui ,

Et qu'au lieu que je marque il peut même aujourd'hui

LE COMMISSAIRE.

Et ſur votre parole il aura l'aſſurance ?

I S M E N E.

Il a tant de courage & ſi peu de prudence ,

Qu'à ſa ſeule valeur oſant trop ſe fier ,

Dans le Cours de la Reine il fera le premier.

Là , vous & vos Archers ayez ſoin de vous rendre ;

Et ſous un faux ſemblant de vouloir nous défendre,

Nous ayant déſarmés par votre autorité ,

Vous pourrez le faiſir avec facilité.

Cette voye est plus douce, & me semble plus sûre.

LE COMMISSAIRE.

Mais enfin d'une femme il verra l'écriture,
Et d'un cœur amoureux prévenant le dessein . . .

ISME NE.

Vous croyez mon cartel fabriqué de ma main ?
Une main empruntée a pris soin de l'écrire ;
Et pour en peu de mots achever de tout dire ,
Un Valet que j'ai pris aux degrés du Palais,
Mieux vêtu mille fois que mille autres valets ,
Servira ma colere , & fera mon message.

Vous de votre côté commencez votre ouvrage ,
Amassez tous vos gens , & selon mon espoir
Faites-les rendre au Cours à six heures du soir :
Voilà ce que de vous j'ai voulu me promettre.
Et tandis qu'au Courrier mon valet va remettre . . .
Il revient ; il me cherche ; allez tout dépêcher.
Adieu.

Le Commissaire sort.



SCENE II.

RAGOTIN, ISMENE.

RAGOTIN.

N'EST-CE pas vous que je viens re-
chercher,

Dites-moi ?

ISMENE.

C'est moi-même : As-tu beaucoup de zèle ?
Car je ne doute point que tu ne sois fidèle ,
Et de ta part enfin je crains peu d'accidens.

RAGOTIN.

N'ai-je pas dans Paris cinq ou six Répondans ?
Pour me cautionner, s'ils me sont nécessaires,
J'ai trois Laquais, un Page, & deux Clercs de No-
taires ;

Diable, je suis connu par d'honnêtes Messieurs !
J'ai l'honneur, qui plus est, d'être aimé de plusieurs ;
Et je conte cela mon plus bel avantage.

ISMENE.

Il est grand ; mais écoute, as-tu bien du courage ?

Du courage ? j'en crève . . . en mon juste cour-
roux

Produisez quelques-uns qui me tâtent le poux.

Est-ce Brave ? Soldat ? Mousquetaire ?

ISMENE.

Moi-même.

RAGOTIN.

Vous , Monsieur ?

ISMENE.

Moi ?

RAGOTIN.

Pour vous mon respect est extrême ,

Je suis votre valet.

ISMENE.

Mais enfin

RAGOTIN.

Mon Dieu ! Mais.

C'est un point chatoüilleux que l'honneur d'un La-
quais ;

Je suis plein de courage , & n'en suis jamais vuide ;

Mais j'aurois du regret de faire un Maîtricide :

Vous ne l'ignorez pas , les honnêtes Chrétiens

ISMENE.

Tu conçois à rebours le discours que je tiens ;

J'ai querelle.

QUI NE MENTENT POINT. 339

R A G O T I N.

Querelle! est-il vrai ?

I S M E N E.

J'ai querelle ;

Et je veux éprouver à quel point va ton zèle.

Pour porter un cartel de toi seul j'ai fait choix.

R A G O T I N.

Donnez-vous bien souvent de semblables emplois ?

I S M E N E.

Selon.

R A G O T I N.

Dites-moi sans donner de bricole ,

Si c'est que je me louë , ou bien si je m'enrôle ?

I S M E N E.

As-tu peur ?

R A G O T I N.

Moi ? non ; mais

I S M E N E.

Mais , point tant de façon ;

Si tu sens de la peur , tu peux le dire.

R A G O T I N.

Et non ;

Mais

I S M E N E.

Voilà le cartel ; prends le soin de le rendre ;

Tu liras le dessus ; il s'adresse à Nicandre.

RAGOTIN.

A Nicandre !

ISMENE.

A Nicandre ; il demeure ici près :

A ce nom tu frémis que je crois ?

RAGOTIN.

Moi ? non , mais

ISMENE.

S'il demande le nom de celui qui t'envoie ,
 Il pourra le sçavoir , puisqu'il faut qu'il me voye.
 Je vais dans mon logis, ruë aux Ours, au Dauphin,
 De ce jour ennuyeux attendre le déclin ;
 Cela fait , dans ce lieu tu viendras me reprendre ;
 Adieu.

SCENE III.

RAGOTIN *seul*

JE vais porter un cartel à Nicandre !
 A lui qui me veut battre , & qui fait le mâdré.
 Ah! Nicandre, ma foi tu feras Nicandré !
 Tu t'en vas étrener mon épée. Il avance ;
 Mais il ne songe pas à ceci , que je pense ;

QUI NE MENTENT POINT. 341
Dieu sçait si le cartel le va rendre éperdu !

S C E N E I V.

Le premier NICANDRE, RAGOTIN.

Le premier NICANDRE.

IACINTE assurément m'aura trop attendu ;
Il m'a trop retenu cet Ami ; j'en déteste.
Où pourrai-je à présent la trouver ? Ah , ah.

RAGOTIN *lui allongeant une botte.*

Zeste.

Le premier NICANDRE.

Tu reviens à belle heure, & tu penses qu'au cas . . .

RAGOTIN.

Oui , je pense ; pourquoi ne penserois-je pas ?
Je veux penser.

Le premier NICANDRE.

Coquin ; je puis t'être funeste ;
Et si tu fais le fou tu ne doutes pas

RAGOTIN *allongeant encore une autre botte.*

Zeste.

Le premier NICANDRE.

Où crois-tu que tu sois ? dis marouffe.

Pourquoi ?

J'ai mon droit comme vous sur le pavé du Roi ,
De quoi vous mêlez-vous ? Qu'est-ce donc ? J'y
veux être.

Le premier NICANDRE.

Mais , à qui donc es-tu ?

RAGOTIN.

Moi ? Je suis à mon Maître ;
Avec autre que vous on se trouve un peu mieux ;
Tenez , quasi défunt , jetez ici les yeux ,
Puis après au Seigneur recommandez votre âme.

Le premier NICANDRE.

Cet infame

RAGOTIN.

Tantôt vous aurez de l'infame ;
Vous m'avez querellé , vous avez fait le fat ;
Vous en mourrez , beau Sire , & mourrez *intestat* ;
Lisez.

Le premier NICANDRE *lit.*

Sans que je me nomme ,

*Nicandre , vous sçavez que je suis Gentilhomme ;
Que l'épée à la main j'ai dessein de vous voir.
Du sujet que j'en ai , j'ose tout me promettre ;
C'est au Cours de la Reine , à six heures du soir ;*

Et j'aurai le second qui vous rend cette Lettre.

Nicandre continuë.

Tu ne n e fers donc plus , Ragotin ?

R A G O T I N.

Non, ma foi.

Le premier N I C A N D R E.

Je n'en murmure point; cela dépend de toi ;
Tu te rends le second de celui qui m'appelle ?
Tu le dois , c'est ton maître , & j'admire ton zèle ;
Voyons si ta valeur à ton zèle répond.

Il tire l'épée , & Ragotin remet la sienne.

R A G O T I N.

Que ne suis-je premier , aussi-bien que second !
Voyez-vous de courroux comme le nez me fronce?

Le premier N I C A N D R E.

Quoi ! tu crains

R A G O T I N.

Ecoutez , je vais rendre réponse ;
Si vous vouliez m'attendre un moment dans ce
lieu ?

Le premier N I C A N D R E.

Je le veux

R A G O T I N.

Mettez-là votre main. Sans adieu ;
C'est assez ; si j'y viens que le diable m'emporte. *bas.*

SCENE V.

Le premier NICANDRE seul.

CIEL ! vous m'êtes propice , & l'on ouvre la
 porte ;
 Le bonheur de vous voir va donc m'être accordé ,
 Hipolite : Iacinte , ai-je point trop tardé ?
 Si vous pouviez sçavoir quel plaisir vous me faites.
 Je jure

SCENE VI.

IACINTE, *Le premier NICANDRE.*

IACINTE.

ALLEZ-VOUS-EN au peautre , à qui
 vous êtes,

Le premier NICANDRE.

Quoi ! Iacinte me laisse , & dans cet embarras . . .

IACINTE.

Allez-vous-en au diable , & ne me touchez pas ,
 Vous dis-je.

Le premier NICANDRE.

Mais , Iacinte , il me semble . . .

QUI NE MENTENT POINT. 345
I A C I N T E.

Il me semble

Qu'on ne vaut pas la peste alors qu'on vous res-
semble ;

Qu'être lâche , perfide , hypocrite , emballeur ,

Méchant comme la grêle , insolent , suborneur ;

Qu'avoir l'ame du diable à tous coups possédée ;

C'est de votre peinture une légère idée :

Il me semble cela.

Le premier N I C A N D R E.

Mais au moins

I A C I N T E.

Au moins mais

Le premier N I C A N D R E.

Mais vous m'avez promis

I A C I N T E.

Mais je vous dépromets ;

Et de plus laissez-moi , j'ai des mains , je dévore..



SCENE VII.

EUTROPE, IACINTE, *Le premier*
NICANDRE.

EUTROPE.

EST-CE pas près d'ici que demeure Isidore ?

IACINTE.

Oui ; le voulez-vous voir ?

EUTROPE.

Ah ! je le voudrois bien.

IACINTE.

Attendez.

Le premier NICANDRE à Iacinte.

Vous pouvez par le même moyen . . .

A tout ce procédé je ne puis rien comprendre ,
Iacinte.

EUTROPE.

Ou je m'abuse , ou je vois là Nicandre.

Je le vois , c'est lui-même. A la fin je te tiens.

C'est en vain que tes bras sont plus forts que les
miens.

Qu'as-tu fait de ma fille ?

IACINTE

QUI NE MENTENT POINT. 347

IACINTE *appelle à une fenêtre.*

Isidore ! allons vite.

A Eutrope.

Tenez ferme , tenez , car il faut qu'on le gîte.

Isidore !

Le premier NICANDRE.

Monfieur lâchez-moi de ce pas ;

Ou du moins

IACINTE.

Tenez ferme , & ne le lâchez pas ;

Son filou de caquet m'a fçû rendre éblouie.

S C E N E V I I I .

ISIDORE , IACINTE , EUTROPE ,

Le premier NICANDRE.

ISIDORE *à la fenêtre.*

UNE voix transcendante a percé mon ouïe.
Apprêtez-vous

IACINTE.

Monfieur , venez vite au fecours.

A Eutrope.

Vénéralde vieillard , tenez ferme toujours ;

D'une fille de bien, de famille assez grande,
Ayant pris tout l'honneur, il faut bien qu'il le
rende,
Ou qu'il creve.

E U T R O P E.

De rage, il m'en voit tout en feu ;
Le déloyal, le traître !

Le premier N I C A N D R E.

Est-ce conte ? Est-ce jeu ?
Quoi Iacinte elle-même aura donc de la joye ! . . .

I A C I N T E.

Venez vite, Monsieur, vous saisir de la proye ;
C'est Nicandre.

E U T R O P E.

Lui-même.

Le premier N I C A N D R E.

Il est vrai, mais confus

I S I D O R E *en bas.*

Rendons-en grace & los à Jupin de la fus.
O malin Téréus, de qui l'ame trop noire
D'une Philomela contamines la gloire ;
Toi, qui dans le vrai centre où l'on prend les plaisirs,
Veux immatriculer tes coupables desirs ;
Un faut patibulaire est le prix que j'annexe
Aux torrides souhaits dont l'outrage me vexe ;

QUI NE MENTENT POINT. 349

Et par un sort tragique âprement avancé,
Du terrestre climat tu seras expulsé.

I A C I N T E.

Prenez l'occasion qu'un bon Ange vous offre ;
Tandis qu'il est ici permettez qu'on le coffre :
Je m'en vais au plus vîte amener le Coffreur.

Elle sort,

Le premier NICANDRE tenu par les deux bras.

Quoi ! de l'un & de l'autre éprouver la fureur !
D'un courroux si bizarre apprenez-moi la cause ;
Soit à vous , soit à vous , ai-je fait quelque chose ?
De qui m'ose arrêter que je sçache le nom.
Est-ce vous ? Est-ce vous ?

E U T R O P E.

C'est moi-même.

I S I D O R E.

Ego sum.

Une fille effleurée est un grand vitupère.

E U T R O P E.

Et cela de bien près touche un malheureux pere.
Isidore !

I S I D O R E.

Isidore ! Hé vous me connoissez ?

E U T R O P E.

Je ne vous ai point vû depuis dix ans passez,

R ij

Un tel temps a rendu ma mémoire affoiblie ,
 Cependant de vos traits elle est toute remplie ;
 Eutrope aime Isidore , & le Ciel a permis

I S I D O R E .

Eutrope ! ah parangon des fidèles amis !
 Charissime collègue , incapable de noïses ,
 Relegué par le fort aux rives Lyonnoïses ,
 Si vous êtes fertile en tendresses pour moi ,
 Etreignez Isidore , & plaignez son émoi :
 C'est Eutrope !

E U T R O P E .

Vous voir est ce que je souhaite .
 Mais ma joye Isidore est pourtant imparfaite ,
 Une fille abusée

I S I D O R E .

Ah !

E U T R O P E .

Ah !

I S I D O R E .

Ah !

E U T R O P E .

Ah !

*Isidore & Eutrope lâchent Nicandre , & s'embrassent
 en pleurant , tandis que Nicandre s'échape .*

Destin!

Je suis débarrassé de leurs mains à la fin ;
 Mais le foible malheur que celui que j'évite ,
 Si le triste Nicandre est haï d'Hipolite ;
 Elle est seule chez elle , allons-y de ce pas.

Il entre chez Hipolite.

SCENE IX.

Le second NICANDRE, CRISPIN.

EUTROPE, ISIDORE.

CRISPIN *chargé d'une Valise.*

AH! que déménager est un rude tracas!
 Peste soit la valise ! Elle est diablement
 lourde ,

Haye ! Au meurtre ! Ah l'échine !

*Les deux Vieillards étant embrassés , Crispin passe au-
 près d'eux , trébuche , se laisse tomber , & les fait
 tomber tous deux.*

EUTROPE.

Ah maudite balourde !

ISIDORE.

J'ai les muscles froissés , & le corps mutilé.

R iij

Ce coquin . . . Dieux , Eutrope ! il paroît désolé :
 Quoi le pere d'Isméne est dedans cette ville !
 A la première porte attrapons un asyle ,
 Fuyons.

Il entre aussi chez Hipolite

S C E N E X.

EUTROPE, ISIDORE, CRISPIN:

EUTROPE.

E ST-CE pour rire , ou du moins es-tu fou ?

CRISPIN.

Qui vraiment c'est pour rire , on se casse le cou ,
 Pour rire ! c'est Eutrope , il faudra qu'on acheve .
 Monsieur ! je croi , ma foi , que le diable l'enlève .
 Ho ! Nicandre ! Il fait gille , & je suis retenu ;
 Dites-moi , s'il vous plaît , ce qu'il est devenu ,
 Messieurs ?

EUTROPE.

Le voyez-vous le malicieux traître ?
 Il nous a fait tomber pour faire fuir son maître :
 Quoi , perfide Crispin , ose-tu nous choquer ?

ISIDORE.

Dans la prison prochaine il le faut colloquer ;
Et que touchant son maître une réminiscence ...

CRISPIN.

Moi, Messieurs, en prison ? Vous raillez, que je
pense.

EUTROPE.

Dis l'endroit qui le cache, ou du moins nous le
rend.

CRISPIN.

Si le diable l'emporte, en puis-je être garand,
Messieurs ?

EUTROPE.

Laisse la feinte & parois plus sincère.
Le malheur d'une fille émeut l'ame d'un pere ;
Peut-être est-elle grosse, & je sçai le moyen

CRISPIN.

Ma foi, grosse ou menuë, il n'y va rien du mien.
De ce qu'a cette fille on peut dire les causes,
Et ne pas se méprendre en faisant choix des choses ;
Si dedans un cachot je me voyois caché,
Je ferois pénitence, & je n'ai pas péché ;
De quoi que mon étoile aujourd'hui me menace ;
Ou souffrez que je péche, ou qu'un autre le fasse ;
Je ferois à regret pénitence gratis.

Empêchons que nos vœux ne soient pas mi partis ;
Thémis veut qu'on le tole , & s'il ratiocine

C R I S P I N .

En son chien de patois qu'est-ce qu'il baragoüine ?
Ma mort est résolüe , il le dit en Hébreu.

A condamner Crispin différez tant soit peu ;
Et qu'un jour à venir le bon Dieu vous le rende ,
Charitables Messieurs , qui voulez qu'on me pen-
de ,

Et qui tous acharnés sur un pauvre garçon

Mais que voici de gens de méchante façon !

Ah ! combien les Bourreaux ont de Valets de
Chambre ?

S C E N E X I .

EUTROPE , ISIDORE , IACINTE ,
UN SERGENT , *les Archers.*

LE SERGENT .

MESSIEURS, de la Justice ayant l'heur d'être
membre

C R I S P I N .

Membre, vous ?

LE SERGENT.

Oüida , membre ; & je dirai de plus . . .

CRISPIN.

Diable ! que la Justice a les membres dodus !

IACINTE.

On diroit qu'à vos vœux toute chose réponde.

Ces Messieurs tout ensemble attendoient d'autre
monde ,

Et Nicandre . . . Le traître , où s'est-il retiré ?

ISIDORE.

Imperceptiblement il s'est évaporé ;

Mais voilà qui le pleige ; il faut qu'on l'appréhende ;

Que dedans une Chartre après on le descende ;

Et son procès ensuite étant fait & parfait ,

Qu'il serve d'holocauste à mon sang putrefait.

EUTROPE.

Votre sang , dites-vous ? C'est le mien qu'on ou-
trage.

ISIDORE.

C'est le mien :

EUTROPE.

C'est le mien.

CRISPIN.

J'ai le dos bon ; courage ;

A Eutrope.

Votre fille à ce compte a perdu son honneur ?

E U T R O P E.

Oui, perfide.

C R I S P I N à *Isidore.*

La vôtre a le même malheur ?

I S I D O R E.

Oùï, pécore.

C R I S P I N à *Iacinte.*

Et le tien ?

I A C I N T E.

Moi ? je l'ai.

C R I S P I N.

Chose vraie !

Car si tu ne l'as plus, il faut bien que je l'aye.

Croi-moi, tâtes-y ; tâte, & ne déguise rien.

Tu peux parmi le leur faire passer le tien ;

Cependant que d'honneur tout le monde me
charge,

Signe au bas de la feuille, & te mets à la marge.

Ton honneur, si tu l'as.

I A C I N T E.

Si ! comment si ! fripon !

Moi, si j'ai mon honneur ! si je l'ai !

C R I S P I N.

Que sçait-on !

QUI NE MENTENT POINT. 357

On te voit du grand monde imiter la méthode :
Tu veux comme ce monde enchérir sur la mode ;
Ce qu'il fait tu le fais , & pour cette raison ,
Le Si , dont je te parle est assez de faison.
Si donc

I A C I N T E .

Quoi ! vous souffrez que ce perfide cause ?

L E S E R G E N T .

Si de mon ministère il vous plaît quelque chose ;
Messieurs

E U T R O P E .

C'est ce pendart qu'il faut prendre.

C R I S P I N .

Qui ?

I A C I N T E .

Toi.

I S I D O R E .

Accipez.

E U T R O P E .

Saisissez.

I A C I N T E .

Prenez.

L E S E R G E N T *saisissant Crispin.*

De par le Roy . . .

Vrais Suppots de Satan, effroyable couvée

Peste ! comme le membre a la tête levée !

Il me va mener pendre, il n'est rien si constant.

Membre, qui démembrez, ne me tirez pas tant.

Aux Archers.

Vous, petits membrillons, dont je crains la présence,

Vous, qui du maître-membre accroissez la puissance,

Hapes-chairs de mon ame, ah ! ne permettez point

Que de pierre de taille on me fasse un pourpoint.

Je suis valet de bien, & c'est pure malice.

EUTROPE.

D'un méchant ravisseur c'est l'infame complice ;

Et l'honneur d'une fille a rendu désolé

CRISPIN.

Eh ! Monsieur, qu'on me fouille, on verra si je l'ai.

L'honneur est nécessaire, en de bonnes familles,

Et j'en voudrois avoir pour donner à vos filles.

Si pour prendre le mien dans ce lieu l'on m'a pris,

Messieurs

ISIDORE *au Sergent.*

Vous le tenez *in manibus vestris* ;

Sufficit ; Domine vous sçavez m'en répondre,

QUI NE MENTENT POINT. 359

Dans un sombre manoir vous devez le profonde ;
Puis , quand dans la prison vous l'aurez intégré ,
L'hôtel de Nicandre vous fera démontré .
Sur-tout vers sa demeure ayez soin qu'on se muce .
Employez à sa prise & la fourbe , & l'astuce ;
L'aimable Iacinte ira guider vos pas .
Vous , Eutrope , *in domum* venez prendre un repas .
Et lors qu'à vos douleurs vous aurez donné trêve ,
Vous me clarifierez le sujet qui vous grève .
Venez .

E U T R O P E .

Vous le voulez , j'accomplis vos souhaits .

Au Sergent .

Débonnaires Messieurs , vous serez satisfaits ;
Mais au traître Crispin , daignez joindre Nicandre .

S C E N E X I I .

C R I S P I N , L E S E R G E N T .

I A C I N T E , *les Archers .*

C R I S P I N *au Sergent .*

MEMBRE , nous sommes seuls ; on ne peut
nous entendre .

Dites-moi , puis-je pas un moment vous parler ?

LES MENTEURS
LE SERGENT.

Tu le peux un moment ; que veux-tu ?

CRISPIN.

M'en aller ;

O cher membre !

LE SERGENT.

Il raisonne : on diroit qu'il méprise . . . ?

CRISPIN.

Menez donc à ma suite en prison la valise ,

O gigot de Justice ! & traînez avec moi

Mon malheureux paquet dans la maison du Roi.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

HIPOLITE, *Le premier* NICANDRE.

HIPOLITE,

D'UNE indigne foiblesse à ma gloire mortelle,

Tu viens de recevoir une preuve nouvelle ;

Je cherchois à te perdre , & tu m'as sçû toucher ;

Je voulois qu'on te prît , & j'ai sçû te cacher :

Je sçai qu'il est honteux que mon sexe soupire ,

Mais tel est de l'amour l'inévitable empire ;

Et le feu qu'en son ame une fille ressent ,

Pour être plus contraint , n'en est pas moins puissant.

C'est en vain que d'un cœur où l'amour a pris place,

La pudeur en tumulte autorise l'audace ;

N'aimer rien que d'aimable est un foible si doux...

Le premier N I C A N D R E.

Ah ! que ce foible est beau , quand on brûle pour vous !

Ma flamme impétueuse est pour vous trop fidelle ;
 Pour convaincre d'erreur une bouche si belle :
 Pourtant , quelques respects dont je fois combattu ,
 Ce que vous nommez foible est toute ma vertu.
 Il est doux d'être aimé , c'est avoir de la gloire ;
 Mais s'il est doux de l'être , il est doux de le croire.
 Vous avez tant d'appas, je mérite si peu ;
 Qu'un équitable doute accompagne mon feu.
 Je dois à l'apparence un amour qui m'honore ;
 En voyant mes défauts m'aimerez-vous encore ?
 Consultez-vous , Madame , & sans précipiter . . .

H I P O L I T E.

Toi-même , ingrat , toi-même ose te consulter.
 Avouë ingénument que tu ne peux sans peine ,
 Pour aimer Hipolite abandonner Isinée ;
 Et que de mes bontés l'injurieux excès ,
 De ta première flamme empêche le succès.
 Afin que ton destin à mon destin s'attache ,
 J'ai sçû faire moi-même à moi-même une tache ;
 On me croit abusée , on te croit suborneur ;
 Et l'on doit te contraindre à me rendre l'honneur.
 Je te l'ai déjà dit , & ton ame est instruite . . .

Le premier N I C A N D R E.

Je l'avois oublié , généreuse Hipolite ,
 Mais il m'en ressouvient , & d'un cœur amoureux

QUI NE MENTENT POINT. 363

L'obligeante imposture a rempli tous mes vœux.
De mon amour aussi daignez être certaine ;
Je soupire pour vous & non pas pour Ismène ;
De vos seules beautés je connois le pouvoir ;
Vos yeux seuls

H I P O L I T E .

S'il est vrai, tu le peux faire voir ;
On me croit abusée , & l'honneur te convie

Le premier N I C A N D R E .

Je vous entens , Madame , & j'en brûle d'envie ;
Je dois à votre feinte accorder mon aveu ;
Mais l'endroit est mal propre à parler de mon feu.
Vous m'aimez , je vous aime, il me suffit, Madame,
Appaisez votre pere en faveur de ma flamme ;
Dès demain je m'apprete au bonheur de le voir.
Pourrez-vous l'appaiser ?

H I P O L I T E .

J'y ferai mon pouvoir ;

Adieu.

Le premier N I C A N D R E .

Donc à ma flamme il n'est rien de contraire ?...

H I P O L I T E .

Si je fais mon pouvoir , je pourrai beaucoup faire ;
J'oubliois de le dire ; adieu.

Le premier N I C A N D R E .

Mais Elle sort.

Ne fois point un obstacle aux douceurs de mon
fort ,

Mon frere , & souffre au moins qu'une flamme si
belle

Mais au Cours de la Reine enfin l'heure m'appelle :
Je n'ai point de second ; mais du moins j'ai du
cœur ,

Et de plus mon épée est de bonne longueur.
Il est vrai qu'assez foible est le bras qui seconde

S C E N E I I.

CRISPIN, *le premier* NICANDRE.

CRISPIN *avec une Bouteille à la main.*

AH mon bon Dieu ! pourtant je ne vois point
de monde.

Ces maudits Houspilleurs comme ils m'ont fait
driller. *appercevant Nicandre.*

Autre Chasse-Coquin qui m'entend babiller ;
Il me lorgne. Ah ! c'est vous , ô Messire Nicandre !
Bon jour.

Le premier NICANDRE.

Dis promptement ce que tu veux m'apprendre ,

Je ne puis faire ici qu'un moment de séjour ;

Si tu veux me parler , parle vite ;

C R I S P I N.

Bon jour.

Des mains de la Justice est-ce ainsi qu'on s'arrache ?

Eh ! que si le bonhomme eût trouvé votre cache !

Le premier N I C A N D R E.

Si je me cache ou non , que t'importe ?

C R I S P I N.

Si fait ;

Il m'importe.

Le premier N I C A N D R E.

Il t'importe ! As-tu quelque sujet :

Maraut....

C R I S P I N.

Faudra-t-il point que je vous rende grace

De ce qu'au lieu de vous en prison l'on m'enchasse ?

Le premier N I C A N D R E.

On t'a mis en prison !

C R I S P I N.

Et bien mis, qui plus est ;

Les bourreaux.

Le premier N I C A N D R E.

C'est , dis-tu , pour mon seul intérêt ?

C R I S P I N.

Nenni c'est pour le mien ; je suborne des filles ;

Et je suis en amour grand abbateur de quilles !

Le premier N I C A N D R E.

Ne veux-tu me donner que de fottes raisons ?

C R I S P I N.

Ne vous souvient-il pas des deux chiens de grifons ?

Votre futur beau-pere , & son cher maigre-échine ?

Le premier N I C A N D R E.

Hé bien ?

C R I S P I N.

Tu Dieu ! Monsieur, la méchante vermine !

A peine de leur vûë étiez-vous échapé ,

Qu'un gros peste de membre aussi-tôt m'a gripé.

L'un & l'autre grifon ne sçavoit où se prendre ;

Moi n'ayant point d'honneur que je pusse leur rendre.

Au redoutable son d'un seul , *De par le Roi* ,

Cinq ou six Pouffecus se sont jettés sur moi ;

Et par tant de côtés m'ont fait coure si vîte ,

Qu'à la fin , grace aux Dieux , ils m'ont mis dans le gîte.

On nous croit de concert , & l'on s'est fourvoyé.

Le premier N I C A N D R E.

Voyant ton innocence on t'a donc renvoyé ?

On s'est donc apperçû de cette erreur extrême ?

Je m'en suis , par ma foi , revenu de moi-même.
 Considérez le tour que je viens de joüer.
 Mes Archers occupés à me faire écrouier ,
 Avoient mis à la porte un niais à merveille ;
 Moi trouvant sur un banc cette chere bouteille ,
 D'une joye effrontée étouffant mon chagrin ,
 Je lui suis allé dire , *Où vend-on de bon vin ?*
J'ai céans des Amis que je veux faire boire.
A la belle Epousée , ou bien à la Croix noire ,
 Me répond bonnement mon niais d'apprenti ;
 Aussi-tôt porte ouverte , aussi-tôt moi sorti ,
 Puis plus vite qu'un Basque enfilant la venelle ,
 Passant d'une ruelle en une autre ruelle ,
 J'ai tant fait qu'à la fin j'ai trouvé le moyen
 Mais , ô Monsieur , Monsieur . . . Ne bougez ce
 n'est rien.

Votre bourreau d'amour à cent craintes m'expose.

Le premier N I C A N D R E.

De ton dernier malheur je suis la seule cause.
 Mais n'appréhende plus de t'y voir exposé ,
 Ma Maitresse est contente , & son pere appaisé.
 On m'attend de ce pas dans le Cours de la Reine ;
 Je veux à mon retour reconnoître ta peine.
 Je reviens dans une heure , attens-moi dans ce
 lieu.

Mais tout est appaisé ?

Le premier NICANDRE.

Je te le jure ; adieu.

Désormais des Sergens ne crains nulle surprise.

SCENE III.

CRISPIN *feu!*

IL n'a pas dit le mot concernant sa valise.

Elle est pourtant restée , & puiffai-je mourir ,
Si jamais j'ai dessein de l'aller requérir.

Quelque fou !

SCENE IV.

IACINTE, CRISPIN.

CRISPIN.

TE voici , cauteleuse pucelle ,
(Ou du moins , s'il n'est vrai , fille soi difant telle ;
Car d'oser en jurer j'aurois peu de raison.)
Te voici !

QUI NE MENTENT POINT. 369

I A C I N T E.

Le perfide , il est hors de prison !

C R I S P I N.

Te voici donc , te dis-je , & te voici toi seule ;
Ta carcogne de main m'a baillé sur la gueule ,
Tu le sçais , la pucelle ?

I A C I N T E.

Et bien ouï , je le sçais.

C R I S P I N.

Et sçais-tu bien aussi que j'en suis offensé ,
La pucelle ?

I A C I N T E.

Moi ? non.

C R I S P I N.

Mais dis-moi ; la pucelle

I A C I N T E.

Mais toi-même , dis-moi si tu cherches querelle ?
Tu me nommes pucelle , & prétens te moquer ,
Je le vois ; mais apprens si tu m'oses choquer ,
Que je suis de colere à toute heure pourvûë ;
Et que si je m'y mets je te faute à la vûë.
Sçache qu'en ma furie acharnée à ta peau ,
J'en sçaurai de chaque ongle arracher un lambeau.
Et si plus en raillant tu me nommes pucelle ,
Pourte mieux faire voir qu'en esct je suis telle .

Sçache que mon courroux qu'on ne peut égaler..

CRISPIN.

Ah ! tout beau je suis prêt de te dépuceler :
Si ce n'est que cela n'ayons point de querelle ;
Qui peut empuceler aisément dépucele ;
Et si tu sens de l'être une démangeaison

SCENE V.

Le second NICANDRE, IACINTE,
CRISPIN.

Le second NICANDRE *sortant de la maison d'Isidore.*

A LA fin je te quitte , ô propice maison !
Eutrope en me voyant m'auroit fait de la
peine ,
Mais enfin

IACINTE *appercevant tout à coup Nicandre.*

Je vous cherche , ô l'esclave d'Isiméne.

Le second NICANDRE.

Dieux ! Iacinte me cherche ! Auroit-on prévenu

CRISPIN.

Que du Cours de la Reine il est tôt revenu !
Diable !

Le

Le second NICANDRE à Iacinte.

Que voulez-vous , la belle ?

CRISPIN.

Pour la belle ,

Baste : mais gardez bien de l'appeller pucelle ;

Vous lui feriez tort.

Le second NICANDRE.

Traître . . . Enfin dites-moi donc . . .

IACINTE *arrétant Nicandre par le bras.*

Vous me payerez ma peine , & payerez tout du long ;

Celle qui vous aimoit est si fort en colére ,

Que de vous faire prendre elle a prié son pere.

Le second NICANDRE.

Me croit-elle volage ? elle dont le pouvoir

IACINTE.

Mon Dieu , ce qu'on vous croit vous pourrez le sçavoir.

Et si tantôt son pere avoit eu la puissance

Le second NICANDRE.

J'ai pris soin , il est vrai , d'éviter sa présence ;

Mais il n'étoit pas seul , & je n'ai pas osé

CRISPIN *à Nicandre.*

La Maitresse est contente , & le pere appaisé ?

Ah ! le menteur.

Le second NICANDRE.

Ta langue un peu trop s'émancipe!

CRISPIN.

Si le membre repasse, & que l'on me regripe?

Le second NICANDRE.

L'insolence d'un traître ira donc jusqu'au point...

CRISPIN.

C'est de l'honneur qu'on cherche, & vous n'en avez point.

Le second NICANDRE.

Tu mens, traître, j'en ai; mais si tu n'appréhendes....

CRISPIN.

En aurez-vous assez pour deux filles friandes?

Si de les contenter vous n'avez le moyen,

Ayant pris votre honneur elles prendront le mien.

Montrant Iacinte.

Elle-même est d'honneur tellement amoureuse,

Que vous n'en aurez pas pour sa seule dent creuse;

Ainsi quoique l'on fasse en un tel embarras,

Deux honneurs si petits ne leur suffiront pas.

Pensez-y bien.

Le second NICANDRE.

Perfide, ainsi donc ton audace....

Mais laissez-moi, Iacinte, & daignez....

Point de grace.

Celle qui vous aimoit a le seul intérêt

Mais pour votre malheur la voilà qui paroît.

SCENE VI.

HIPOLITE, IACINTE, *le second*

NICANDRE, CRISPIN.

IACINTE.

VENEZ vite, Madame, autrement il m'échape :

Il faut faire si bien que Mendoce l'attrape ;

Je le viens de quitter, il attend le retour :

HIPOLITE.

Ce qu'il avoit dans l'ame il l'a sçû mettre au jour,

Je ne suis plus, Iacinte, Hipolite irritée ;

Je donne ma tendresse à qui l'a méritée :

Et de peur que mon pere entendît vos discours,

Je suis venuë en hâte embrasser son secours.

Qui l'outrage m'outrage, & mon ame est la sienne . . .

CRISPIN à Iacinte.

Je veux t'aimer aussi bonne peste de chienne,

S ij

Toi, m'aimer ? Tu veux donc oublier le soufflet ?

CRISPIN.

Je mets tout sous les pieds, & je suis ton valet.

IACINTE.

Quoi ! tu pourrois. . .

CRISPIN.

Mon Dieu, je ne cours pas grand risque :
Si je suis ton mari, je reprendrai ma bisque :
Et dessus ton visage appliquant tous mes doigts,
Pour un soufflet reçu je t'en donnerai trois.

Le second NICANDRE.

Quelle grace, Madame, ai-je droit de vous rendre ?
Hipolite elle-même a voulu me défendre !
Que ferai-je pour vous qui réponde jamais ? . . .

HIPOLITE.

Vous sçavez le moyen de remplir mes souhaits.
C'est cela qu'il faut faire, & j'attens de Nicandre. . .

Le second NICANDRE.

Crispin que me dit-elle ? & que viens-je d'entendre ?

CRISPIN.

Si vous le sçavez ?

Le second NICANDRE.

Moi ! je le sçai ?

A peu près.

Le second N I C A N D R E.

Que ferai-je ? Pour faire une chose qui plaise . . .

CRISPIN.

Et que fait-on pour faire une fille bien aise ,

Idiot ?

Le second N I C A N D R E à *Hipolite*.

Vous servir m'est un bien précieux ;

Mais daignez vous résoudre à vous expliquer
mieux.

Je vous veux obéir , j'y mets toute ma gloire ;

Mais

H I P O L I T E.

Vous avez , Nicandre , une foible mémoire ;

N'attendez plus pourtant de si libres propos ;

J'ai trop

CRISPIN à *Nicandre*.

Concevez-vous ce que disent ces mots ?

Pauvre fille !

I A C I N T E à *Hipolite*.

Expliquez aussi votre pensée.

CRISPIN.

Son honneur la suffoque , elle en est si pressée ,

Qu'elle étouffe, Ma foi , je vous sçai mauvais gré ;

Car si vous le vouliez , vous seriez honoré.

Le second N I C A N D R E.

Mais je ne comprends pas quel sera le service . . .

... C R I S P I N.

Vous ne comprenez pas ? Mais c'est pure malice ;

Car il ne tient qu'à vous de comprendre.

Le second N I C A N D R E.

Elle veut . . .

C R I S P I N à *Hipolite*.

Madame , comprenons , si comprendre se peut . . .

Le second N I C A N D R E.

Impertinent . . . De grace , excusez si ce traître . . .

H I P O L I T E.

Le valet ne fait rien qu'à l'exemple du Maître.

Vit-on jamais , Iacinte , un si volage amant ?

I A C I N T E.

Pourquoi vous fiez-vous à ce chien de Normand

Aussi ?

Le second N I C A N D R E.

Si je sçavois qui vous met en colère ?

Peut-être . . .

H I P O L I T E.

En ta faveur j'eusse appaisé mon pere ;

(Car tu viens de sortir de ce même logis.)

Le second N I C A N D R E.

Il est vrai que j'en fors , mais au moins . . .

H I P O L I T E.

Je rougis

De ce qu'un infidèle en a fait son asyle.

Le second N I C A N D R E.

Il m'a donné , Madame , une retraite utile ;

Mais insensiblement je m'y suis égaré :

Une cour dérobée où j'étois retiré . . .

H I P O L I T E.

L'imposteur !

C R I S P I N à *Nicandre*.

Conlicenze ôtez-moi donc de peine ;

Monfieur ; en quelle rue est le Cours de la Reine ?

Le second N I C A N D R E.

Maraut !

C R I S P I N.

Vous en venez , vous devez le sçavoir.

H I P O L I T E.

Dans ce même logis tu n'as donc pû me voir ?

Le second N I C A N D R E.

Moi , vous voir !

H I P O L I T E.

Toi , qui mens avec tant d'assurance ;

Toi qui d'un galand homme as la seule apparence ;

Toi, qu'un sang assez bon semble avoir élevé,
Et qui n'est cependant qu'un perfide achevé :
Je t'ai de ce logis aplani la sortie.

Le second NICANDRE.

Vous, Madame ?

HIPOLITE.

Moi, traître, & ton ame l'oublie.

Le second NICANDRE.

Vous ?

HIPOLITE.

Moi.

Le second NICANDRE.

Quoiqu'il en soit, j'en prens peu de souci ;
Puisque vous le croyez, je le veux croire aussi.
Je me retire : adieu trop charmante Hipolite ;
Ce n'est pas sans regret que Nicandre vous quitte ;
Mais Isméné elle seule a droit de me charmer ;
Et pour peu que je reste il faudra vous aimer ;
Adieu.

CRISPIN à *Iacinte*.

Je me retire, & pourtant, ô friponne,
Ce n'est pas sans regret que Crispin t'abandonne ;
Car quand dès ce matin je t'ai vûe en ce lieu
C'est ma foi plutôt fait de ne dire qu'adieu.

SCENE VII.

HIPOLITE, IACINTE.

HIPOLITE.

SI jamais tu m'aimas, cours après ce Nicandre;
Fais si bien par tes soins qu'on le puisse surprendre.

Il s'en va du côté que Mendoce l'attend.

IACINTE.

Mais, Madame....

HIPOLITE.

Cours vite, & ne parle point tant;
Vole s'il est possible, & fais qu'on le faisisse.
Mais que vois-je ?

Iacinte sort.



S C E N E V I I I .

I S M E N E , H I P O L I T E .

I S M E N E *revenant du Cours, où elle a fait
saisir le premier Nicandre.*

A Vos vœux tout semble être propice ;
Il vous aime , Nicandre , & me fait un affront ,
L'ingrat.

H I P O L I T E ,

S'il m'aime , il fait ce que bien d'autres font.

I S M E N E .

A donner cœur pour cœur vous avez été prompte.

H I P O L I T E .

Je n'ai pas entrepris de vous en rendre compte.

I S M E N E .

De ses premiers liens vous l'avez arraché.

H I P O L I T E .

Donc , assez foiblement il étoit attaché.

I S M E N E .

D'accord. Mais vos appas ont de telles amorces...

H I P O L I T E .

S'ils vous ont fait trembler ils ont assez de forces.

QUI NE MENTENT POINT. 381

Non fans votre soupçon que je crusse en avoir ;
Mais qui les appréhende en connoît le pouvoir.

I S M E N E.

Jugez-en mieux , Madame ; un honteux artifice
De vos foibles appas a sçû faire l'office ;
C'est cela qui me choque , & cela qui m'aigrit.

H I P O L I T E.

Qui charme fans appas n'a pas manque d'esprit.

I S M E N E.

Je le croi. Sçavez-vous le destin de Nicandre ?

H I P O L I T E.

Non , je ne le sçai pas : mais on va me l'apprendre ;
Ecoutez ma Suivante , elle vient droit ici.

Ragotin vient d'un côté , & Iacinte de l'autre.

I S M E N E.

Point , Madame , vous-même écoutez celui-ci ;
Mais tremblez de frayeur.

H I P O L I T E.

Ayez-en l'ame atteinte.

SCENE IX.

ISMÈNE , HIPOLITE , RAGOTIN ,
IACINTE.

ISMÈNE *avec beaucoup de fierté.*

HE bien , cher Ragotin ?

HIPOLITE *avec beaucoup de fierté.*

Hé bien , chere Iacinte ?

RAGOTIN *à Ismène parlant du premier Nicandre.*
Il est enseveli dans le grand Châtelet.

IACINTE *à Hipolite parlant du second Nicandre.*
En ma propre présence on l'a pris au collet.

RAGOTIN.

Je l'ai vû dans la Morgue , où je croi qu'il enrage.

IACINTE.

Pour apprendre à chanter on l'a mis dans la cage.

RAGOTIN.

Il ne présuinoit pas qu'on lui fit cet affront.

IACINTE.

Il ne se doutoit pas d'un orage si prompt.

RAGOTIN.

Il vous nomme perfide.

QUI NE MENTENT POINT. 383

I A C I N T E.

Il vous nomme cruelle.

I S M E N E à *Hipolite*.

Ecoutez.

H I P O L I T E à *Isménè*.

Ecoutez.

I S M E N E.

Que dit-il ?

H I P O L I T E.

Que dit-elle ?

I S M E N E.

Vous le voyez , Madame , on l'a mis en lieu sûr.

H I P O L I T E.

A qui vient de si loin cela semble assez dur.

Mais plaignez son malheur, soupirez sans rien craindre.

I S M E N E.

Je ne l'ai pas fait prendre à dessein de le plaindre ;

On l'a pris par mon ordre.

H I P O L I T E.

On l'a pris par le mien . . .

I S M E N E.

Le sçavez-vous , Madame ?

H I P O L I T E.

Oùi , je le sçai.

Mal.

HIPOLITE.

Bien.

RAGOTIN.

C'est par l'ordre à Monsieur.

IACINTE.

C'est par l'ordre à Madame!

RAGOTIN.

Effrontée!

IACINTE.

Arrogant!

RAGOTIN.

Impertinente!

IACINTE.

Infame!

RAGOTIN.

Ne raisonne pas tant, je t'en prie.

IACINTE.

Et pourquoi,

Hé?

RAGOTIN.

Si dans ma fureur je me jette sur toi,

Tu verras beau jeu.

IACINTE.

Ladre!

QUI NE MEMENT POINT. 385

RAGOTIN.

Aiguillon de vipere.

IACINTE.

Croyez-m'en , Hipolite , appellons votre pere ;
Isidore !

S C E N E X.

ISIDORE , EUTROPE , ISMENE.

IACINTE , RAGOTIN.

ISIDORE.

A *Udio* , cela veut dire j'oi.

C'est le présent du verbe *Audire*.

ISMENE.

Je le voi !

RAGOTIN.

Qui , Monsieur ?

ISMENE.

Ragotin , ma surprise est extrême.

RAGOTIN.

Qui voyez-vous ?

ISMENE.

Ce l'est , c'est mon pere lui-même.

ISIDORE à *Iacinte*.

Définis-moi la cause , & dis-moi la raison.

386 LES MENTEURS
IACINTE.

La cause est que Nicandre est dans une prison :
Mais ce demi Monsieur , qui deffous sa jaquette. . .

I S M E N E.

Ne passe pas plus outre , impudeute soubrette ;
Découvrant qui je suis , tu prétens me punir ;
Pour te punir toi-même il te faut prévenir ;
Un aveu legitime autorise ma flamme :
Je suis demi Monsieur , mais entiere Madame ;
Ce Vieillard est mon pere , & c'est tout mon bon-
heur.

J'ose. . . .

R A G O T I N à *Isméne*.

Vous êtes donc une fille , Monsieur ?

E U T R O P E.

Quoi ! Ma fille. . . .

I S M E N E.

Mon Pere !

E U T R O P E.

As-tu pû me connoître ?

R A G O T I N à *Isméne*.

Je couchois d'ordinaire aux côtés de mon Maître ;
Il étoit si peureux que j'étois son appui ;
N'êtes-vous point peureuse aussi-bien comme lui ?

I S M E N E à *Eutrope*.

Je partis de Lyon sans vous en rien apprendre .

QUI NE MENTENT POINT. 387

Pour venger mon injure, & pour perdre Nicandre :
j'ai trouvé que Madame en a fait son Amant :
Mais sa lâche inconstance aura son châtiment.
Il est pris.

HIPOLITE à *Isidore*.

Vous sçavez ce que m'a fait Nicandre.

ISIDORE.

Maculée.

HIPOLITE.

A la fin je l'ai sçû faire prendre ;
Mais Madame qui l'aime, & qui vit sous sa loi. . . .

ISMENE.

Il est vrai que je l'aime, & c'est à faire à moi ;
Mais il faut que mon pere en secret m'interroge ;
Allons où vous logez, ou venez où je loge.
Si jamais la tendresse ébranla votre cœur ;
Si jamais.

EUTROPE.

Tu sçais bien que j'ai peu de rigueur.

A Isidore.

Et vous quoique pour moi votre bonté paroisse ;
N'attendez nullement que je la reconnoisse.
Puisque, quoique Nicandre ait commis contre
vous,
Je veux que de ma fille il devienne l'Epoux ;

C'est être ingrat ami , mais c'est être bon pere.

ISIDORE.

J'ai trop eu pour Eutrope indulgence pleniere ,
Peusse recidivé ; mais je veux que mes-hui
Mon esprit se gendarme à l'encontre de lui.

Vale.

Isidore s'en va d'un côté , & Eutrope de l'autre.

HIPOLITE à *Isméne.*

Consolez-vous , vous pouvez tout prétendre ;
Demain dans la prison vous reverrez Nicandre.

ISMENE.

Vous dites vrai , Madame , & ce qui m'est bien
doux ,

Vous le verrez aussi sans qu'il puisse être à vous !

IACINTE à *Isméne.*

Adieu donc , Voyageuse.

ISMENE.

Adieu , bonne rusée ;

Intrigante !

IACINTE.

Adieu donc , fille garçonnisée !

RAGOTIN à *Iacinte.*

Elle garçonnisée ? Instruis-moi de ton sens.

IACINTE.

Elle l'est par dehors.

Et tu l'es par dedans.

Hipolite & Iacinte s'en vont du côté d'Isidore, &

Isméné & Ragotin du côté d'Europe.

Fin du premier Acte.

A C T E V.

La Scene paroît une Cour de Prison.

SCENE PREMIERE.

Le second NICANDRE, CRISPIN en calçon & une boëte à quêter en main.

Le second NICANDRE.

A VOIR de mon amour l'aventure bizarre ;
On diroit que le sort contre moi se déclare ;
Moi, coucher en prison ! Moi, qui sçai le moyen. .

C R I S P I N.

Moi, qui croi vous valoir, Monsieur, j'y couche
bien !

Dites-moi ; votre gîte, est-ce un gîte passable ?

Le second NICANDRE.

On n'a dans la prison point de chambre agréable ;

Mais l'endroit où je couche est pourtant assez beau ;
C'est dans la chambre neuve.

C R I S P I N.

Et moi, dans le berceau :
Le bon peste de gîte ! On diroit d'une cave ;
D'une vieille muraille on ramasse la bave ;
Et de foin tout pourri les petits brins épars
Sont sans cesse trainés par Messieurs les Piquars.

Le second N I C A N D R E.

Mais d'où vient que si tard ta personne est si nue ?

C R I S P I N.

On m'a pris mes habits pour ma bonne venuë ;
Et tous mes compagnons, les filoux de céans,
(Qu'au filoutage près je trouve braves gens ;
Car ils sont si benins que de peur de rancune,
Ils ont pris mon bagage au défaut de pécune.)

Le second N I C A N D R E.

Tes habits sont mangés ?

C R I S P I N.

Oùi, Monsieur.

Le second N I C A N D R E.

Est-ce ainsi. . . . ?

C R I S P I N.

S'ils m'avoient pû manger, ils l'auroient fait aussi ;
Peste ! ces affamés sont des vrais fripe-sauffles.

Le second NICANDRE.

Quoi, tu n'as ni pourpoint, ni calaque, ni chausses ?

CRISPIN.

Nenni pas tout à fait ; j'en ai mangé ma part.

Mais ce qui me contente, ils ont l'ame assez franche.

Outre qu'ils m'ont promis que j'aurois ma revanche,

Ils souffrent bonnement que je rie avec eux ;

Et j'ai déjà la boëte à quêter pour les gueux.

J'y ferai bien mon compte.

Le second NICANDRE.

Et comment, ridicule ?

CRISPIN.

Et par le petit trou quand on ferre la mule.

Ah ! que j'aurai bientôt regagné mon habit.

Le second NICANDRE.

On n'y met rien.

CRISPIN.

Ma foi ! l'on me l'a déjà dit.

Mais si l'on y mettoit, c'étoit bien mon affaire.

Le second NICANDRE.

Ce n'est certes qu'à moi que le sort est contraire.

Mais sortons de ce lieu ; je vais faire un écrit, . . .

CRISPIN.

N'en sortons point, Monsieur, que je n'aye un habit,

Je vous en prie.

Ecoute ; en cas qu'on me demande ,
 Tu viendras me querir , & diras qu'on m'attende ,
 Ou du moins si tu veux tu pourras m'appeller.

Il sort.

SCENE II.

CRISPIN *seul.*

IL a le Diable au corps de vouloir s'en aller,
 Du fidèle Crispin le bonheur l'importune.
 Il mourroit de regret si je faisois fortune ;
 Et de sortir d'ici le bourreau n'a dessein ,
 Qu'à cause qu'à présent il me voit dans le gain.
 Mais l'on ouvre ; l'on entre , allons faire la quête.

SCENE III.

CRISPIN , ISMENE.

CRISPIN.

METTEZ vite , Monsieur , de l'argent dans
 la boîte.

I S M E N E

Une autre fois.

C R I S P I N.

Mettez ; on n'a point de crédit.

I S M E N E,

Mais l'ami.

C R I S P I N.

Mais l'ami. j'ai besoin d'un habit,

Monsieur.

I S M E N E.

Ou je me trompe, ou je croi te connoître.

Quel es-tu ?

C R I S P I N,

Moi ! je suis tout ce que je puis être ;

Receveur ; (il est vrai qu'à ne vous celer rien ,

La recette est petite , & ne va pas trop bien ;

Mais faut-il de regret que je m'en aille pendre ?)

I S M E N E.

Je t'ai vû dans Lyon souvent suivre Nicandre,

C R I S P I N.

Si vous m'avez vû là , vous me voyez ici ;

I S M E N E,

Tu ne me connois pas ?

C R I S P I N.

Il me semble que si,

A remettre vos traits j'ai pourtant de la peine ;
Ne vous nommez-vous pas , Monsieur , Madame
Isméne ?

I S M E N E.

Oùi , Crispin , c'est Isméne. Et ton Maître, l'ingrat ?
Le perfide ?

C R I S P I N.

Mon Maître ? Il est fort délicat.
J'ai peur dans la prison qu'il n'amasse du rhume.
Isméne met deux louis dans la boîte de Crispin , & Crispin qui fait ses efforts pour en faire tomber quelqu'un , voyant qu'il ne le peut , parle en lui-même si justement au sens d'Isméne , qu'elle croit qu'il répond à ses demandes.

I S M E N E.

Va , sa flamme l'échauffe , & l'amour le consume ;
Mais voilà deux louis , reçois les de ma main ;
Et du traître Nicandre apprens-moi le dessein.
N'a-t-il point de regret de ce qu'il m'a perduë ?
Ne veut-il pas me rendre une foi qui m'est dueë ?
Agis. Par ton moyen si l'ingrat se résout.....

CRISPIN parlant des louis qu'il ne peut avoir.
Je suis trop malheureux pour en venir à bout.

I S M E N E.

Toi qui sers cet ingrat , ne peux-tu faire en sorte ,
Crispin.....

C R I S P I N

CRISPIN *parlant des louis.*

Si je le puis, que le diable m'emporte !

ISMENE.

Tu ne le peux ? Le traître a donc bien du mépris !
 D'un amour réciproque il dédaigne le prix ;
 Croyant à son départ qu'il m'adoroit dans l'ame ,
 J'ai mis tous mes plaisirs à répondre à sa flamme ,
 J'ai mis tous mes plaisirs au bonheur d'être unis ;
 J'ai mis,

CRISPIN *parlant des louis.*

Où diable aussi les avez-vous là mis ?

ISMENE.

Que veux-tu, je l'aimois ; il me sembloit sincere ;
 A son volage cœur je croyois être chere ;
 J'avois en sa faveur des sentimens si doux ,
 Crispin.

CRISPIN *songeant à ce qu'Isimène dit.*

Plait-il ? Quoi ? Qu'est-ce ? & que me dites-vous ?
 Vous voulez voir mon Maître, ayez soin de m'at-
 tendre.

Non, ne m'attendez pas ; je l'appelle. Nicandre !
Le premier NICANDRE, à une fenêtre grillée.
 Qui m'appelle ?

CRISPIN.

C'est moi.

LES MENTEURS
Le premier NICANDRE.

Qui ?

CRISPIN.

C'est moi.

Le premier NICANDRE.

Qui toi ?

CRISPIN.

Moi,

Le premier NICANDRE.

Et qui donc est-ce là que je vois avec toi ?

CRISPIN.

C'est elle.

Le premier NICANDRE.

Qui ?

CRISPIN.

C'est elle.

Le premier NICANDRE.

Et qui donc ? di.

CRISPIN.

C'est elle.

Le premier NICANDRE.

Qui que ce soit, n'importe ; il suffit qu'on m'appelle.
 Je descens.

ISMENE à *Crispin*.

Que dis-tu de la peine qu'il a ?

N'as-tu pas aperçû . . . Mais l'ingrat le voilà.

S C E N E I V.

ISMENE, *Le premier* NICANDRE,
CRISPIN.

ISMENE.

HE bien, Nicandre ?

Le premier NICANDRE.

Hé bien, Madame ; êtes-vous lasse.

De me jouer des tours de si mauvaise grace ?
Quels appas avez-vous qui puissent me charmer ?
Et par quel privilege ai-je dû vous aimer ?
Y suis-je obligé, moi ? Voulez-vous m'y contraindre ?

ISMENE.

Si tu n'as pû m'aimer, volage, as-tu dû feindre ?
Et ne falloit-il pas pour le bien de mes jours,
Ou ne m'aimer jamais, ou bien m'aimer toujours ?
Mais écoute, il est temps que tu m'ouvres ton ame ;
Je t'ai fait mettre ici, tu le sçais ?

Le premier NICANDRE.

Oüi, Madame ;

Et sans perdre un moment en propos superflus,
Sçachez.....

T ij

CRISPIN à Nicandre.

Depuis quand donc ne l'adorez-vous plus ,
Notre cher ?

Le premier NICANDRE,

Dis-tu moi ? J'ai plutôt de la haine. . . .

CRISPIN.

Que diable dites-vous , étourdi ? C'est Ismène ,
Que vous aimez tant.

Le premier NICANDRE.

Moi ? Je n'ai jamais pensé. . . .

CRISPIN.

C'est Ismène , vous dis-je ; êtes-vous insensé ?
Elle qui dans Lyon arrêta votre course. . . .

ISMEËNE.

Moi , qui de son bonheur voulois être la source,
De publier sa honte on m'épargne le soin.
Dans son propre valet je rencontre un témoin,
Et par un procédé qui sent l'ame de bouë ,
Il fait un défaveu qu'un valet défavouë :
Poursuis , Crispin , poursuis ; & d'un Maître
pareil. . . .

Le premier NICANDRE.

Il a suivi , Madame , un si rare conseil.
Vous l'aviez bien payé pour m'appeller son Maître ;
Mais par malheur pour vous je n'ai pu le connoître,

L'artifice étoit foible ; & je fuis délicat ,
Madame.

CRISPIN.

Ah , justes Dieux ! le maudit renegat !

C'est donc quand il vous plaît , que vous êtes mon
Maître ?

Le premier NICANDRE.

Jamais je ne le fus , & ne veux jamais l'être.
J'aurois trop de regret si la moindre union.....

ISMENE.

Et qui donc te servoit quand tu vins à Lyon ?
Mais tu n'y fus jamais , tu le vas faire accroire.

Le premier NICANDRE.

J'ai trop peu de foiblesse , & trop bonne memoire.
On m'a vû dans Lyon faire assez de séjour :
Mais ce n'est qu'à Paris que j'ai pris de l'amour.

ISMENE.

Ah , méchant !

Le premier NICANDRE.

Moi , méchant ! c'est me faire injustice.

CRISPIN.

Renier un valet , C'est un beau petit vice !
Il appelle cela des chansons.

ISMENE.

Refous-toi ;

T iij

Vois qui tu veux aimer d'Hipolite ou de moi ;
 Epargne à mon amour le regret de te nuire ,
 J'oublirai ton forfait si tu veux t'en dédire ;
 Et pour mieux te contraindre à pavoître surpris ,
 J'aurai plus de bonté que tu n'as de mépris.

Le premier N I C A N D R E.

Et moi qui suis sensible , & qui vois qu'on m'abuse ;
 J'aurai plus de mépris que vous n'aurez de ruse ;
 De ce lâche coquin je fuirai l'entretien ;
 Il me dira son maître , & je n'en croirai rien ;
 Dédaignant les défauts , honorant le merite ,
 Je sçaurai vous haïr comme j'aime Hipolite ;
 Et n'étoit votre sexe , eût-on dû m'en blamer ,
 Vous seriez en état de jamais ne m'aimer.
 Sortez.

I S M E N E.

Pardonne , ingrat , ma visite obligeante
 Au reste agonisant d'une amitié mourante ;
 Qui pour ton intérêt augmentant de moitié ,
 Arrachoit un avis à ma lâche pitié.
 Tu ne m'écoutes pas , mais redoute mon pere ;
 Adieu , je vais moi-même irriter sa colere ;
 Dans assez peu de temps nous ferons en ce lieu.

Isméne sort.

S C E N E V.

le premier NICANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous voilà justement comme il plaît au bon Dieu.

Vous venez là de faire un bon chien de menage.

Continuez , l'ami.

Le premier NICANDRE.

Tais-toi , traître , ou.

CRISPIN.

j'enrage ;

Et je souhaiterois que chacun souhaitât

Qu'au milieu de la grève on vous décapitât.

Un tendron l'idolâtre ; & Monsieur le negligé !

Une Ismène l'adore , & Monsieur.

Le premier NICANDRE.

Paix , te dis-je.

Ou bien si de ta voix rien n'arrête le cours ,

Di le nom d'Hipolite , & m'en parle toujours :

Si tu veux que pour toi mon courroux se désarme.

Detruis un nom haï , par un nom qui me charme ;

Et pour l'un & pour l'autre agissant tour à tour ,

T iij

En approuvant ma haine applaudis mon amour.
 Là-dessus , cher ami , le Seigneur te console ;
 Jusqu'au revoir.

Nicandre s'en va.

SCENE VI.

CRISPIN *seul.*

ET toi , le bourreau te décole ;
 Fou des plus achevés , dont les sens abêtis
 Pensent . . . Mais des verroux j'entens le cliquetis ;
 Quelqu'un entre.

SCENE VII.

CRISPIN , IACINTE.

CRISPIN *appercevant Iacinte.*

BON jour.

IACINTE.

Ah c'est toi !

CRISPIN.

Belle bête ;

QUI NE MENTENT POINT. 403

A voir ce que je porte on connoît que je quête ;
Tout quêteur que je fois , si tu fais un souhait ,
Tu peux tendre ta boëte , & je donne mon fait ;
J'ai deux louis ; je t'aime.

I A C I N T E.

Il n'est pas temps encore ;

Je viens voir....

C R I S P I N.

Voi traitresse , un Crispin qui t'adore ,
Et qui pour t'avoir vûe un peu plus qu'il ne faut ,
N'est vêtu que de toile , & s'il brûle de chaud.

I A C I N T E.

Je viens dire....

C R I S P I N.

Di-moi ; femelle infecourable ,
Si l'on peut long-temps vivre , & brûler comme un
Diable ;
Et si tu n'agis pas d'une ingrate façon ,
De me voir être braise , & que tu fois gaçon.

I A C I N T E.

Je viens faire.....

C R I S P I N.

Toi faire ? Hé bien , fille mauvaise ,
Il ne tiendra qu'à toi de me faire bien aise ;
Ou du moins connoissant que tu m'aimes si peu ,

T y

Souffre glace pour glace , ou me rends feu pour feu.

IACINTE.

Je viens pour.

CRISPIN.

Tu viens pour ? Ce n'est pas assez dire ;
Viens-tu pour m'obliger , ou viens-tu pour me
nuire ?

Et puisqu'assurement dans ce lieu tu viens pour ,
Di-moi si c'est pour haine , ou si c'est pour amour.

IACINTE.

C'est pour amour. Ton Maître en a-t-il l'ame at-
teinte ?

CRISPIN.

Le Maître aime Hipolite , & le Valet Iacinte.

IACINTE.

Tu te railles , peut-être , & te moques de nous ;
Car Isméne.

CRISPIN.

La Dône a ma foi du deffous,
Elle vient de sortir qui déteste Nicandre :
De lui-même à lui-même elle a dit pis que pendre ;
Il avoit le dessein de lui rompre le cou.

IACINTE.

Aime-t-il Hipolite ?

CRISPIN.

Il en est parbleu fou !

Quand on parle d'Isinée , on le choque , on l'irrite ;
On le touche , on le charme en parlant d'Hipolite ;
Et ce nom par lui-même est si fort répété. . . .

IACINTE.

Attens , mon cher Crispin , tu seras contenté.
Voyons dans la geole , Hipolite y doit être ;
Elle m'a fait entrer pour pressentir ton Maître ;
Et puisqu'ensin Nicandre à l'aimer se résout ,
Disons-lui qu'elle vienne & l'informe de tout.
Hipolite ! Hipolite !

S C E N E V I I I .

HIPOLITE , IACINTE , CRISPIN.

IACINTE.

ALLONS donc , paresseuse ;
Nicandre est amoureux comme vous amoureuse ;
Et Crispin que voilà qui soupire pour moi ,
M'en répond corps pour corps , & m'en jure sa foi.
C'est vous seule qu'il aime , & qu'il trouve d'aima-
ble.

En est-il bien certain ?

CRISPIN.

Oùi, je me donne au Diable !

HIPOLITE.

Mais Ismène l'adore ; elle veut recouvrer.

CRISPIN.

En ma propre présence il la vient de sevrer.

Mais voyez, on diroit que le Ciel nous l'envoie.

IACINTE.

Si tu penses.

CRISPIN.

Iacinte, il va mourir de joye ;

Je le sçai de science, & je t'en donne avis ;

Jamais nul amoureux n'eut les sens si ravis ;

Et tu vas voir,



S C E N E I X.

Le second NICANDRE , HIPOLITE ;
IACINTE , CRISPIN.

Le second NICANDRE.

MA lettre à la fin est écrite ;
Mais que vois-je ? ô bons Dieux ! n'est-ce pas
Hipolite ?

CRISPIN.

Hipolite elle-même ; avancez , mal ému.

à Iacinte.

Que disois-je ? De joye il est si prévenu ,
Qu'il a changé de notte au moment qu'il l'a vuë.

Le second NICANDRE.

Madame à votre aspect je me sens l'ame émuë. . . .

CRISPIN *à Iacinte.*

L'ame émuë ! Entens-tu ? Sans amour l'auroit-on ?
Que t'en semble ?

IACINTE.

Il le dit d'un assez vilain ton.

HIPOLITE.

Si d'un cœur qui vous aime on vous fait une of-
frande,

Le second NICANDRE.

Je veux dans une fille une vertu plus grande ;
Et quand d'autres que vous ne me charmeroient
pas ,

Votre extrême foiblesse avilit vos appas.
A ne pas vous connoître & voir votre visage ,
J'aurois pû vous aimer , si j'eusse été volage ;
Mais fussai-je volage , à vous connoître mieux ,
Vous seriez la dernière à surprendre mes yeux.
Je vous fais par pitié d'équitables reproches.

IACINTE.

Crispin !

CRISPIN.

Je suis penaud comme un fondeur de cloches.

IACINTE.

Tu disois.

CRISPIN.

Je disois ; mais je ne dis plus rien.

IACINTE.

Quoi , le traître !

CRISPIN.

Il est fou : ne le vois-tu pas bien.

Il fait bon se fier à de semblables drilles !

IACINTE.

Est-ce comme cela que l'on traite des filles ?

Le perfide !

QUI NE MENTENT POINT. 409

C R I S P I N.

Il est fou ; je te l'ai déjà dit. . . .

H I P O L I T E.

Ton brutal procédé rend mon cœur interdit. . . .

Le second N I C A N D R E.

Et le vôtre me choque , & le vôtre m'étonne ;

Je suis honteux pour vous de ce qu'on m'emprisonne.

Je ne suis dans ce lieu que par votre moyen ,

Mais aussi. . . .

H I P O L I T E.

Quoi ! mais ?

Le second N I C A N D R E.

Mais. . . .

C R I S P I N.

Mais vous ne valez rien.

Le second N I C A N D R E.

J'ai, de la quereller un sujet raisonnable ;

Tu sçais.

C R I S P I N.

Que les menteurs sont les enfans du Diable ;

Et pour cette raison je vous fais à sçavoir

Que Monsieur votre pere est un pere fort noir ;

C'est Isméne en ce lieu qui vous a fait conduire ;

Menteur,

LES MENTEURS
HIPOLITE.

Point, c'est moi-même & je cherche à lui nuire;
Loin de le déguiser, j'en demeure d'accord.

IACINTE.

Un habile fauteur, pour le craindre si fort !
Ma foi !

HIPOLITE.

Je t'ai fait prendre & non pas ton Ismène,
Perfide.

Le second NICANDRE.

Elle est trop bonne, & vous êtes trop vaine ;
Mon sort est déplorable, & mon sort seroit doux,
Si c'étoit mon Ismène aussi bien que c'est vous,
Mechante.

IACINTE à *Crispin*.

Qu'il est traître ! & qu'il a de malice !

CRISPIN.

Peu Judas, près de lui, n'eut été qu'un novice ;
S'ils se fussent connus, celui-ci l'eut forcé
A venir de sa bouche écouter l'A, B, C.

Il a fait tout son cours à l'Ecole traîtresse.

D'autres nomment trahir ce qu'il appelle adresse ;
Et si de ce qu'il sçait je sçavois les trois quarts,
Au plus tard dans trois jours je serois Maître-ès-
Arts.

Il est sçavant.

QUI NE MENTENT POINT. 412

H I P O L I T E.

Di-moi ce que tu veux résoudre ;

Apprens-moi

Le second N I C A N D R E.

Dans vos mains je pourrois voir la foudre ,

En redouter la chute , en sentir les éclats ,

Et la peur de périr ne m'ébranleroit pas :

J'aime Ismène , je l'aime , & non pas Hipolite ;

J'aime Ismène

H I P O L I T E.

C'est trop ; ton audace m'irrite ,

Traître. Tu sçais , Iacinte , où mon pere m'attend.

I A C I N T E.

Oùi je le sçai , Madame , & je vais à l'instant

Il prévient mon voyage , & le voilà qu'il entre.

Voyez.

S C E N E X.

ISIDORE , HIPOLITE , CRISPIN ,

Le second N I C A N D R E , I A C I N T E.

I S I D O R E *entrant.*

DEs forfaiteurs c'est donc ici le centre ;
Nicandre

De l'ingrat le mépris est trop grand,
 A toute ma tendresse il est indifférent.
 De son perfide cœur la fierté me ravale ;
 Et vous devez.... mais Dieux ! j'apperçois ma
 Rivale ;
 Elle vient.

S C E N E X I.

ISMENE , EUTROPE , ISIDORE ;
 HIPOLITE , *le second* NICANDRE ,
 CRISPIN , IACINTE ,
 RAGOTIN.

I S M E N E.

INFIDELE , il est temps de parler.

H I P O L I T E.

Volage , il n'est plus temps de rien dissimuler.

C R I S P I N.

S'il s'en peut démêler , il n'est pas mal-habile.

Le second N I C A N D R E à *Eutrope*.

Monfieur.....

I S M E N E.

Tu cherches , traître , une ruse inutile ;
Tu n'abuseras plus ni mon pere ni moi.

Le second N I C A N D R E.

Votre pere , Madame ! Est-ce vous que je voi ?
Est-ce Isméne ?

C R I S P I N.

Nenni ; c'est une autre. Ah , le traître !

Le second N I C A N D R E.

Est-ce Isméne ?

I S M E N E.

Tu feins de ne pas me connoître ;

Lâche !

C R I S P I N.

C'est un fin Merle : il sçait bien d'autres tours ;

H I P O L I T E à *Isidore.*

Parlez ; souffrirez-vous qu'il lui parle toujours ?

I S I D O R E

Sois mon *Gener* , Immond ; ou descens au sépulcre.

Tu vois bien que ma fille est passablement pulcre ;

Sois mon *Gener* ; sinon.

E U T R O P E.

Mais ma fille a sa foi.

I S M E N E.

L'ai-je pas , volage ?

Le second NICANDRE.

Où.

HIPOLITE.

L'ai-je pas aussi, moi ?

Le second NICANDRE.

Non.

HIPOLITE.

Non, traître ! Oses-tu. . . . :

ISMENE.

Je sçai qu'elle te touche ;

Je le sçai.

Le second NICANDRE.

Vous ?

ISMENE.

Moi.

Le second NICANDRE.

Vous ?

ISMENE.

Je le sçai de ta bouche ;

Effronté !

Le second NICANDRE.

Vous, Madame ? ô grands Dieux ! qu'est-ce ci ! . . .

IACINTE.

Je le sçai aussi, moi.

QUI NE MENTENT POINT. 415.

RAGOTIN.

Moi , je le sçai aussi.

CRISPIN.

Si pas un de ceux-là ne vous semble croyable ,
Je le sçai aussi , moi , témoin irréprochable ;
Je le sçai.

Le second NICANDRE.

Quoi , Crispin ! quoi j'aurois consenti !

CRISPIN.

C'est dire en mots couverts , tout le monde a
menti.

Le second NICANDRE.

Tu n'as point de raison , car tu dois faire entendre . . .

CRISPIN.

J'aurai tort si ce lieu loge plus d'un Nicandre ;
Voyons.

Le second NICANDRE.

Mais

CRISPIN.

Mais voyons. Ho , Nicandre ! j'ai tort !
Comme il répond. Nicandre ! est-ce pas assez fort ?
Ho , Nicandre ! écoutez catereuse cervelle ;
J'ai tort.

SCENE DERNIERE.

Le premier NICANDRE, *le 2* NICANDRE,
EUTROPE, ISIDORE, HIPOLITE,
ISMENE, IACINTE, CRISPIN,
RAGOTIN.

Le premier NICANDRE.

QUI donc encor est-ce là qui m'appelle ?
CRISPIN.

Qui, Diable, est celui-ci qui s'en vient droit à
nous ?

Le second NICANDRE.

Que vois-je ?

Le premier NICANDRE.

Qu'apperçois-je ?

Le second NICANDRE.

Est-ce vous ?

Le premier NICANDRE.

Est-ce vous ?

Le second NICANDRE.

Quoi ! mon frere est ici !

Le premier NICANDRE.

Quoi ! je vous vois paroître !

QUI NE MENTENT POINT. 417
CRISPIN.

Dites-moi , s'il vous plaît , qui des deux est mon
Maître ?

ISMÈNE.¹

Dites-moi qui des deux m'a fait don de sa foi ?

HIPOLITE.

Dites-moi qui des deux s'est pû donner à moi ?

Est-vous ? Est-ce vous ? Rendez-m'en plus instrui-
te ;

Qui des deux ?

Le premier NICANDRE.

C'est moi-même , ô ma chere Hipolite ;
C'est moi qui dans l'espoir de me voir votre époux..

Le second NICANDRE à Ismène.

Hé bien ! suis-je , Madame , infidèle pour vous ?
Rendez-moi votre amour ; reprenez votre haine.

ISMÈNE.

Mais lorsqu'on vous a pris dans le Cours de la
Reine,

Le premier NICANDRE.

Lui , Madame ? C'est moi qu'on a pris dans ce lieu.

IACINTE.

Tout va le mieux du monde , ou je me donne à
Dieu ;

Car aucun contre aucun n'aura sujet de plainte,

Puisqu'Isimène est aimée , Hipolite , & Iacinte ,
Sans nous embarrasser d'aucune autre raison ,
Trenons chacun la nôtre , & sortons de prison.
Que dis-tu de l'avis ? Di-moi donc , ma petite ?

Le second N I C A N D R E.

Pour moi , j'adore Isimène.

Le premier N I C A N D R E.

Et j'adore Hipolite.

Le second N I C A N D R E.

Pourrons-nous être à vous , & souffrirez-vous
bien ?

I S M E N E.

Demandez à mon pere.

H I P O L I T E.

Et demandez au mien.

E U T R O P E.

Puisqu'il est si sincere , il a droit de prétendre
Et le nom de mon fils , & le nom de mon gendre ;
Et si touchant sa fille Isidore m'en croit ,
Envers l'autre Nicandre il fera ce qu'il doit.

I S I D O R E.

Que Nicandre la sponde , & foi de Philosophe ,
Je ferai benevole envers sa catastrophe ;
C'est le cœur qui le dit , & s'il est trop obscur ,

Ex abundantia cordis os loquitur.

Le premier N I C A N D R E.

Quelles graces vous rendre ! Une gloire parfaite.

C R I S P I N.

Tournez-moi les talons , votre besogne est faite ,
Monsieur, Toi , que dis-tu ?

I A C I N T E.

Moi ? ce que tu voudras.

C R I S P I N,

Je t'aime bien , & toi ?

I A C I N T E.

Moi ? je ne te hais pas.

C R I S P I N.

Je me veux marier aussi-bien que mon Maître.
Et toi , di ?

I A C I N T E.

Dis-tu moi ? Je voudrois déjà l'être.

C R I S P I N.

Je te veux , me veux-tu ? Concluons tout ici.

I A C I N T E.

Ma foi ! si tu me veux , je te veux bien aussi.

420 LES MENTEURS, &c,
CRISPIN.

Tocque-là.

IACINTE.

Tiens.

CRISPIN *aux deux Nicandres.*

Et vous avant votre sortie ,

Allez dans une chambre y conter votre vie ;

Et faites qu'en tous lieux on vous louë en ce
point

Qu'on vous a cru MENTEURS , & vous ne
MENTIEZ POINT.



LE PORTRAIT
DU PEINTRE ,
OU LA
CRITIQUE
DE L'ECOLE DES FEMMES.
COMÉDIE.





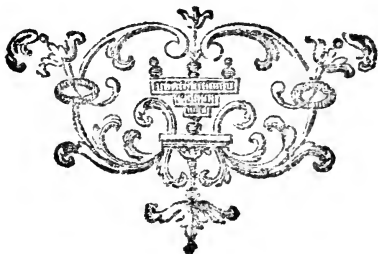
A U

LECTEUR.

JE ne me ferois jamais avisé ;
mon cher Lecteur , de vouloir
t'ennuyer par une espece de Pré-
face ; si je n'étois obligé d'en faire
le sacrifice à la gloire outragée des
plus honnêtes gens du Royaume.
Si l'on s'étoit contenté de me ra-
vir l'avantage d'avoir attaqué Mo-
lière , & de l'avoir réduit à la hon-
teuse necessité de recourir aux in-
vectives , pour repousser la Satyre
qui a mis en plein jour les dé-
fauts du plus considerable de ses
Ouvrages ; j'eusse laissé la liberté
du doute à tous ceux à qui l'on a
voulu persuader que je n'étois pas
même l'Auteur d'un ouvrage si

médiocre : mais il n'est pas juste que je me laisse dépouiller d'un bien qui ne peut enrichir personne ; & je suis contraint de défendre tout le Parnasse contre l'injurieuse charité qu'on lui a voulu prêter. Les grands Hommes n'ont point d'occupations si frivoles : ils ne travaillent que lorsqu'il y a de la gloire à acquérir : & c'est dire assez clairement que Molière n'a rien à craindre d'eux. Pour moi , je suis redevable à l'outrage qu'il m'a voulu faire : croire ma Piece digne de ceux qui sont accusés d'y avoir mis la main , c'est demeurer d'accord de son mérite ; & toutes les injures qu'on me dit dans le galimatias que Molière appelle IMPROMPTU , ne peuvent détruire la bonne opinion qu'il a fait concevoir de mon ouvrage. Je pourrois repousser ses injures par d'autres injures plus piquantes , si j'en avois aussi bien la volonté que j'en ai le droit ; mais

je n'y suis pas accoutumé comme
lui : Et puis , cette sorte de ven-
geance est si indigne d'un honnête
homme , que la sienne n'a pas eu
lieu de me surprendre.



P E R S O N N A G E S.

DAMIS, Baron , Amant d'Amarante.

AMARANTE, Maitresse de Damis.

CLITIE, Cousine d'Amarante.

LE COMTE ,

LE CHEVALIER

DORANTE,

} Courtisans
} ridicules.

LA MARQUISE ORIANE, Précieuse.

LIZIDOR, Poëte.

PETIT JEAN, Page d'Amarante.

LA RAME'E Laquais du Comte.

*La Scene est à Paris dans une Salle du
Logis d'Amarante.*



LE PORTRAIT
DU PEINTRE,
OU LA
CRITIQUE
DE L'ECOLE DES FEMMES.
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

CLITIE, DAMIS.

CLITIE.



A Cousine s'habille ; & je viens
vous apprendre
Qu'elle a bien du regret de vous
tant faire attendre :

Car de votre présence elle aura du plaisir ;
Pour venir vous le dire elle a sçu me choisir.

V v

Votre retour la charme , & sa joye est extrême.

D A M I S.

La charmante Clitie est toujours elle-même ;
Toujours l'ame sensible , & le cœur obligeant.
Il ne sort de sa bouche aucun mot affligeant.
Plût au Ciel qu'en revanche une fille si belle
En semblable rencontre eût besoin de mon zèle !
Il n'est soins ni devoirs que ne dût éprouver. . . .

C L I T I E.

Patience ; il n'est rien qui ne puisse arriver.
Je me sens dans un âge à ne plus guere attendre.
Vous avez un cousin dont le cœur paroît tendre ;
Et s'il étoit d'humeur à languir sous ma loi ,
Ce que je fais pour vous , vous le feriez pour moi.
Quand ma cousine aussi daigne oïr ma harangue ,
A lui parler de vous je prépare ma langue ;
De mon zèle assidu son esprit est confus ;
Enfiez-vous des défauts , j'en ferois des vertus.
Je la charme par là . (car je sçai par moi-même
Qu'on oblige une fille en loiant ce qu'elle aime ;
Et que lorsqu'un amant s'est rangé sous nos loix ,
Qui nous vante sa grace applaudit notre choix.)
J'ai cent fois d'Amarante affermi la tendresse ;
Et du tendre Damis si j'étois la Maitresse ,
Peut-être que.....

Peut-être en amour n'est pas bon.

Vous m'aimeriez peut-être , & peut-être que non.
Quand d'un cœur une fois l'amour s'est rendu
maître ,

Il ne veut rien devoir au secours d'un peut-être ;
Et quand d'une Maitresse on souhaite la main ,
Un bonheur dont on doute, est un malheur certain.
De ma cher Amarante un semblable peut-être....

C L I T I E.

Amarante vous aime , & j'ai scû le connoître.
A pouvoir de sa bouche arracher cet aveu ,
Vous n'aurez point de peine, ou vous en aurez peu :
Adieu mon cher ; souffrez qu'un moment je
vous laisse.

Je viendrai vous rejoindre avec votre Maitresse.
A certaine Marquise elle donne à dîner ,
Et touchant ce repas j'ai quelque ordre à donner :
Entre amis tout s'excuse; & chacun s'accommode..

D A M I S.

Je m'en vais ; je vois bien que je suis incommode ;
Sur le soir Amarante aura plus de loisir.....

C L I T I E.

Vous n'auriez qu'à nous faire un pareil déplaisir !
Ma charmante cousine en seroit si surprise.....

Mais paroître en desordre auprès d'une Marquise ;
M'exposer de la sorte à des yeux délicats !

C L I T I E.

Si Damis l'apprehende , il ne la connoît pas.
Vous ne vîtes jamais Dame plus incommode.

Jusqu'au ton de la voix elle observe la mode ;

A la nature même elle impose des loix ;

En user autrement c'est sentir le Bourgeois.

Jamais ce qui vous plaît n'a l'honneur de lui plai-
re ;

Ce qu'on croit naturel lui paroît trop vulgaire ;

Et c'est à cette belle une espece d'affront

Que de boire & manger comme les autres font.

Aussi quoiqu'elle fasse à toute heure on la jouë ;

Mais alors qu'on la raille , elle croit qu'on la louë ;

Elle tourne à son gré tous les mots qu'on lui dit ;

Ponrit de la voir , c'est que l'on l'applaudit ;

Quand on la contrefait , elle croit qu'on l'imité ;

Elle affecte des mots qu'elle seule debite ;

Et comme si son ame agissoit par ressorts ,

Son'esprit se démonte aussi -bien que son corps.

Sur tout ce qui la choque on sçait bien qu'elle

glose ;

Mais lui plaire & déplaire est une même chose.

Vos soupirs à ses yeux ne sont pas adressez ;
 Amarante vous aime ; & cela c'est assez.
 Jusqu'au revoir.

D A M I S.

Ma joye est enfin apparente. . . .

S C E N E II.

LE COMTE, DAMIS.

LE COMTE *en entrant.*

HO ! quelqu'un ! fait-il jour chez la belle
 Amarante ?

Ah , Ah ! C'est toi , Baron ; ne fais pas le surpris.
 Et depuis quand , mon cher , es-tu donc à Paris ?
 Parbleu , de ton voyage , il faut dire la cause :
 Entrons.

D A M I S.

Tu peux entrer ; mais pour moi , je ne l'ose.
 On habille Amarante , & je viens de sçavoir
 Que dans quelques momens j'aurai l'heur de la voir ;
 Par respect l'un & l'autre attendons qu'elle sorte.
 Mais peut-on me connoître à me voir de la sorte ?

LE COMTE.

Parbleu , Baron , tout autre y seroit attrapé ;

Te voilà , Dieu me damne , assez bien équipé !
 Testebleu ! des colets de dentelle de Flandre ?
 Justice.

D A M I S.

Quoi !.....

L E C O M T E.

Parbleu , je ne veux pas t'entendre.

Justice , Baron.

D A M I S.

Mais.....

L E C O M T E.

Mais , Justice.

D A M I S.

Di-moi.....

L E C O M T E.

Si tu m'en crois , mon cher , ne vas pas chez le Roi ;
 Tu n'entrerois jamais dans la Salle des Gardes ,
 Qu'il ne plût sur ton nez plus de mille nazardes.

D A M I S.

Quoi ! les Gardes.....

L E C O M T E.

Baron , moi qui te parle , moi ,
 Je te dis en ami , si tu vas chez le Roi ,
 Que tu n'entreras pas sans un Point de Venise. . . .

Et s'il arrivoit donc que par une surprise.

L E C O M T E.

Quelque sot ! Sur mon ame , on ne me surprend point.

J'ai parbleu dépensé dix mille écus en Point.

Mais le bon de cela , Baron , quand je m'ajuste ,

Pour me tirer du pair , je calcule si juste

Que , parbleu , notre ami , chez les gens comme toi

Quand la mode commence , elle est vieille pour moi.

Il me feroit beau voir des dentelles de Flandre !

D A M I S.

N'ai-je que ce défaut que tu puisses reprendre ?

De ces riches colets si tel est le pouvoir ,

Aussi bien comme toi j'ai moyen d'en avoir :

Mais di-moi dans Paris n'a-t-on pas la franchise ?

Ce qui fait l'honnête homme est-ce un Point de Venise ?

C'est un foible avantage à ces gens du bel air ,

Qu'emprunter du secours pour se tirer du pair :

Quand d'un sang assez bon nous avons l'heur de naître ,

Notre éclat naturel nous doit faire paroître :

C'est mon sentiment , Comte ; & tu dois m'a-
voïer. . . .

LE COMTE.

Dieu me damne , Baron , tu te feras jouïer,
Prends garde à toi.

D A M I S.

Pourquoi ?

LE COMTE.

Pourquoi !

D A M I S.

Daïgnes me dire. . . .

LE COMTE.

Par ma foi , cher Baron , ton pourquoi me fait rire ;
Il est bon.

D A M I S.

Mais pourquoi.

LE COMTE.

Continuë.

D A M I S.

Apprens-moi. . . .

LE COMTE.

On te jouera , te dis-je. Hé demande pourquoi ?
Je t'en prie. Allons donc : Souütiens ton caractère.

D A M I S.

Ou sois plus raisonnable , ou bien songe à te taire.

On te jouera.

D A M I S.

Di donc quel sujet on aura. . . .

L E C O M T E.

On te jouera , morbleu , parce qu'on te jouera.

D A M I S.

Mais.

L E C O M T E.

Mais prends garde à toi ; car nous avons un
homme

Qui fait mieux des portraits que les Peintres de
Rome ;

Il vous dépeint , morbleu ! mais je dis traits pour
traits :

Il est vrai , quelques fots ne s'en doutent jamais :
Quoi que des spectateurs tous les traits y paroissent,
Plus ils sont ressemblans, moins ils les reconnoissent:
Ce qu'on a fait pour eux , leur paroît pour autrui,
Et tel y rit souvent de voir rire de lui.

D A M I S.

A ce compte , ce Peintre en badins vous erige !
Mais se voit-on jouier , sans que l'on se corrige ?
En est-il d'assez fots pour ne pas s'abstenir . . .

436 L E P O R T R A I T
L E C O M T E.

S'il est des fots ? ma foi , tu m'en fait souvenir
De fots ; pour t'en montrer , & de plus d'une es-
pèce ,

Si tu veux dès tantôt nous irons voir sa Pièce.
Mais il faut , notre cher , me promettre ce point ,
Si tu vas autre part , que tu ne riras point.

D A M I S.

Pourquoi cela ?

L E C O M T E.

Pourquoi ! Je ne puis te le dire.
On m'a dit seulement que c'est là qu'on va rire ;
Et j'ai fait , testebleu , des sermens qui tiendront
De ne rire jamais qu'où les autres riront.

D A M I S.

Moi qui hais ta maniere , & qui suis équitable ,
Je ris quand j'ai de rire un sujet raisonnable ;
Et je tiens que tout homme , à moins d'être brutal ,
Doit rire de la chose , & non pas du signal ;
Car tu ris de voir rire , & ma foi je parie.

L E C O M T E.

Et de quoi donc , Baron , prétens-tu que je rie ?

D A M I S.

De quelque endroit risible où paroisse l'esprit.

Parbleu ! l'endroit risible est l'endroit où l'on rit.
Je le soutiens.

D A M I S.

Soutiens , je suis prêt d'y souscrire.
Mais rit-on de l'endroit , quand on rit d'y voir rire ?
Pour juger d'un ouvrage il faut lire.

L E C O M T E.

En effet !

Et voit-on en lisant les grimaces qu'on fait ?

D A M I S.

Cette Pièce.

L E C O M T E.

Ma foi , j'en ai fait deux lectures ;
Mais je n'y puis trouver ces plaisantes postures ,
Eh , parlez , dépêchez , vite , promptement , tôt.
On appelle cela réciter comme il faut.
Verra-t-on en lisant , fut-on grand Philosophe ,
Ce que veut dire un *Ouf* qui fait la catastrophe ?
Baron , *Ouf* ! Que dis-tu de cet *Ouf* placé-là ?
Par ma foi , cher Baron , il faut voir tout cela.
Viens-y tantôt , mon fils , tu verras si j'impose.
Mais venons au voyage , & m'en apprens la cause ;
On habille Amarante , & tu peux en deux mots. . .

438 L E P O R T R A I T
D A M I S.

Sa divine beauté m'a ravi le repos.
De l'oser déclarer la douceur m'est permise ;
Chacun sçait qu'à Damis Amarante est promise.
Et depuis mon départ jusques à mon retour ,
Mille écrits de sa main ont flatté mon amour.
La voici.

S C E N E I I I .

A M A R A N T E , C L I T I E , L E C O M T E ,
D A M I S .

A M A R A N T E à un Page.

DEMEUREZ pour nous donner des sièges.

L E C O M T E .

Notre ami le Baron est tombé dans vos pièges ?
Comment Diable ! il vous aime , & vous n'en di-
siez rien.

Finette !

A M A R A N T E .

Je croyois que vous le sçaviez bien.
Damis m'aime , je l'aime ; en est-ce assez ?

Cousine ,

Il n'appartient qu'à lui d'aimer à la sourdine ;
La Marquise Oriane a des appas si doux. . . .

LE COMTE.

A propos d'Oriane , elle dîne chez vous ;
J'y dîne aussi ma chere , & je suis de la bande ;
Sans façon.

AMARANTE,

Trop d'honneur.

SCENE IV.

PETIT-JEAN , AMARANTE LE
COMTE , DAMIS , CLITIE.

PETIT-JEAN.

MADAME , on vous demande,

AMARANTE.

Nous voulons être seuls , retourne sur tes pas ;
Si c'est quelque fâcheux , di que je n'y suis pas.

ORIANE,

La voit-on , Madame ?

44° L E P O R T R A I T
P E T I T - J E A N .

Où ; mais je crains qu'elle crie,
Sivous êtes fâcheuse elle fera sortie.

O R I A N E .

Di que c'est Oriane.

P E T I T - J E A N ,

Attendez donc un peu.

Voilà qui c'est , Madame ; entrera-t-elle ?

A M A R A N T E .

O Dieu !

C'est Madame !

O R I A N E .

Servante à ma toute adorable.

A M A R A N T E .

Holà ! qu'on se dépêche , & qu'on couvre la table ;
Puisque voilà Madame , il est temps de servir.

Chacun se sied.

O R I A N E .

Quel est ce Gentilhomme ? Il est fait à ravir !

A M A R A N T E .

C'est le Baron Damis.

O R I A N E .

A qui vous devez être ,

Madame ?

Oùi, Madame.

O R I A N E.

Ah ! je veux le connoître.

D A M I S,

N'eût été que j'ai craint de vous être suspect ,
J'eusse précipité l'offre de mon respect ;
Madame , & désormais je prétens que mon zèle. . . ;

O R I A N E,

Certes , sa mignature est parfaitement belle,

C L I T I E.

Mignature ! mon Dieu , que ce mot est bien dit !
Et qu'il faut pour le dire avoir bien de l'esprit !
Je suis au désespoir de ne pas le comprendre,

L E C O M T E.

Elle n'apperçoit pas ta dentelle de Flandre ,
Baron.

O R I A N E.

O mon Dieu , si ? Chez le monde choisi ;
Des beautés à la mode il faut être saisi.
La plus claire dentelle est la plus en usage ;
Et le Point de Venise assaisonne un visage.

C L I T I E.

Cousine , que Madame a de jolis détours ;
Et que cet assaisonne assaisonne un discours !

442 LE P O R T R A I T

En effet , si ; votre ame est une mal apprise ;
Comment ? faire l'amour , sans un Point de Venise ?

D A M I S.

Pour être en galant homme il faut donc de ce
Point ?

L E C O M T E.

Je l'ai dit , Dieu me damne , & ne m'en dédis point ;
Il en faut pour paroître ; & de plus notre Singe
Fait un nouveau tableau qui sera tout de linge.
Je ne t'en avertis que de peur d'accidens ;
S'il te voit , sur mon ame , il te mettra dedans.
Rien n'échape à sa plume ; & dedans sa critique ,
Il n'est point de gros dos que sa langue ne pique :
A jolier tout le monde il a tant de penchant. . .

O R I A N E.

Hai , hai , hai !

A M A R A N T E.

Qu'avez-vous ?

O R I A N E.

Que vous êtes méchant ?

Monsieur le Comte !

L E C O M T E,

Moi ?

O R I A N E.

Je n'en puis plus , vous dis-je.

A M A R A N T E.

Ho, quelqu'un !

O R I A N E,

Ne bougez.

A M A R A N T E.

J'ai peur qu'on vous néglige ;
Un si prompt accident vous peut être fatal.

O R I A N E.

Il m'a fait souvenir que je me porte mal.
Hier dans une visite il se trouva des Dames
Qu'Alcidon régala de l'Ecole des Femmes ;
Et qui d'intelligence avecque mon destin
Ne voulurent jamais en entendre la fin :
Comme si pour me perdre elles eussent fait pacte ,
On fit cesser la Pièce après le second Acte ;
Et je ne remarquai des risibles endroits ,
Que celui de la soupe où l'on trempe les doigts.
Dans un chagrin mortel ce caprice me plonge.

C L I T I E.

Voyez, comme les maux viennent sans qu'on y
songe.

L E C O M T E.

Dans mon ame j'enrage.

A M A R A N T E.

Et pourquoi ?

LE PORTRAIT
LE COMTE.

Tout exprès

La Marquise y couroit pour voir le *Le* d'Agnès.

O R I A N E.

Je l'ai vû ; que je l'aime , & que j'en suis contente !
Ce *Le* c'est une chose horriblement touchante ,
Il m'a pris *Le* . . . ce *Le* fait qu'on ouvre les yeux.

L E C O M T E.

Oùi , ce *Le* , Dieu me damne , est un *Le* merveilleux :

Quand je vis que l'Actrice y faisoit une pose ,
Je crus que l'innocente alloit dire autre chose.
Et le ruban , ma foi , je ne l'attendois pas.

O R I A N E.

Et ce *Le* , pour Madame eut-il beaucoup d'appas ?

A M A R A N T E.

J'en dirois mon avis ne pouvant m'en défendre ;
Mais qui s'en ressouvient prit plaisir à l'entendre ;
Et moi , de qui l'esprit s'en est peu soucié ,
A peine l'eûs-je appris que je l'eûs oublié.

O R I A N E.

A le revoir pour moi je serois toute prête ;
Ce *Le* toute la nuit m'a tenu dans la tête ,
Ma chere : aussi ce *Le* charme tous les Galands.

En effet , j'en vois peu qui ne donnent dedans.
La beauté de ce *Le* n'eut jamais de seconde.

C L I T I E .

Il est vrai que ce *Le* contente bien du monde ;
C'est un *Le* fait exprès pour les gens délicats.

A M A R A N T E .

Elle est maligne , au moins ; ne vous y fiez pas.
Car je sçai que ce *Le* lui paroît détestable.

C L I T I E .

Il est vrai , ma cousine , il me semble effroyable ;
Mais ce *Le* par Madame est si bien appuyé ,
Que je meurs de regret qu'il nous ait ennuyé.
Le parti qu'elle prend est celui que j'embrasse ;
Tout ce que dit Madame est de si bonne grace ,
Que je veux la prier de ne pas s'irriter
Si je fais mes efforts pour la bien imiter.
Sa galante façon s'insinuë en mon ame.

O R I A N E .

O Madame !

C L I T I E .

O Madame !

O R I A N E .

O Madame !

O Madame !

O R I A N E.

Quoi ! me railler chez vous, Madame ! Ah ! je vois
bien.....

C L I T I E.

Vous le dites , Madame , & vous n'en croyez rien.

O R I A N E.

Affurément Madame.....

C L I T I E.

Affurément.....

L E C O M T E.

Marquise ,

Sçavez-vous quelles gens le Matois satyrise ?
Des Marquis.

D A M I S

Des Marquis ! Il aspire si haut.....

L E C O M T E.

Je t'en vais montrer trois chapitrés comme il faut ;
J'ai la clef de sa Pièce.

A M A R A N T E.

Imprimée.

L E C O M T E.

Imprimée.

Ho ! mes Laquais ; Picard , Bearnois , la Ramée.

Un Laquais vient , & le Comte lui dit.

Sous la tapisserie , audeffous du miroir ,
Tu verras cette clef , je l'y mis hier au soir.

A Damis.

Je croyois , palsembleu ! mériter ta croyance ,
Baron.

D A M I S.

Quand une chose a si peu d'apparence. . . .

L E C O M T E à son Laquais.

Vas querir cette clef , & me l'apporte ici.

Le Laquais sort.

A Damis.

Incredule Baron tu seras éclairci.

Mais.

A M A R A N T E.

Mais quoi ? Du critique on connoît la cou-
tume.

A ma Muse peut-être il donne un coup de plume ;
Avoüez ; vous riez ; je le verrai bientôt.

L E C O M T E.

Et femme qui compose en sçait plus qu'il ne faut.
C'est vous.

A M A R A N T E.

C'est moi ?

LE PORTRAIT
LE COMTE.

C'est vous.

A M A R A N T E,

Ce n'est pas qu'il m'importe ;

Mais l'Auteur est hardi d'en user de la sorte.

Il me doit du respect , il a dû le sçavoir.

S C E N E V.

PETIT-JEAN, AMARANTE,
ORIANE, CLITIE, LE COMTE,
DAMIS.

PETIT-JEAN.

UN Monsieur est là bas qui demande à vous
voir,

Madame.

A M A R A N T E.

Quel est-il ce Monsieur ?

P E T I T - J E A N.

C'est un homme.

A M A R A N T E.

Et ne t'a-t'il pas dit , sot , comment on le nomme !

P E T I T - J E A N.

Le Chevalier de chose... Et là?

A M A R A N T E.

Qui, Dorante?

P E T I T - J E A N.

Où.

A M A R A N T E.

Qu'il entre.

A Damis.

Il vous connoît,

D A M I S.

Où, Madame.

S C E N E V I.

DORANTE, DAMIS, AMARANTE,

LE COMTE, CLITIE, ORIANE.

DORANTE *voyant Damis.*

C'Est lui!

Où, c'est lui.

LE COMTE *à Damis.*

De te voir sa surprise est extrême.

450 LE PORTRAIT
DORANTE.

Est-ce toi, Baron ?

DAMIS.

Oùi.

DORANTE.

Quoi ! c'est toi ?

DAMIS.

C'est moi-même.

DORANTE.

Comment te portes-tu, vieil ami ? Touche-là.
Tu viens *incognito* voir l'objet que voilà ?

DAMIS.

Il est vrai.

DORANTE.

Dieu me damne, il est beau comme un Ange,
Cet objet.

AMARANTE.

Chevalier, mon Dieu, point de louange ;
Un homme comme vous, Critique au dernier
point,
Fait assez de plaisir quand il ne médit point.
La critique est blâmable après tout, & j'avouë. . . .

DORANTE.

Ce que vous blâmez-là, tout le monde le louë.

Il est vrai , je critique , & je m'en trouve bien ;
De bien faire ma Cour c'est l'unique moyen ;
La Satyre est en régime & le Point de Venise ;
Et le reste on le nomme une pure sottise.

D A M I S.

Et pour plaire à présent il ne faut en ce cas. ?

D O R A N T E.

Que de la médifance , & de riches rabats.
Je plais aussi , Dieu sçait.

D A M I S.

Toi , plais-tu ? Chose vraie ?

D O R A N T E.

Si je plais ? Ce colet est le moindre que j'aye.
J'ai ma foi chez le Roy de secrets ennemis
Mutinés contre moi de me voir si bien mis :
Moi , qui vois leur envie , & qui sçai leur bêtise ,
J'achete si souvent quelque Point de Venise ,
Que pour mieux les punir d'avoir cru m'outrager ,
Je me ruine exprès pour les faire enrager ;
Dieu me damne. Voi donc si je plais. Pour médire ,
Tu te peux informer si Dorante s'en tire.
On me craint sur mon ame ; & je passe en tous
lieux

Pour un des Courtifans qui critiquent le mieux ;
 Mais auffi , je fréquente & je joue à la paume
 Avec le médifant le meilleur du Royaume.
 Le Compère vous drape , & vous mord en riant.
 C'est de nos Courtifans le démon foudroyant ;
 Il les pique.

A M A R A N T E.

A la fin , craint-il point qu'on s'en choqe ?
 J'en fçai un enragé , dont souvent il fe moque.
 A fon meilleur ami , je veux bien l'avoüer.

D O R A N T E.

J'en fçai vingt trop heureux de fe laiffer jouier ;
 Oiii , j'en fçai de ravis qu'on leur faffe la guerre ;
 Témoins trois l'autre jour qu'on nommoit du Par-
 terre ;

Et qui dans une Loge , où chacun les voyoit ,
 Rioient comme des foux de ce qu'on les jouïoit.
 Auffi , loin qu'au Critique aucune ame s'oppose ,
 Auffi doux que du lait il faut boire la chose ;
 On ne peut l'attaquer fans en être marri.
 De tous nos Turlupins c'est un homme chéri ;
 Contre qui que ce foit ils prendront fa défenfe.

D A M I S.

Et ces fortes de gens vous impofent filence ?

Ce que Paris peut-être a de plus odieux ,
Des Turlupins ?

LE COMTE.

Baron , tu pourrois parler mieux ;
J'en suis un.

DAMIS.

Qui , toi ?

LE COMTE.

Moi.

DAMIS.

Mais , l'ami , tu te blâmes,

LE COMTE.

Et oui , oui. Dans la clef de l'Ecole des femmes ,
Tu verras qui de nous a le plus de raison ;
Je suis le Turlupin de la moindre maison ;
Tous les autres mais tien , mon Laquais me
l'apporte.



S C E N E V I I.

LA RAME'E, LE COMTE, DAMIS,
AMARANTE, DORANTE,
CLITIE, ORIANE.

LA RAME'E *au Comte.*

JE n'ai point vû de clef que la clef de la porte.

LE COMTE.

Teste, le sot !

D A M I S.

Sçait-il ce que c'est que cela ?

LE COMTE.

Je te jure, Baron, qu'elle est en ce lieu-là.

LA RAME'E.

Je gage que non.

LE COMTE.

Paix.

D A M I S.

Croi-moi, Comte, allons, gage.

LE COMTE.

L'un de nous deux, Laquais, est un sot personnage.

L A R A M E' E.

Ce n'est pas moi , Monsieur.

L E C O M T E.

Tais-toi donc , s'il te plaît.

La Marquise l'a lûë ; elle sçait ce que c'est.

A M A R A N T E.

Mais parlez de sa Pièce , & foyez équitable ;

Que vous en semble ?

D O R A N T E.

A moi ? Je la trouve admirable.

Comment la trouves-tu , Comte ?

L E C O M T E.

Admirable.

D O R A N T E.

Et vous ?

O R I A N E.

Admirabilissime.

A M A R A N T E.

Entre nous ?

D O R A N T E.

Entre-nous.

A M A R A N T E.

Mais là , sans vous trahir , la trouvez-vous passable ?

456 LE PORTRAIT
DORANTE.

Admirable , morbleu , du dernier admirable.

DAMIS.

Je puis , sans l'avoir vüë , en dire autant que toi.
Quand on loue une Pièce , il faut dire pourquoi ;
Et tu dois nous donner une raison valable.

DORANTE.

Par plus de vingt raisons je la trouve admirable.

CLITIE.

Par plus de trente.

DAMIS.

Ecoute ; on te croit , si tu veux ;
Mais de tant de raisons j'en dirois une , ou deux.

DORANTE.

Te dirai-je pourquoi je la trouve admirable ? ,
Parce que cette Pièce est admirable.

LE COMTE.

Diable !

Ta raison est bonne.

CLITIE.

Ah !

ORIANE.

Je l'allois dire aussi.

DORANTE.

Il s'en faut rapporter à Monsieur que voici ;
C'est un Auteur.

SCENE VIII.

LIZIDOR, AMARANTE, DORANTE, DAMIS, ORIANE,
LE COMTE, CLITIE.

DORANTE à Lizidor.

MON cher, pour contenter
ces Dames,
Donnez-nous votre avis sur l'Ecole des femmes.

Vous verrez si la Pièce a pour lui des appas.

AMARANTE.

Oùi, jugez-en.

LIZIDOR.

Madame, on ne m'en croiroit pas ;
Et puis, d'en bien juger je ne suis pas capable.

DAMIS.

Ah ! Monsieur Lizidor vous êtes un fin Diable ;
Au succès de l'Auteur vous prenez trop de part.

AMARANTE.

Point ; Monsieur Lizidor est un homme sans fard.

J'en croirai bonnement ce qu'il en voudra dire.

On déteste sa Pièce , & chacun la déchire :

Pour moi , qui n'y vois rien que de bien assorti ,

Contre tous ces Messieurs , je soutiens son parti.

Ils ont beau l'abhorrer , je la trouve admirable.

L I Z I D O R.

Votre parti , Madame , est le plus raisonnable.

Ce que vous soutenez tout Paris le soutient.

D O R A N T E.

Bon ! ma foi , c'est bien fait ; la Connoisseuse en tient.

L E C O M T E.

Comme tu dis ; bon.

C L I T I E.

Bon.

A M A R A N T E.

J'en parois peu marrie.

D O R A N T E.

Il vous vient de payer votre raillerie.

Le Seigneur Lizidor est un homme d'esprit.

D A M I S.

Mais Monsieur Lizidor doit prouver ce qu'il dit.

A M A R A N T E.

Si il la fait trouver bonne il fera fort habile.

LIZIDOR.

En vérité, Madame, il n'est rien si facile.
Jamais Scène plaisante eut-elle tant d'appas
Que la Scène d'Arnolphe à qui l'on n'ouvre pas ?
N'a-t'on pas pour Alain une estime secrète,
Quand pour ouvrir la Porte, il appelle Georgette ?

DORANTE.

Ah, ah, ah.

LE COMTE.

Quel Compère !

DORANTE.

Il entend son métier.

ORIANE.

A miracle.

CLITIE.

A merveille.

AMARANTE.

Il faut. . . .

DORANTE.

Point de quartier.

Allons, allons.

LIZIDOR.

Ensuite, est-il rien qui ne plaise

Dans ce que dit Arnolphe à la fille niaise ?

Rien de plus innocent se peut-il faire voir ?

Il arrive des Champs , & désire sçavoir
 Si durant son absence elle s'est bien portée ;
Hors les Puces la nuit qui m'ont inquiétée ,
 Répond Agnès. Voyez quelle adresse a l'Auteur ;
 Comme il sçait finement réveiller l'Auditeur.
 De peur que le sommeil ne s'en rendît le maître ,
 Jamais plus à propos vit-on puces paroître ?
 D'aucun trait plus galant se peut-on souvenir ?
 Et ne dormoit-on pas , s'il n'en eût fait venir ?

D O R A N T E.

Tu Dieu !

L E C O M T E.

C'est raisonner.

O R I A N E.

Divinement.

C L I T I E.

Courage.

D O R A N T E.

Diable ! qu'un tel ami fait valoir un ouvrage !

L E C O M T E.

Je t'en répons.

L I Z I D O R.

Le Grez , n'est-il pas étonnant ?

Voit-on rien de si preste , & de si surprenant ?

Aucun des Auditeurs osoit-il se promettre

Qu'Agnes sçût seulement ce que c'est qu'une lettre ?
 Et pour la lettre seule , où l'on voit tant d'amour ,
 Faut-il pas que l'Auteur ait rêvé plus d'un jour ?
 Cependant dans une heure une Innocente ex-
 trême ,

La compose , l'écrit , & la rend elle-même ,
 Quoiqu'Arnolphe l'éclaire avec un œil perçant ;
 Un pareil procédé n'est-il pas innocent ?
 Lui voit-on démentir son niais caractère ?

D O R A N T E.

Ho , ho , Comte.

L E C O M T E.

La peste !

O R I A N E.

On ne sçauroit mieux faire.

C L I T I E.

Je le croi.

D A M I S.

Mais , Dorante , il pouvoit s'affranchir

D O R A N T E.

Hé , Baron !

D A M I S.

Si

D O R A N T E.

Ma foi , tu ne fais que blanchir.

Près d'un homme si docte on fait mieux de se taire.

LIZIDOR.

Est-il rien de si beau que l'endroit du Notaire ?

Et cet endroit charmanr qu'on a tant admiré,

Avec tout l'art possible est-il pas digéré ?

Le petit Dialogue est d'une adresse extrême :

Car ce que dit Arnolphe, il le dit en lui-même ;

Et les moins délicats sont d'accord de ce point,

Qu'on ne peut pas répondre à ce qu'on n'entend
point ;

Cependant par un jeu, dont l'éclat doit surprendre,

L'un ne veut pas répondre à ce qu'il doit entendre ;

Et pour des deux côtés faire voir des appas,

L'autre répond sans peine à ce qu'il n'entend pas.

DORANTE.

C'est tout dire.

LE COMTE.

Fort bien.

CLITIE.

Vivat.

ORIANE.

Il extasie.

DORANTE.

Le Seigneur Lizidor, comme il les mortifie !

Je pourrois lui répondre, & je crois entre nous . . .

D O R A N T E.

Dieu me damne, Madame, il en sçait plus que vous.

Des raisons qu'il vous dit nulle n'est contestable.

L I Z I D O R.

Enfin le dénouëment n'est-il pas admirable ?

Le voyage d'Oronte est-il pas assuré ?

Et le retour d'Enrique est-il pas préparé ?

Vous m'allez alléguer que touchant cet Enrique,

On le tire aux cheveux pour quitter l'Amérique ;

Et que durant la Pièce en aucun des endroits

On ne s'apperçoit point qu'il soit pere d'Agnès :

Mais il n'est point d'Auteurs, dont la plume n'ap-
prenne

Que dans ce qu'on attend il n'est rien qui sur-
prenne.

Au contraire on croit beau ce qu'on trouve éton-
nant ;

Et ce qu'on n'attend pas est toujours surprenant.

D O R A N T E.

De s'en mieux démêler je déirois le Diable.

L E C O M T E.

Répondez, Madame.

Elle ? Il est insurmontable.

O R I A N E.

Il oublie un endroit effroyablement bon,
Où l'on parle d'Agnès qui jouë au corbillon.
Pour moi , quand je l'oüis mon plaisir fut extrême.

D O R A N T E.

Vous verrez , sur ma foi , que c'est *Tarte à la crème*.

O R I A N E.

Oui , c'est *Tarte à la crème* ; & je l'aime d'amour.

L E C O M T E.

Parbleu , *Tarte à la crème* a fait bruit à la Cour.

D O R A N T E.

Pour moi , je ne vois rien qui me charme de même.

A M A R A N T E.

Qu'y trouvez-vous de beau ?

D O R A N T E.

Moi ? Rien. *Tarte à la crème*,
Madame.

A M A R A N T E.

Il faut répondre ; & je voudrois du moins
Que de bonnes raisons appuyassent mes soins.
Car enfin pour l'Auteur votre zèle est extrême.

D O R A N T E.

Tarte à la Crème.

D A M I S.

Ami, tu dois

D O R A N T E.

Tarte à la crème ;

Ami,

A M A R A N T E.

Quoiqu'il en pense, il doit nous être égal ;

Il aime trop l'Auteur pour en dire du mal.

D O R A N T E.

Je soutiens, sans l'aimer, quoique l'envie oppose,

Que sa Pièce tragique est une belle chose.

A M A R A N T E.

Sa Pièce tragique ?

D O R A N T E.

Oui.

L E C O M T E.

Sa Pièce tragique ?

D O R A N T E.

Oui.

A M A R A N T E.

Je n'ai jamais rien vû de tragique de lui.

L E C O M T E.

Ni moi.

L I Z I D O R.

Ni moi.

466 LE PORTRAIT
ORIANE.

Ni moi.

DORANTE.

Qu'est-ce qu'il représente ?

AMARANTE.

Nommez-vous Tragédie une Pièce plaisante ?

DAMIS.

Tu te moques de nous, Chevalier.

DORANTE.

Pourquoi ?

DAMIS.

Bon !

Appelle-t'on Tragique un Poëme bouffon ?

DORANTE.

Vous blâmez justement ce qu'il faut qu'on admire ;
Quoi ! Merbleu, du Tragique où l'on crève de rire.
C'est cela qu'on appelle un mélange d'appas.

AMARANTE.

Mais le Tragique est noble, & n'a rien de si bas.

DORANTE.

Mais je sçai le Théâtre, & j'en lis la pratique ;
Quand la Scène est sanglante une Pièce est tra-
gique.

LE COMTE.

Oùï.

LIZIDOR.

LIZIDOR.

Sans doute.

ORIANE.

Il est vrai.

DAMIS.

Sans contredit.

AMARANTE.

D'accord.

DORANTE.

Dans celle que je dis , *le petit Chat est mort.*

LE COMTE.

C'est le bien prendre !

LIZIDOR.

Oh, oh !

ORIANE.

Sa remarque est certaine.

DAMIS.

Quoi ! le trépas d'un Chat ensanglante la Scène ?

AMARANTE.

Dans une Tragédie un Prince meurt , un Roi.

DORANTE.

Nous sommes tous mortels , & chacun est pour soi.

Et je tiens qu'une Pièce est également bonne ,

Quand un Matou trépassé , ou quelqu'autre per-
sonne.

Tu sçais le Théâtre !

L I Z I D O R.

Oh !

O R I A N E.

Son langage est profond.

D A M I S.

Mais.....

L E C O M T E.

Mais répond , répond , répond , répond , ré-
pond.

D A M I S.

Quoi ?.....

L E C O M T E.

Répond donc , Baron.

D A M I S.

Tu penfes me confondre ?

Et tu crois.....

L E C O M T E.

Par ma foi , tu ne sçaurois répondre.

D A M I S.

Je ne le puis de vrai tant que tu parleras ;

Mais enfin , si....

L E C O M T E.

Ma foi ! si , tant que tu voudras.

Sa raison.....

Sa raison est aisée à combattre.

D O R A N T E.

Il est vrai que l'Auteur n'entend pas le Théâtre ?

A M A R A N T E.

Mais ce n'est pas l'entendre , après tout.

D O R A N T E.

O que non !

Quand un homme en burlesque a sçû faire un ser-
mon ,

Il me semble pourtant qu'on n'est pas mal habile ;
L'Auteur prend l'agréable , & le joint à l'utile ;
A ce que veut le peuple il se rend complaisant ;
Et le force de rire en le catéchisant.

L E C O M T E.

Tu Dieu ! Tu l'entens.

L I Z I D O R.

Oh !

D A M I S à *Dorante*.

Tu n'as rien dit qui vaille.

D O R A N T E.

Pourquoi , Baron ?

A M A R A N T E.

Pourquoi ? Retournons la médaille.

Outre qu'un Satyrique est un homme suspect ,

Y ij

Au seul mot de sermon nous devons du respect ;
 C'est une vérité qu'on ne peut contredire.
 Un Sermon touche l'ame , & jamais ne fait rire.
 De qui croit le contraire on se doit défier ;
 Et qui veut qu'on en rie , en a ri le premier.

L E C O M T E.

C'est mal répondre !

L I Z I D O R.

Puth !

D O R A N T E.

Pitoyable Critique !

D A M I S.

Dites donc ce que c'est que d'être Satyrique.

D O R A N T E.

Que d'être Satyrique ?

D A M I S.

Oui.

D O R A N T E.

C'est fatyrifer.

A M A R A N T E.

Oui ; mais fatyrifer c'est railler , mépriser.
 Ainsi , pour l'excuser quoique vous puissiez dire ,
 Votre ami du Sermon nous a fait la Satyre :
 Et de quelque façon que le sens en soit pris ,
 Pour ce que l'on respecte on n'a point de mépris.

Bagatelle !

D A M I S.

Mais , Comte , après tout , je m'engage

L E C O M T E.

Je ferois bien fâché de t'ouïr davantage.

Tu m'as trop fatigué par tes fottes raisons.

A M A R A N T E.

Il ne peut rien répondre à ce que nous difons.

Mais Dorante fçait bien qu'on ne peut mettre en
doute.

D O R A N T E.

Moi ? Je n'écoute pas fi le Comte n'écoute.

D A M I S *au Comte.*

Tu fçais

L E C O M T E.

Je n'entens pas.

A M A R A N T E *à Dorante.*

Je croi

D O R A N T E.

Ni moi non plus.

D A M I S *au Comte.*

Mais

L E C O M T E *chante.*

La , la , la , la , la , la , la , la , la , la , la .

472 L E P O R T R A I T
A M A R A N T E à Dorante.

Quoi !

D O R A N T E *chante aiffi.*

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

D A M I S *au Comte.*

Si.

L E C O M T E.

La, la, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la.

A M A R A N T E à Dorante.

Vous.

D O R A N T E.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

D A M I S.

Ma foi, vous me rendez confus.

A M A R A N T E.

Pour moi, je les écoute, & je les étudie;

Car il faut de ceci faire une Comédie.

Je croi que dans son genre elle auroit ses appas.

D O R A N T E.

A ce deffein, ma foi, je ne m'oppose pas,

Car je ſçai que mon rolle y feroit raifonnable.

O R I A N E.

Le mien y feroit court, mais affez agréable.

L I Z I D O R.

Et le mien, ce me ſemble, y feroit affez bon.

LE COMTE.

Pour Damis , à merveille , il feroit le bouffon.
La sottise en sa bouche est placée en son centre.

A Amarante.

Vous sçavez composer , travaillez-y.

A M A R A N T E.

Moi ? Diantre

Je n'ai garde.

D O R A N T E.

Et qui donc la fera comme il faut ?

A M A R A N T E.

Un ami que je sçai , qu'on appelle Boursault.

LE COMTE.

Je le connois ; Pécore.

D A M I S.

Il est bien chez la Muse.

LE COMTE.

Il s'amuse à la Muse , & la Muse l'amuse.

A M A R A N T E.

Mais les Vers de Boursault sont assez bien choisis.

LE COMTE.

Je le soutiens , Madame , un Butor parisif ,

Une grosse Pécore , une pure Mazette.

Mais où la joueroit-on , quand Bourfault l'auroit faite ?

A M A R A N T E.

À l'Hôtel de Bourgogne , où les plus délicats

D O R A N T E.

Ah ! je vous promets bien qu'on ne l'y jouera pas :
Le Critique est à craindre , on a peur qu'il n'éclate ;
Et l'Hôtel de Bourgogne a passé sous sa patte.
S'ils s'étoient avifés de vouloir le bourer ,
Où les pauvres Auteurs pourroient-ils se fourrer ?
Toute la Normandie a-t-elle assez de pommes
Pour jeter à la tête à ces malheureux hommes !
Ils ne le feront pas , je te le dis encor :
Dieu me damne.

D A M I S.

Ecoutez , je connois Floridor.
Je prendrai son avis si cela se peut faire ;
Et je vous l'enverrai s'il vous est nécessaire.
Un petit dénouement est utile à cela ;
Que faire ?

SCENE IX. & DERNIERE.

PETIT-JEAN, AMARANTE,
LE COMTE, DAMIS,
DORANTE, LIZIDOR,
ORIANE, CLITIE.

PETIT-JEAN.

ON a servi ; Madame.

AMARANTE.

Le voilà.

Je le donne à l'épreuve au plus grand Satyrique,
C'est de cette façon que finit la Critique.
Et les plus dégoutés trouveront des appas ,
Quand auprès du Comique ils auront un repas.

F I N.



LES YEUX
DE PHILIS
CHANGÉS EN ASTRES.

PASTORALE.



A M O N S I E U R
 M O N S I E U R
 L E M A R Q U I S
 D E C A S T E L N A U .

M O N S I E U R ,

Puisque j'ai fait des vœux pour vous durant que vous signaliez votre valeur en Hongrie, souffrez que je vous fasse un sacrifice à votre retour : & ne trouvez pas mauvais que je m'acquitte sur les bords de la Seine, du souvenir dont vous m'honorâtes, quand vous étiez sur le Danube. Je voudrois que ce que je vous offre, égalât ce que je me plairois à vous offrir : Je serois aussi reconnoissant par devoir, que vous êtes obligé par habitude, & je vous donnerois

des louanges qui seroient aussi justes, que les applaudissemens que vous m'avez cent fois donnés étoient généreux. Ce n'est pas, **MONSIEUR**, que je désespere d'être un jour capable de tracer ce que vous promettez : Le succès est presque infailible, quand la matière est agréable, & je tire de là une conséquence assurée que lorsqu'il s'agira de répéter ce que la Renommée dira de vous, j'aurai assez d'ardeur pour tout entreprendre, & assez de courage pour tout achever. Faites grace à ce que je fais en faveur de ce que j'ai envie de faire ; & puisque mon inclination m'attache si fortement à vous, ayez la bonté de vous accoutumer vous-même à ne pas trouver mauvais ce que je fais de médiocre, afin de ne pas trouver médiocre ce que je ferai de raisonnable. Du moins, **MONSIEUR**, si rien n'échappe à la délicatesse de votre connoissance, & s'il vous est impossible de déguiser vos sentimens, je consens que vous condamnerez la faiblesse de mon génie, pourvu que vous approuviez la force de mon zèle : Aussi bien ne me puis-je rendre recommandable par aucune qualité qui me soit plus chère que l'est celle,

MONSIEUR,

De votre très-humble & très-obéissant serviteur,

B O U R S A U I T.



A V I S

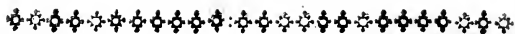
AU LECTEUR.

MON cher Lecteur, je pense n'avoir pas besoin de t'avertir que les beautés que tu trouveras dans la Pièce que j'expose à ton jugement, ne sont pas toutes de moi. La Métamorphose des Yeux de Philis changés en Astres, est un Poëme qui s'est acquis tant de réputation, & qui a tant fait d'honneur à feu Monsieur l'Abbé de Cérify qui en étoit l'Auteur, qu'il y a peu de personnes touchées des belles choses, qui ne l'ayent assez lû de fois pour en sçavoir plus de la moitié par cœur. Pour moi, j'avoue que la première lecture que je fis de ce bel Ouvrage, me fit naître l'envie de le travestir, & de faire une Pièce de Théâtre d'un Poëme épique. J'avois dessein de me servir de tous les vers, & de n'y en mettre des miens, que pour faire la liaison des Scènes; mais il y a tant de différence d'un Ouvrage où le Poëte parle toujours,

à ceux où il faut que des Acteurs agissent, que les choses les plus tendres paroissent languissantes, à moins qu'elles ne soient animées par la vivacité de l'action. C'est ce qui m'a obligé de donner une sœur à Daphnis, & un frere à Philis, pour suppléer à la stérilité de mon sujet : leurs amours ne servent pas d'un petit ornement à la Pièce ; & tu peux avouer, après la voix publique, que les vers que disent Lisis & Carite à la première Scène du second Acte, ont pour le moins autant d'agrément que ceux de Monsieur de Cérify ont de force. Ce n'est pas pour faire valoir mes vers que je les étale : comme je n'affecte point de fausse modestie, j'aurois tort d'avoir un vain orgueil : je ne me blâme jamais pour me faire louer, & jamais je ne me loue, de peur qu'on ne me blâme : l'opinion que j'ai de moi n'est ni mauvaise ni bonne : & pour dire les choses comme elles sont, je me persuade que si je sçai trop peu pour rien faire de parfaitement beau, j'en sçai du moins assez pour ne rien faire d'absolument mauvais. Si j'ai donc cité mes vers, c'est pour me justifier de ce que je ne me suis pas servi de tous ceux de Monsieur de Cérify : je n'en devois point prendre, ou je n'en devois point laisser ; & sans l'indispensable nécessité où je me suis trouvé d'ajouter à cette Pièce des incidens

pour lesquels les vers de cet illustre Auteur n'étoient pas faits, je me serois contenté de coudre des Acteurs à son ouvrage, pour voir si le Théâtre lui seroit aussi favorable que le Cabinet. Je connois de minces Critiques, que je ne veux pas nommer, de peur de parler d'eux, qui ne pouvant me faire pis, m'ont accusé de vol, comme si réciter le Cid, & dire c'est de Monsieur de Corneille, c'étoit lui dérober sa Pièce. Il y en a d'autres qui ont dit que la présence de Diane étoit mandiée, & qu'elle avoit trop peu d'interêt sur la Scène pour y paroître; mais ils ne considèrent pas que la Scène est établie dans l'Isle de Delos, & que selon la Fable cette Isle étoit consacrée à Diane: toute l'action se passe dans une forêt où cette Déesse avoit coutume de chasser, & je ne vois rien de plus naturel que de rencontrer les gens où ils ont coutume d'être. Je ne veux point nommer Censeurs ceux qui se sont plaints de ce qu'elle n'a que trois Actes. De ce qui ne vaut rien, il faut peu de chose pour ennuyer beaucoup, & je souhaite si désormais je fais des Pièces, qu'elles n'ayent point d'autres défauts que d'être trouvées trop courtes. Outre que j'avois trop peu de matière pour aller jusqu'à cinq Actes, je vois tant de Pièces qui n'ont pas tout le succès qu'elles méritent, & de qui le quatrième

& le cinquième Actes sont presque toujours trouvés foibles, quoiqu'en effet ils ne le soient pas; que j'aime mieux en jeter la faute sur ceux qui les entendent, que sur ceux qui les mettent au jour. Il n'y a guères d'Auditeurs qui puissent entendre mille vers sérieux, quelque beaux qu'ils soient, sans s'ennuyer un peu: l'esprit veut du délassement, & quand un homme a oui trois Actes d'une Pièce grave, il est si fatigué, qu'il lui semble que tout le reste de la Pièce languisse, & c'est lui-même qui languit, puisque s'il étoit possible de jouer le quatrième & le cinquième Actes avant les autres, ils seroient trouvés plus beaux que les trois précédens; car c'est d'ordinaire dans ces deux Actes que l'enchaînement des intérêts suspend l'esprit, que les passions touchent le cœur, & que le patétique enleve l'ame. Voilà ce que j'avois à répondre aux objections que l'on m'a faites. C'est à toi, Lecteur, à juger de l'Ouvrage & de mes raisons; je ne te les déduis point pour prévenir les tiennes; je suis prêt à profiter de ta censure, pourvû que tu me l'accordes avec le même zèle que je te la demande. J'ai assez d'ignorance pour avoir pû laisser passer des fautes que je n'ai pas été capable de remarquer; & je suis encore assez jeune, pour ne point avoir de honte d'apprendre quelque chose.



PERSONNAGES.

DAPHNIS, Berger de Calcis, Amant de Philis, & frere de Carite.

PHILIS, Bergere de Delos, Maitresse de Daphnis.

LISIS, Frere de Philis, Amant de Carite.

CARITE, Sœur de Daphnis, Maitresse de Lisis.

PHILENE, Pere de Daphnis & de Carite.

MENALQUE, Pere de Lisis & de Philis.

APOLLON, Amoureux de Philis.

DIANE, Sœur d'Apollon.

JUPITER.

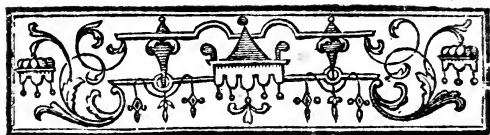
L'AMOUR.

MERCURE, déguisé en Berger.

CLIDAMIS, } Bergers de Délos.
MENANDRE, }

CHŒUR DE BERGERS.

La Scène est dans l'Isle de Délos.



LES YEUX
 DE PHILIS
 CHANGÉS EN ASTRES.
 PASTORALE.

ACTE I.
 SCENE PREMIERE.
 DAPHNIS, PHILIS.
 DAPHNIS.



ERGERE incomparable, à qui j'offre
 ma foi,
 Laissez & crainte & honte aux vain-
 cus comme moi.

Il sied mal de trembler quand on a la victoire;

Et le Vainqueur ne doit rougir que de sa gloire ;
 Si toutefois c'est gloire à vos charmes si doux
 De faire un prisonnier si peu digne de vous ,
 Et qui plus honoré que pressé de vos gênes ,
 Pour unique faveur vous demande des chaînes.
 Oui des fers sont l'objet de mon ambition ;
 Accordez-m'en par grace , ou par punition.
 Favorable Maitresse , ou Juge impitoyable ,
 Arrêtez un Amant , ou liez un coupable ;
 Et me donnez le fort qu'enfin j'ai mérité
 Par un excès d'amour ou de témérité.
 Ce discours vous surprend , votre cœur s'en irrite.

PHILIS.

Point ; qui que vous soyez , vous avez du mérite.
 Mais , malgré le plaisir que j'aurois d'écouter,
 Le devoir , plus puissant me force à m'écarter :
 Ma raison me prescrit ce qu'il faut que je fasse.
 Adieu.

DAPHNIS.

Belle Bergere , écoutez-moi de grace.

PHILIS.

Ecouter vos discours ; c'est trahir ma vertu.

bas , en s'en allant.

Qu'il est charmant ! Lisis , pourquoi m'engageois-tu ?

Elle fuit.

S C E N E II.

DAPHNIS, LISIS.

DAPHNIS.

AH Lisis.

LISIS.

Ah ! Daphnis que ta vûe ...

DAPHNIS.

Trop généreux ami , que mon ame est émue !
 Je t'aime ; & je sçai bien que tu n'en doutes pas :
 Ton heureuse rencontre a pour moi des appas ;
 Afin qu'entre nous deux l'amitié s'entretienne ,
 Tu dois être à ma sœur , je dois être à la tienne ;
 Mais je me vois contraint par une dure loi ,
 Ou d'éteindre ma flamme , ou de rompre avec toi.

LISIS.

Quoi, Daphnis ! quoi.....

DAPHNIS.

J'entens que ton cœur en murmure ;
 Mais , ami, pour me plaindre apprens mon aventure.

Quand d'un fort ignoré tu seras éclairci ,
 Si je me plains , Lisis , tu me plaindras aussi.
 Je venois à Délos tout rempli d'allegresse ,
 De ton pere & du mien accomplir la promesse ,
 Qui par un double Hymen confondant tous nos
 droits ,

Doit unir nos maisons par des nœuds plus étroits.
 Dans la sœur d'un ami rencontrant une femme ,
 Philis sans la connoître étoit bien dans mon ame ;
 Quoique la renommée en vante les appas ,
 On aime rarement ce qu'on ne connoît pas :
 Mais je me souvenois , pour me la rendre chere ,
 Et qu'elle étoit ta sœur , & que j'aimois son frere ;
 Et de notre amitié me faisant une loi ,
 Je te voyois en elle , & je l'aimois en toi.
 Pour me laisser nourrir ma flateuse pensée ,
 Ma sœur avec mon pere étoit plus avancée ;
 Moi , demeuré derrière entretenant au frais

L I S I S.

Carite est arrivée , & j'ai vû ses attraits.
 A ses charmes puissans j'ai rendu mon hommage :
 Et je cherche ma sœur dans ce charmant boccage ,
 Pour avoir le plaisir , comme elle a prétendu ,
 De venir rendre hommage à qui je l'ai rendu.
 Que je bénis le jour où ta voix sans pareille

Pour la première fois vint frapper mon oreille !

Quand à l'ombre d'un chêne au-dessous d'un coupeau ,

Tu voyois à ton aise égayer ton troupeau ;

Quand un air amoureux qui voloit dans la nue ,

De chaque heure du jour célébroit la venue !

Et que ta douce Lyre éveillant les Echos ,

Les forçoit à répondre , & troubloit leur repos

Ce jour , le plus beau jour qui jamais puisse naître ,

Après t'avoir ouï , je voulus te connoître ;

Du côté de ta voix j'adressai tous mes pas ,

Et t'ayant abordé tu ne t'en fâchas pas.

Puis insensiblement te rendant ma visite ,

Je parlai de Philis , tu parlas de Carite ;

Et par des nœuds divers desirans être unis ,

Tu me promis Carite , & je t'offris Philis.

Ce dessein résolu , nos deux peres l'apprirent ;

Ils en furent charmés , & tous deux nous le dirent :

Et pour comble de gloire en ce bienheureux jour ,

L'adorable Carite approuve mon amour.

Ses appas m'ont surpris , Daphnis ; ta modestie

M'en avoit dérobé la meilleure partie ;

Lorsque de nos deux sœurs désignant les portraits ,

Tu peignois des défauts où j'ai vû des attraits.

Moi qui fus plus sincère , & qui fus plus fidelle ,

Je t'appris que Philis est passablement belle. . . .

D A P H N I S.

Passablement , Lisis ah ! rens-moi mon erreur ,
Et du doute où j'étois la flateuse douceur.

L I S I S.

Mais j'ignore , Daphnis , quel malheur te fait plaindre.

D A P H N I S.

Hé bien , cruel ami , je m'en vais le dépeindre.
Je te l'ai déjà dit , mon dessein éclairci ,
Si je me plains , Lisis , tu me plaindras aussi.
Assez près de ce lieu , dans un bois agréable ,
Que la longue vieillesse a rendu vénérable ,
A rêver à ta sœur me trouvant disposé ,
En venant à Délos je m'y suis reposé :
A s'asseoir en ce lieu sa beauté sollicite.
Flore l'orne de fleurs , & Diane l'habite.
Tu sçais que dans ce bois un liquide cristal
En tombant d'un rocher forme un large canal ,
Qui comme un beau miroir dans sa glace inconstante ,
Fait de tous ses voisins la peinture mouvante :
C'est là par un cahos agréable & nouveau ,
Que la terre & le Ciel se rencontrent dans l'eau ;
C'est là que l'œil souffrant de douces impostures ,
Confond

Confond tous les objets avecque leurs figures ;
 C'est là que sur un arbre il croit voir des poissons ;
 Qu'il trouve des oiseaux auprès des hameçons ;
 Et que le sens charmé d'une trompeuse idole,
 Doute si l'oiseau nage , ou si le poisson vole.
 C'est là qu'une Bergere étalant ses appas ,
 M'a pris dans des filets qu'elle ne tendoit pas ;
 Et que sans y penser l'adorable inhumaine ;

L I S I S.

C'est souvent dans ce lieu que Philis se promene.
 Là , de peur du Soleil , sous des arbres touffus . . .

D A P H N I S.

Ecoute-moi de grace , & ne m'interromps plus.
 Le trésor le plus beau que la terre possède ,
 Une beauté divine à qui toute autre cede ,
 Ce que cet univers a de plus précieux ,
 Dans ce riant séjour s'est offert à mes yeux.
 Comme on croit aisément ce qu'on aime à préten-
 dre ,
 Et que d'un doux espoir on ne peut se défendre ,
 Quand je considérois tant de traits accomplis ,
 Cette beauté , disois-je , est peut-être Philis.
 De la voir sans obstacle à l'instant je m'efforce.
 Tout exprès un vieux chêne entrouvre son écorce :
 Là je la pouvois voir sans en être apperçû ;

Et déjà dans son flanc l'arbre m'avoit reçu :
 Mais de mon embuscade une branche remue ;
 Le bruit surprend la Nymphé , elle en est toute
 émue ;

D'une bête féroce elle craint la fureur ;
 Je fors du tronc de l'arbre , & la tire d'erreur.
 Mais à mon seul abord la Bergere se trouble ;
 Au lieu de se calmer , sa surprise redouble ;
 Et la peur qui l'appelle en des lieux différens ,
 Rend son corps immobile & ses desirs errans.
 Quiconque en ce spectacle eût eu des yeux fidèles ,
 Eût vû de nouveaux lys & des roses nouvelles ;
 Sur son teint d'alebâtre on voyoit mille fleurs ;
 Et chaque passion y peignoit ses couleurs.
 La crainte qui du cœur montoit sur le visage ,
 A la seule blancheur donnoit tout l'avantage ;
 Puis la honte au secours amenant la rougeur ,
 Lui rendoit aussi-tôt les larcins de sa peur ;
 Si bien que reprenant sa naïve peinture ,
 Deux effets violens réparoient la nature ;
 Et laissant dans leur guerre une image de paix ,
 Rendoient cette beauté plus belle que jamais.

L I S I S.

Si c'est là ce malheur , tout mon zèle te blâme

Ah ! que l'heur de mes yeux va coûter à mon ame !
 Que je conçois de crainte , & que j'ai peu d'espoir !
 Que je prévois. . . Ecoute , & tu vas tout sçavoir.
 Pour connoître , Lisis , si ma peine est légère ,
 De sa perplexité retirons ma Bergere.
 Pour l'en faire sortir , sans la mettre en courroux :
 Nymphé , ne craignez rien de qui craint tout de
 vous ,

Ai-je dit ; vos rigueurs peuvent charger de peines
 Un esclave soumis qui demande des chaînes ;
 Et qui dans les transports qu'il ose mettre au jour ,
 Avec ceux du respect mêle ceux de l'amour.

Au seul nom de l'amour , ce miracle des Belles
 Fuit , & semble soudain en emprunter les ailes.
 Son erreur lui dépeint ce petit Dieu des Dieux
 Aussi cruel par-tout comme il est dans ses yeux ;
 Et son cœur , où jamais on ne le vit parcître ,
 Le conçoit seulement tel qu'elle le fait naître.
 Mais captif de ses yeux dont les traits me bleissoient,
 Plus je m'en voyois loin , plus mes liens crois-
 soient ,

Je pouffois sur ses pas des soupirs tout de flamme ;
 Je sentoïis qu'avec elle , elle m'emportoït l'ame ;
 Au lieu , mon cher Lisis , qu'en voyant ses appas ,

Je sentoïis ce qu'on sent quand on ne se sent pas,
 A mon amour enfin la voyant si cruelle,
 J'allois suivre mon cœur qui fuyoit avec elle,
 Et l'allois conjurer, si mes vœux la touchoient,
 D'accepter un tribut que ses yeux m'arracheroient :
 Quand t'ayant rencontré, j'ai senti que ton zèle
 M'est venu reprocher que j'étois infidèle ;
 Et que c'étoit manquer à ce que je te doi,
 Que trahir ma parole & violer ma foi.

Vois à notre amitié ce qu'il faut que j'immole.
 Je dois être à ta sœur sur ta seule parole ;
 Je ne la vis jamais, mais j'osois présumer
 Que t'aimer tendrement c'étoit presque l'aimer.
 A ce zèle équitable un obstacle s'oppose.
 Si l'effet m'en déplaît, j'en adore la cause.
 Ne me reproche point que je manque de foi ;
 Lisis, je suis injuste, & le suis malgré moi.
 En vain à la garder mon remords me convie,
 Nous devons deux tributs, la franchise & la vie ;
 Mais le temps de payer est dans la main du fort ;
 Et l'amour a son heure aussi-bien que la mort.
 Ah ! Lisis, quel effort ma foiblesse me coûte !

L I S I S.

Ami, parle plus bas, car je crois qu'on t'écoute ;
 J'entens du bruit.

S C E N E I I.

CLIDAMIS, LISIS, DAPHNIS.

CLIDAMIS.

LISIS, je cherchois à vous voir.

LISIS.

Vous ?

CLIDAMIS.

Oui, j'ai quelque chose à vous faire sçavoir ;

Cela presse.

LISIS.

Parlez, vous pouvez tout m'apprendre.

CLIDAMIS.

Mon respect me fait taire ; on pourroit nous entendre.

LISIS.

Bannissez cette crainte & quittez ce respect ;
 Le Berger que voilà ne peut m'être suspect ;
 Je n'ai point de secret qui pour lui doive l'être :
 C'est l'ami le plus cher que je puisse connoître ;
 C'est Daphnis.

CLIDAMIS.

C'est Daphnis ? Je ne l'ai jamais vû ;

J'eusse moins hésité si je l'eusse connu.

Si Philis vient ici, dites-lui qu'elle fuye.

D'être absent de sa vûe un Dieu même s'ennuye ;

Apollon qu'elle charme idolâtre ses yeux ;

Et pour lui rendre hommage abandonne les Cieux ;

Pour la voir sans obstacle & pour mieux la surpren-
dre ;

Dans un nuage épais, ce Dieu vient de descendre ;

De sa route céleste il a vû ses attraits.

Quatre petits Amours lui décochent des traits.

Ces ennemis du jour, pleins de flamme & de gloire,

Suivent leur prisonnier en chantant leur victoire ;

De leur douce harmonie ils pénètrent les airs ;

Et la Déesse-Echo répond à leurs concerts.

Mais j'apperçois Philis, qui dessus la fougère

D A P H N I S.

Ah, Lisis !

L I S I S.

Tu pâliss !

D A P N I S.

C'est ma même Bergère.

C'est elle à qui mes vœux viennent d'être suspects ;

Elle à qui j'ai rendu d'inutiles respects ;

Et c'est ta Sœur ! hélas ! tout va m'être contraire.

Car enfin je l'adore, & je crois lui déplaire ;

Et ce qui pour ma flamme est encor plus fatal ,
 Le Destin dans un Dieu me fait craindre un Rival.
 Philis l'attend , hélas !

L I S I S.

Philis doit se contraindre :

Quoiqu'ait dit ce Berger , tu n'en as rien à craindre.
 Si pourtant de ma foi ton amour peut douter ,
 Pour en être éclairci tu peux les écouter :
 Ce bois t'ouvre son sein ; entre dans ce lieu sombre :
 Ton rival qui s'avance est ennemi de l'ombre ;
 Et de quelques clartés que ce Dieu soit pourvû ,
 Tu pourras les entendre , & ne pas être vû.
 Je te suis.

S C E N E I V.

APOLLON, PHILIS.

Daphnis , Lifis & Clidamis , cachés.

A P O L L O N.

AREGRET j'interromps votre joye :
 Mais quoique je la trouble, il faut que je vous voye.
 Ma présence vous blesse , & je sçai mon devoir ;
 Mais quand on vous a vûe , on vous veut toujours
 voir.

J'ôte la nuit ailleurs , & je l'ai dans moi-même ;
 Quand mon œil qui voit tout , ne voit pas ce qu'il
 aime ;

Et je maudis le sort qui contre la raison
 M'ordonne de courir , quand je suis en prison.
 Vous le sçavez , Philis , je descendois dans l'onde ,
 Et je me préparois à voir un autre monde ,
 Pour porter dans un Char qui traverse les eaux
 Les richesses du jour à des peuples nouveaux ;
 Quand mes yeux languissans & ma triste paupière
 Qui jettoient à longs traits des restes de lumière ,
 Virent votre beauté digne de mille Autels ,
 Et d'un regard mourant prirent des feux mortels.
 Que me servit pour lors de vous trouver si belle !
 Fidèle à la nature , à moi-même infidèle ,
 Il fallut fuir l'objet qui me rendroit heureux ;
 Il fallut être absent aussi-tôt qu'amoureux.
 Mais pendant que mes yeux alloient payer au
 monde

L'adorable tribut d'une clarté féconde ,
 Mon cœur impatient retournant sur mes pas
 En rapportoit un autre à vos divins appas.
 Ce cœur dans les regrets dont vous fûtes la source ,
 Pour hâter son retour précipita sa course ,
 Puis revint par amour , autant que par devoir ,

Et pour donner le jour & pour le recevoir.

Je redoublai pour vous ma chaleur coutumière ;

Je marchai tout couvert de traits & de lumière ;

Et forçant les forêts qui cachotent tout mon bien,

J'éclairai leur secret pour déclarer le mien.

Je vous vis ; je parlai ; vous apprîtes ma peine.

Mais d'un soupir d'amour j'allumai votre haine :

Par vos moindres discours je connus clairement

Que c'étoit vous charmer que vous voir rarement.

Plus vos plaisirs sont grands, plus je goute de joye.

Mais, Philis, pour vous plaire est-ce l'unique voye ?

Et de ma flamme, hélas ! vous ayant fait l'aveu,

Pouvez-vous trop me voir, moi qui vous vois si

peu ?

Moi qui brûle pour vous, moi qui pour vous sou-

pire ?

PHILIS,

Divin Astre du jour je vous ai laissé dire ;

Et je vais vous répondre avec tout le respect

Qu'imprime dans mon cœur votre adorable aspect.

Pour ne pas être injuste aux desseins que vous faites,

Remontez jusqu'à vous, & voyez qui vous êtes ?

Et pour vous dérober à de justes ennuis,

Descendez jusqu'à moi , vous verrez qui je suis.
 Laissez-moi vous aimer, sans chercher à vous plaire;
 Conservez d'Apollon le sacré caractère.
 Elevez vos désirs en un plus digne lieu ;
 Et ne profanez pas la dignité d'un Dieu.
 Que l'erreur vous séduise , ou l'amour vous abuse ;
 Pour le Dieu des Saisons , ce n'est pas une excuse ;
 Et de quoi qu'il se flate en ce rang glorieux ,
 Les vertus des mortels sont les vices des Dieux.
 Lorsqu'à moi seule aussi votre amour vous attache ,
 L'équitable destin de ce lieu vous arrache ,
 Et d'éclairer ailleurs vous impose la loi ,
 Pour s'épargner l'horreur de vous voir près de moi.

A P O L L O N.

A m'en plaindre ; Philis , la pitié vous convie.
 Quand j'ai l'heur de vous voir le destin me l'envie ;
 Et pour comble de peine en de si rudes coups ,
 Le destin pour me perdre est d'accord avec vous.
 Si j'ai pû me cacher à l'horreur des prodiges ,
 Et laisser de moi-même à peine des vestiges ;
 Si plutôt que de voir de noires actions ,
 J'ai manqué de promesse à tant de Nations ;
 A mes justes désirs ne formez point d'obstacle ,
 Quand je veux plus d'un jour éclairer un miracle ,
 Et joindre pour l'honneur d'une rare beauté ,

CHANGE'S EN ASTRES. 501
Aux feux de mon amour un moment de clarté.
Qu'au bonheur de mes feux le destin seul s'oppose ;
Mais n'armez point contre-eux la beauté qui les
cause ;

Laissez-les éclater sans vous mettre en courroux ;
Et souffrez-les en moi, puisqu'ils sont nés de vous.
A mes brûlans transports laissez toucher votre ame ;
Ayez moins de froideur pour un cœur tout de
flamme ;

Cessez.....

P H I L I S.

Vous le dirai-je , ardent Pere du jour ?
Cette froideur visible est un effet d'amour.
L'image d'un mortel dans mon ame tracée
Fait qu'une Déesse , n'y peut être exaucée :
Ce n'est pas qu'à mes yeux ce mortel ait paru.
Mais l'amour me l'a peint , & mon cœur l'en a cru.
J'ai pour lui de l'estime , & j'en crois être aimée.
Vous pourriez me charmer , s'il ne m'avoit char-
mée ;

Mais je ne puis offrir des biens que je n'ai plus ;
Et les dons que j'ai faits m'obligent au refus.

A P O L L O N.

Un mortel fait obstacle à l'espoir qui me flatte ?
Osez-vous me le dire , impitoyable Ingrat !

De la beauté que j'aime on me voit méprisé ;

Et vous dites qu'un autre en est favorisé !

Des appas que j'adore , il a fait des conquêtes !

Songez-vous bien , Philis , à l'aveu que vous faites ?

Et quand même à vos vœux je pourrois consentir ,

Y pourriez-vous songer , sans vous en repentir ?

Rien n'ébranle votre ame ! ô Ciel est-il possible ?

Adieu ; je sçai , cruelle , où vous êtes sensible ;

Vos attraits de mon cœur n'étant pas effacez ,

Si ce cœur vous respecte , il croira faire assez.

S C E N E V.

DAPHNIS , PHILIS , LISIS ,
CLIDAMIS.

DAPHNIS à *Philis.*

SI je suis ce mortel sur qui tombent vos graces,
Qu'il doit m'être bien doux d'écouter ces menaces !

Que Daphnis qui vous aime en paroît glorieux ;
Et que son sort est beau s'il allarme les Dieux !

Est-ce Daphnis , mon Frere ?

LISIS.

Oui , ma Soeur , c'est lui-même :

Mais venez rendre hommage à Carite que j'aime.

Et qu'ensuite l'Hymen , comme il nous l'a promis ,

Nous mène tous ensemble où l'amour est permis.

Fin du premier Acte.



 ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISIS, CARITE.

LISIS.

PENDANT que dans ce bois ces amans se reposent ,

Qu'à s'aimer tendrement leurs ames se disposent ,

Laiſſons un libre uſage aux aimables diſcours

Dont ces cœurs enflammés nourrissent leurs
amours.

Pour nous entretenir cherchons un lieu commode,

Mais de ces deux amans imitons la méthode.

En ſuivant leur exemple, uniſſons nos deux cœurs ;

Et parlons de nos feux , puisqu'ils parlent des
leurs.

Sans ſçavoir votre choix , vous me fûtes promiſe.

Mais ne préſumez pas que je vous tyranniſe.

Quoiqu'un frere ait promis , mon eſpoir le plus
doux

Est de vous mériter si je dois être à vous.

Je connois à quel prix j'ai le bien de prétendre ,

Mais je veux l'obtenir & non pas le surprendre.

Quand on n'a rien en foi que de beau , de char-
mant ,

D'ordinaire à votre âge on a fait quelque amant.

Dans l'aveu que j'attens j'ai sujet de tout crain-
dre ;

Mais je vous aime assez pour ne pas vous contrain-
dre :

Et si quelqu'autre flamme est contraire à mes feux ,

Sans espoir d'être à vous , vous aurez tous mes
vœux.

Je dirai seulement en parlant de Carite ,

Pour en être l'époux j'eus trop peu de mérite ;

Et si la plainte est juste en de semblables coups ,

Je me plaindrai du sort , sans me plaindre de vous ,

A quelqu'autre Berger si l'amour vous enchaîne. . .

C A R I T E .

Je le connois , Lifis ; ma présence vous gêne ,

Mais si j'ai de votre ame altéré le repos ,

Vous sçavez que Calcis n'est pas loin de Délos .

Mon frere en mon absence engagea ma franchise ;

Vous parûtes charmé quand je vous fus promise ;

Mais le Croissant depuis a paru quatre fois :

Et bien peu de Bergers sont constans quatre mois ;
 De vos feintes ardeurs je découvre l'adresse ;
 Vous vous êtes soumis à quelqu'autre maitresse ;
 Lisis.

L I S I S.

Le croyez-vous ?

C A R I T E.

Si je le crois ?

L I S I S.

Hélas !

Faites moins d'injustice à vos divins appas ;
 N'outragez point mon cœur , quoiqu'il vous ap-
 partienne.

Vous soupçonnez ma foi !

C A R I T E.

Vous soupçonnez la mienne !

L I S I S.

D'un semblable soupçon n'avez point de douleur ;
 Si je vous égalois , vous auriez eu ma peur :
 Plus je suis allarmé , plus je montre de zèle ;
 A d'autres yeux qu'aux miens Carite a paru belle ;
 A Calcis , à Délos elle peut tout charmer ;
 Et pour peu qu'on l'ait vûe , on aura dû l'aimer :
 A l'ardeur que pour elle on aura fait paroître ,
 Etre ingrate est un crime , elle aura craint de l'être ;

Et son cœur, qui sans doute est sensible à l'amour,
 N'en aura pû donner sans en prendre à son tour.
 Vous avez tant d'attraits.... J'ai si peu de mérite...
 Mon cœur. . . . Je m'embarrasse, adorable Carite ;
 Mais hélas ! j'ai raison de paroître interdit ;
 Quand on voit ce qu'on aime , on ne sçait ce qu'on
 dit.

C A R I T E.

Vous m'aimez donc , Lifis ?

L I S I S.

Vous aimer est ma joye.

Mais , Carite , de vous que faut-il que je croye ?
 Vous ne répondez rien , & mon espoir déçû

C A R I T E.

Si je vous haïssois , vous l'auriez déjà sçû.

Mais , Lifis , dans un sexe où la pudeur préside ,
 Plus l'amour est puissant , plus il semble timide ;
 Il n'agit qu'en captif qu'affervit la raison ;
 Et pour peu qu'il paroisse il déguise son nom.
 Quand par fois d'un Berger la vertu nous en-
 flamme ,

Sous le nom de l'estime il se glisse en notre ame ;
 Et si je puis sans honte en faire ici l'aveu ,
 Je vous estime assez pour vous aimer un peu.

508 LES YEUX DE PHILIS
L I S I S.

Le Soleil qui paroît va troubler notre joye.
Il avance, Carite, & j'ai peur qu'il vous voye.
A la faveur de l'ombre évitez ce jaloux ;
Allez joindre Philis, & je marche après vous.

S C E N E II.

A P O L L O N , C A R I T E , L I S I S .

A P O L L O N .

VOUS fuyez, belle ingrater, au moment que
j'approche.

N'attendez de ma part ni froideur ni reproche.

Il suffit que mon ame à cet accablement.

Pardonnez à l'excès de mon aveuglement,

J'ai l'esprit si rempli d'une beauté cruelle,

Que mon œil ne voit rien qu'il ne prenne pour
elle.

Plus vos traits sont charmans, plus ils sont accom-
plis,

Plus ils ont de rapport avec ceux de Philis.

C'est l'objet le plus beau qui paroisse à ma vue ;

De mille attraits divins l'inhumaine est pourvue ;

Mais de quelques appas qu'elle charme les cœurs,
 Elle en a beaucoup moins qu'elle n'a de rigueurs ;
 Mais plus elle en témoigne , & plus j'ai l'ame at-
 teinte.

C A R I T E.

Vous pouvez à son frere adresser votre plainte ;
 Je puis moins sur Philis que ne peuvent des Dieux ;
 Et quand j'y pourrois plus , vous n'en feriez pas
 mieux.

S C E N E III.

A P O L L O N , L I S I S.

A P O L L O N à *Lisis.*

TOUR semble être d'accord pour causer
 mon supplice.

Ah ! Lisis , de ta Soeur as-tu scû l'injustice ?
 Je renonce pour elle aux droits des Immortels ;
 Je lui demande un cœur , & non pas des autels.
 Toute autre à mon amour eût paru plus sensible ;
 Mais plus j'ai de respect , plus elle est invincible.
 Je n'ai rien qui lui plaise ; elle fuit en tous lieux.
 Et le feu de mon ame & celui de mes yeux ;

Et de ma double ardeur craignant plus d'un ou-
trage,

Me cache également le cœur & le visage.

En vain comme un captif je la suis pas à pas ;

Je brûle tout le reste , & ne l'échauffe pas.

Cependant , & peut-être as-tu sçû ma disgrâce ,

Un mortel dans son ame a surpris une place ;

Un mortel a sur elle un absolu pouvoir ;

Ah ! Lisis , sans me plaindre as-tu pû le sçavoir ?

J'ai souffert d'un refus l'injurieuse audace.

L I S I S.

Et qu'auroit pû tout autre exposer en sa place ?

D'une foi qu'on n'a plus on ne peut disposer ;

Et Philis a raison de vous tout refuser.

Mais ce refus vous trouble , & votre trouble
éclate.

Parce qu'elle est fidelle , elle vous semble ingrate.

Sa vertu vous offense , & votre cruauté

Veut séparer sa foi d'avecque sa beauté.

Digne commencement de votre amour coupable ,

S'il faut pour vous aimer qu'on cesse d'être aimable ;

Et plus digne succès que votre amour attend ,

S'il fonde son espoir sur un cœur inconstant !

Ce mortel & Philis dans ce bois sont ensemble.

On diroit à les voir que le Ciel les assemble.

CHANGES EN ASTRES. 51

Ces deux parfaits amans de mêmes feux épris ,
 En partageant leurs soins unissent leurs esprits :
 Et devenus heureux par de communs supplices ,
 De leurs propres tourmens ils forment leurs dé-
 lices.

A se combler de joye ils appliquent leur soin :
 Je voudrois que vous-même en fussiez le témoin ;
 Vous verriez,

A P O L L O N.

Si pour moi quelque pitié te reste ;
 Ne fais point de souhait qui me soit si funeste.
 A l'amour qu'on ressent trop de peine se joint ,
 Quand on voit des plaisirs qu'on ne partage point :
 Que Philis de sa vûe adoucisse ma perte ,
 C'est l'unique faveur qui me puisse être offerte.
 Qu'elle excite elle-même un amant méprisé ,
 A souffrir sans se plaindre un mal qu'elle a causé.

Cette forêt paisible à la nuit consacrée ,
 Est pour elle un asyle où je n'ai point d'entrée :
 Mais par tant de douleur si je puis t'émouvoir ,
 Que je doive à tes soins la douceur de la voir.
 Aux prières d'un Dieu ne sois pas inflexible.

L I S I S.

La douleur de votre ame en sera plus sensible.

512 LES YEUX DE PHILIS

La beauté qui vous charme a ses mêmes appas ;
 Et si j'en étois cru , vous ne la verriez pas.
 C'est de sa cruauté vouloir être la proye. . . .

A P O L L O N.

Il n'importe , Lisis , il faut que je la voye.
 Un espoir inutile a trop scû m'éblouir ;
 Mais si c'est tout mon bien , qu'on m'en laisse jouir.
 Il m'est doux de souffrir que l'ingrate m'abuse ,
 Si le cœur qu'elle outrage en arrache une excuse ;
 Qu'elle dise du moins qu'elle a dû me trahir.

L I S I S.

C'est un Dieu qui commande , & je dois obéir.
 Pour vous plaire , Philis dans ce lieu se va rendre ;
 Mais il faut un moment vous résoudre à l'attendre ;
 Et Diane qui chasse , & que je vois venir ,
 Aura soin cependant de vous entretenir.
 Avec cette Déesse oubliez votre injure.



S C E N E I V.

A P O L L O N , D I A N E ,
L E S N Y M P H E S .

A P O L L O N .

JE te cherchois , ma Sœur ; sur la foi de Mer-
cure ,

À dessein de te voir je remontois aux Cieux ;
Mais j'ai sçû qu'aujourd'hui tu chassois dans ces
lieux :

De l'Olympe sans doute il t'aura vû descendre.

D'implorer ton secours , je ne puis me défendre.

Tu sçais pour quel objet j'ai conçu de l'amour.

Rien de plus achevé n'a jamais vû le jour.

Tes attraits ravissans sont capables de plaire ;

Je serois ton amant si je n'étois ton frere :

Mais Philis en beauté ne te céderoit pas.

Cependant mon amour égaloit ses appas :

Et de quelques ardeurs que le Ciel me soupçonne ;

Il étoit aussi pur que le jour que je donne.

Mais , ma Sœur , un Berger qui n'est pas de ce lieu ;

114 LES YEUX DE PHILIS

A plus fait de progrès que n'a pû faire un Dieu;
 D'épouser l'inhumaine il aura l'avantage,
 Elle accepte ses vœux, & reçoit son hommage;
 Elle en est idolâtre; elle vit sous ses loix.

D I A N E.

Avec elle en chassant je l'ai vû dans ce Bois.

A P O L L O N.

Que faisoient-ils ?

D I A N E.

Assis sur un lit de fougere,

Le Berger en extase adoroit sa Bergere.

Ils avoient à leur suite & les Ris & les Jeux;

Des Amours enjoués folâtroient autour d'eux.

Bien souvent le Berger dont j'admire l'adresse,

D'une fleur de Jasmin régaloit sa Maitresse;

Et prioit un Amour de conduire sa main

Pour avoir le plaisir de lui toucher le sein.

Le guide ingénieux à surprendre les ames,

A des fleurs de Jasmin mêloit des traits de flammes;

C'étoit-là leur commerce: & Philis à son tour

Sans s'en prendre au Berger, s'en prenoit à l'Amour.

Tu peux voir là-dessus quel destin te menace.

A P O L L O N.

Ah! si devant tes yeux ils ont bien cœtte audace;

Et si de leurs transports l'indigne liberté

Ose de tes regards fouiller la pureté ;
 Que ne feront-ils point , quand ma fuite trop
 prompte
 Eteindra la lumière & bannira la honte ;
 Quand leur amour , exempt & de crainte & de soin,
 Aura mon ennemi pour unique témoin ?
 Quand la nuit qui viendra dans ses plus sombres
 voiles ,
 Cachera leurs larcins à ses propres étoiles ?
 Quand de tout l'univers le repos affermi.....

D I A N E.

Va , ne cherche qu'en toi ton plus grand ennemi.
 Tu leur es libéral , la nuit leur est avare ;
 Et tu viens les unir quand elle les sépare.
 Ta clarté les appelle , & c'est toi dont les feux
 Sont de leur rendez-vous le signal amoureux ;
 Tu viens ouvrir les yeux dont ils blessent leurs
 ames ;
 De tes propres rayons ils rallument leurs flammes.
 Si tu te plains aussi , ne te plains que du jour ;
 La nuit plaît à l'Hymen , & non pas à l'Amour :
 Et de quelques soupçons que ton cœur s'inquiète ,
 Tant que l'on n'est qu'amant , c'est le jour qu'on
 souhaite.

Mais que veux-tu de moi ? Tire-moi de souci.

516 LES YEUX DE PHILIS
A P O L L O N.

Comme je suis Amant , je le souhaite aussi
Le jour : mais de la nuit je crois voir la venue ;
C'est là ce qui me perd , c'est là ce qui me tue.
J'ai déjà d'une ingrante enduré le refus ;
Et ce jour achevé , je ne la verrai plus.
Montre-moi pour un Frere à quel point va ton
zèle.

La nuit est ton amie , & tu peux tout sur elle.
J'irois bien la prier de paroître un peu tard ;
Mais à cette prière elle auroit peu d'égard :
Elle fuit ma présence , & j'évite la sienne.

D I A N E.

Mais enfin de la nuit que crois-tu que j'obtienne ?
Sur les loix du Destin elle regle ses pas.

A P O L L O N.

Eh ! ma Sœur , le Destin n'y regardera pas.
De ta divine vûe embellis ces campagnes :
La nuit ne peut marcher si tu ne l'accompagnes
Si tu veux à ton Frere accorder ton secours ,
En demeurant ici tu retardes son cours.
D'ordinaire , Diane , elle attend ta lumière.

D I A N E.

Quand je suis paresseuse , elle part la première ,
Mon Frere.

La nuit t'aime , & fera tout pour toi.

Du Destin si tu peux fais enfreindre la loi.

Sollicite si bien cette compagne obscure ;

Qu'elle souffre du moins que je parle à Mercure.

Je l'ai tantôt prié de monter dans les cieux.

Pour me rendre réponse il viendra dans ces lieux.

C'est de son seul retour que je puis tout attendre.

D I A N E.

Au Palais de la nuit j'aurai soin de me rendre.

Tu le veux de mon zèle , il te faut éclaircir :

Mais je ne promets pas de pouvoir réussir.

S C E N E V.

A P O L L O N *seul.*

MON cœur n'est plus lui-même à lui-même
semblable.

Ce qu'il aimoit le plus lui devient redoutable.

Il craint de voir Philis , parce qu'il craint aussi

De voir l'heureux Berger qui cause mon souci.

Mais hélas ! je m'abuse , ou je vois l'inhumaine :

Mon rival suit ses pas , & l'ingrate l'améne.

S C E N E V I.

APOLLON, DAPHNIS, PHILIS.

A P O L L O N.

JE ne t'ai pas mandé par son Frere Lifis,

D A P H N I S.

Je ne viens pas vous voir ; j'accompagne Philis.

A P O L L O N.

Le bonheur de la voir n'est qu'un foible avantage,
 Quand avec un Berger Apollon le partage ;
 Et pour tous ses regards je n'ai point d'amitié,
 Quand l'objet de ma haine en reçoit la moitié.

D A P H N I S.

Soit devant ce qu'on hait, soit devant ce qu'on
 aime,

Les regards de Philis sont toujours d'elle-même ;
 Et de l'heur de sa vûe honorer un rival,
 C'est lui faire du bien, fans me faire du mal.

A P O L L O N.

Un rival, insolent ! Ton audace est extrême.

D A P H N I S.

Etre amant de Philis, c'est aimer ce que j'aime.
 Et le Ciel à mes vœux dût-il être fatal,

Quand on porte ce titre, on se dit mon rival.

A P O L L O N.

Ah ! coupable Berger !

D A P H N I S.

Comment suis-je coupable ?

J'aime, vous le voyez ; ce que j'aime est aimable.

Apollon aime aussi dans un semblable lieu ;

Et je ne puis faillir sur l'exemple d'un Dieu.

A P O L L O N à *Philis*,

O cruelle beauté de qui l'amour m'outrage,

Qui joins beaucoup d'orgueil avec peu de courage ;

Qui refuses un Dieu qui t'offroit un autel,

Et profanes ton cœur des flammes d'un mortel ;

Ce mortel orgueilleux que rend vain sa victoire,

Auroit moins de fierté, s'il avoit moins de gloire :

Ton aveu l'encourage, il en est animé ;

Plus il paroît superbe, & plus il est aimé.

Quand tantôt à vos yeux j'adorois leur empire,

Ce que vous me disiez, laissez-moi vous le dire ;

Elevez vos desirs en un plus digne lieu,

Ce Berger n'est qu'un homme, Apollon est un

Dieu.

Eteignez un amour qui vous rend criminelle ;

Si l'effort en est grand, la victoire en est belle.

Plus pour vous que pour moi combattez vos desirs.

520 LES YEUX DE PHILIS

Et daignez à la gloire immoler les plaisirs.

J'offre à votre triomphe un sujet assez ample :

Croyez-en mon conseil.

PHILIS.

J'en croirai votre exemple.

APOLLON.

Ce que vous promettez aura-t-il son effet ?

PHILIS.

Si j'en crois votre exemple , êtes-vous satisfait ?

APOLLON.

Oui , Bergere.

PHILIS.

Ecoutez , & foyez plus tranquille.

Ce que vous conseillez doit vous être facile ;

Employez pour vous-même un remede pareil :

Et mettez en usage un si rare conseil.

A vos autres bontés ajoutez cette grace ;

Et faites le premier ce qu'il faut que je fasse.

J'en croirai votre exemple , & non pas vos avis ;

Je vous l'ai dit.

APOLLON.

Le puis-je , inhumaine Philis ?

Depuis le jour fatal que mon amour éclate ,

Je me suis dit cent fois que j'aimois une ingrante :

Et par votre rigueur dont je suis allarmé ,

Ce que je me suis dit vous l'avez confirmé.

Cependant pour mes feux quand je vois tout à
craindre ,

Mon amour s'en irrite , & ne peut s'en éteindre.

Par les soins que j'ai pris je m'en suis éclairci.

P H I L I S.

Ce que vous ne pouvez , je ne le puis aussi.

A P O L L O N.

Votre cruauté seule à mon bonheur s'oppose.

En perdant ce Berger , vous perdez peu de chose :

Mais je vous idolâtre ; & pour comble d'ennui

On perd bien plus en vous qu'on ne peut perdre en
lui.

D'un amour si parfait tant de preuves se mon-
trent.

Vos regards & les siens trop souvent se rencontrent.

A le favoriser vous prenez trop de soins ;

Ou regardez-moi plus , ou regardez-le moins.

Phylis , je ne puis voir sans que mon cœur s'irrite ,

Que de ce que je perds ce soit lui qui profite ;

Et je ne puis souffrir qu'un rival odieux ,

Lise au fond de votre ame à travers de vos yeux.

Son plaisir fait ma peine , & mon cœur se dispose

A venger vos mépris sur celui qui les cause :

Et tous les Dieux ensemble à sa perte animés.

522 LES YEUX DE PHILIS
DAPHNIS.

Menacez ; mes esprits n'en font point allarmés. . . .
Je ne crois pas des Dieux tout ce que vous me dites.
Leur pouvoir paroît grand , mais il a des limites :
Et les Dieux vos égaux , quand ils sont malheureux,
S'ils étoient si puissans , ils feroient plus pour eux.
Comme l'heur de lui plaire est une gloire insigne ,
Je m'estime autant qu'eux , si Philis m'en croit
digne ;

Je renonce avec joye aux présens qu'ils nous font ;
Et qui leur fait envie , est plus grand qu'ils ne sont.
Possesseur de Philis , je crains peu leur vengeance.

A P O L L O N.

Ton coupable mépris vient de leur indulgence.
Et ton cœur accablé de forfaits infinis ,
Doute qu'ils soient des Dieux , puisqu'ils sont im-
punis.

Mais un ordre absolu que j'attens par Mercure. . . .
Le Ciel s'ouvre , profane ; & c'est un bon augure :
Il descend pour te perdre , & le foudre est tout prêt.

D A P H N I S.

Si c'est lui , qu'il prononce ; & j'attens mon Arrêt.



SCENE VII.

L'AMOUR, APOLLON, DAPHNIS ;
PHILIS.

L'AMOUR *en l'air.*

JE suis le Dieu qui veut qu'on aime.

*On me craint sur la terre , on me craint dans les
cieux ;*

Et par une puissance extrême ,

J'asservis les mortels , & captive les Dieux.

Ne crois pas , Apollon , que Mercure descende.

Il a proposé ta demande ;

Et les Dieux assemblés , sont tous portés pour toi.

Pour voir ta colere apaisée ,

Ils attendoient la voix de l'Hymen & de moi ,

Et nous leur avons refusée.



Daphnis , aime toujours ton aimable Bergere.

Et toi , Soleil , monte sur l'hémisphere.

A a v

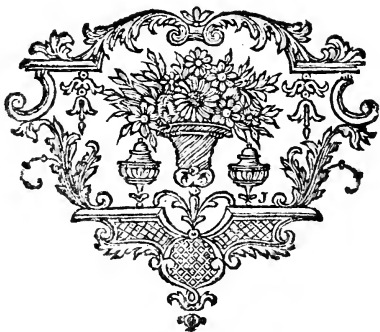
Le Destin te l'ordonne , & veut être absolu ;

Les Dieux s'assembleront encore ,

Et tu sçauras , au lever de l'aurore ,

Ce que l'on aura résolu.

Fin du second Acte.



 ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILENE, MENALQUE, DAPHNIS,
PHILIS, CARITE, LISIS.

PHILENE.

POUR hâter nos plaisirs la diligente Aurore
A déjà de ses pleurs mouillé le sein de Flore :
Et déjà du Soleil l'agréable retour
A dissipé la nuit, & rallumé le jour :
Des habitans des airs la musique champêtre
Solemnise ce jour qui commence de naître ;
Et par les tons divers de leurs tendres chansons ,
Ils expriment leur joye en diverses façons.
Flore qui fait briller sa plus vive peinture ,
D'une aimable nuance embellit la nature.
Dans cette Isle féconde en appas différens ,
Les plaisirs. . . .

MENALQUE.

Les plaisirs vont paroître plus grands ;

A. a vj

Comme c'est dans ce lieu que l'Hymen doit descendre ,

Cent Bergers dans une heure auront soin de s'y rendre.

Et les cœurs animés d'une égale chaleur ,

Au concert des oiseaux viendront joindre le leur :

Apollon toutefois peut nous être nuisible.

Pour ne pas être à craindre il paroît trop paisible.

A séduire les Dieux il applique ses soins :

S'il montroit plus de haine il m'allarmeroit moins.

Mais afin que ses soins lui deviennent frivoles ,

Ne perdons point de temps en de vaines paroles.

Par l'Hymen qu'il redoute éteignons ses souhaits ;

Et de ses attentats prévenons les effets.

A côté d'une grotte en ce bois retirée ,

D'une petite roche il coule une eau sacrée ;

Les secrets de son sein sont ouverts à chacun :

Plus ce cristal est pur , plus il se rend commun :

Et sorti de sa source il promène son onde

Sur l'émail fleurissant du plus beau pré du monde.

Sur le point d'être unis , on transgresse nos loix ,

Si de cette eau sacrée on ne boit une fois.

Sa vertu purifie & répand dans les ames

De pudiques desirs , & d'innocentes flammes.

D'y mener deux Amans je vais prendre le soin.

CHANGES EN ASTRES, 527

De leurs vœux mutuels je dois être témoin.

Comme c'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte,

Vous irez y conduire & Lisis & Carite :

Mais avant toute chose attendez mon retour ;

Recevez de ma part les Bergers d'alentour ;

Et qu'un chant nuptial envoyé dans la nue ,

D'un pompeux Hyménée annonce la venue.

Vous, suivez-moi, Daphnis, & Philis avec vous.

D A P H N I S.

J'obéis avec joye à des ordres si doux.

Mais, aimable Philis, permettez que je croye. . .

M E N A L Q U E.

Elle sçait son devoir, & le fait avec joye.

Elle vous répondroit dans une autre saison :

Mais, Daphnis, le temps presse, & je crains Apollon.

Menalque, Daphnis & Philis sortent.

L I S I S.

J'apperçois un Berger qui commence à paroître.

A son divin éclat je ne puis le connoître.

C'est pour quelque dessein qu'il paroît à nos yeux.

S C E N E I I.

PHILIS, CARITE, LISIS, MERCURE.

M E R C U R E.

NE vous étonnez pas de me voir en ces lieux.
 Je paroïs un Berger ; mais sous cette figure
 Pour tromper le Soleil j'enveloppe Mercure.
 Par un ordre secret je descends dans ce lieu ;
 Et sous l'habit d'un homme on voit paroître un
 Dieu.

Votre fils & sa Sœur , ces amans adorables ,
 Ont des Dieux ennemis , & des Dieux favorables.
 Jupiter , & Neptune , & Mercure , & Junon
 Ont tous pris à l'envi l'intérêt d'Apollon.
 Pour le fils de Venus , animé de colére ,
 Il a pris hautement le parti de sa mere ;
 Et veut perdre celui dont le jour indiscret
 Fit un crime public de son amour secret,
 De la part de ce Dieu qu'Amathonte révère ,
 De ce Dieu qu'on adore au pays de sa mere ;
 Et qui mêle toujours pour flater nos desirs ,
 A la peine qu'il cause un torrent de plaisirs ;
 Je viens vous avertir pour vous rendre le calme ,

CHANGES EN ASTRES. 529

Que c'est lui qui triomphe , & remporte la palme ;
 Et que seul dans l'Olympe à défendre vos droits ,
 Il balance les vœux , & partage les voix ;
 On n'a rien résolu. La céleste Assemblée
 Se mutine & divise , est émue & troublée ;
 Et l'Hymen cependant désiré dans ces lieux ,
 Sur les aîles d'Amour va descendre des cieus .
 Si Daphnis à son tour veut avoir la victoire ,
 A la source sacrée il est temps d'aller boire .
 Différer un moment , c'est tout mettre en danger .
 Apollon peut prétendre où prétend un Berger .
 Mais à quoi qu'il aspire , il ne pourra sans crime
 Envier d'un époux la moitié légitime ;
 Et les Dieux qu'aigriroient ses jaloux attentats ,
 S'il osoit le vouloir , ne le souffriroient pas .
 Profitez d'un avis qui vous est d'importance .

PHILENE.

Ah ! Lisis , que ton pere a montré de prudence !
 Et que lors que lui-même a conduit ces amans ,
 Il étoit inspiré par d'heureux mouvemens !
 Déformais à Daphnis Apollon ne peut nuire .
 Vers la Source sacrée on le vient de conduire .
 A vos soins obligeans nous n'en devons pas moins .

MERCURE.

Attendez par la fuite à juger de mes soins .

Quelque obstacle puissant qu'Apollon vous oppose ,

Si je suis fécondé , vous verrez autre chose.

Alors, de mes desseins vous serez éclaircis.

Pour hâter son destin , je vais joindre Daphnis :

Si Mercure en ce lieu demeureroit davantage ,

A l'y voir si long-temps on prendroit de l'ombrage.

Il se fert d'une adresse , & de cette façon

De celui qu'il abuse il endort le soupçon.

Cet habit de Berger contribue à ma feinte ;

Et je crains les remords dont j'aurois l'ame atteinte ;

Si malgré tous mes soins , mes desseins découverts

Me rendoient inutile à celui que je fers.

Mais déjà de Bergers une troupe s'avance ;

De l'Hymen tous ensemble attendez la présence ;

Et joignant avec vous les échos de ces bois ,

Au doux son de la lyre accordez votre voix.



SCENE III.

MENANDRE, CLIDAMIS, PHILENE,
LISIS, CARITE, CHŒUR
DE BERGERS.

CLIDAMIS à *Philene*.

L Es Bergers d'alentour que ravit votre joye,
Viennent sur vos desirs conformer leurs
souhairs.

PHILENE.

Ce surcroît de bonheur que le ciel nous envoie,
Rend nos vœux accomplis & nos plaisirs parfaits.

MENANDRE à *Lisis*.

Quand on doit être uni la lenteur est fatale :
A l'aimable Lisis les momens sont des jours.

LISIS.

Vous vous êtes trouvé dans une peine égale,
Et de ce qu'on a fait on se souvient toujours.

CLIDAMIS.

Près d'un si doux Hymen la Bergere est émue ;
On diroit que son cœur à regret s'y résoud.

532 LES YEUX DE PHILIS
CARITE

On est toujours timide à la première vue ;
Mais quand on est ensemble on s'accoutume à tout.

MENANDRE.

Il est vrai que Lisis a beaucoup de mérite :
Vous devez avec lui prendre bien du plaisir.

LISIS.

Ne me vantez pas tant ; il suffit que Carite
Pourra voir qui je suis avec plus de loisir.

CLIDAMIS.

Mais peut-être Carite, à qui l'on vous doit join-
dre ,

A connoître Lisis, a le plus d'intérêt.

CARITE.

Nullement ; de mes soins c'est sans doute le moi-
dre :

Et sans m'inquiéter je le prens comme il est.

MENANDRE à *Clidamis*.

Puis qu'ils sont si contens, que l'Hymen les as-
semble ;

Et que pour les unir il traverse les airs.

CLIDAMIS.

Pour le faire descendre unissons-nous ensemble ,
Et que l'écho réponde à nos charmans concerts.

Tous les Bergers chantent avec des Haut-bois , des Flûtes , des Musettes , & autres Instrumens. Champêtres , & l'écho leur répond fort agréablement ; mais Ménalque les vient interrompre , pour leur dire la triste nouvelle que l'on va sçavoir.

SCÈNE IV.

MENALQUE, PHILENE, LISIS,
CARITE, CHŒUR DE
BERGERS.

PHILENE.

QUOI ! si-tôt de retour , Ménalque ?

MENALQUE.

Hélas ! Philene ,

Je voudrois avoir pû m'épargner cette peine.

Car pour moi c'est sans doute un surcroît de malheur ,

Que de venir si-tôt vous charger de douleur.

Et vous , sages Bergers , tous remplis de tendresse ,

Chantez un chant lugubre au lieu d'un d'allegresse.

Que du jour d'une fête on fasse un jour de deuil ;

Et qu'au lieu de couronne on prépare un cercueil ;

Daphnis est mort.

34 LES YEUX DE PHILIS
LISIS.

Daphnis !

PHILENE.

Quoi ! mon fils ?

CARITE.

Quoi ! mon frere ?

PHILENE.

Il est mort ?

MENALQUE.

Il est mort ; & je m'en désespere.

Son coupable rival irrité sans raison ,
Dans la Source sacrée a versé du poison.
En bûvant de cette eau des amans respectée ,
Mais par un crime horrible à ce coup infectée ,
Le Berger malheureux , dont je pleure le sort ,
Où l'on puise la joye , a rencontré la mort.

PHILENE.

Et l'obligeant Mercure a pû voir ce spectacle !
A la rage ennemie il n'a point mis d'obstacle !
Il a vû ce trépas , & ce Dieu l'a souffert !

MENALQUE.

Apollon & Mercure agissoient de concert.
Je crois bien qu'à l'entendre exposer son message ,
On eût cru votre fils à l'abri de l'orage :
Mais je viens de sçavoir par son propre rapport ,
Qu'il n'étoit descendu que pour hâter sa mort.

Ce Berger déplorable étant mort à ma vûe,
 Laissez-moi vous conter comme elle est avenue ;
 Détester l'ennemi qui le prive du jour ;
 Et mourir de douleur , puis qu'il est mort d'amour.

Nous goûtions tous ensemble une excessive
 joye,

Quand Daphnis de la Parque alloit être la proye ;
 Et que l'injuste sort qui pour lors le guidoit ,
 Le menoit à la Source où la mort l'attendoit.
 Il approche de l'eau ; mais il en boit à peine ,
 Qu'il brûle d'une ardeur qui court de veine en
 veine.

Et que le cœur surpris par cette trahison ,
 Au lieu de nourriture avale du poison.

Mais de quelques ardeurs que le Dieu le tour-
 mente ,

L'ennemi toutefois est plus doux que l'amante :
 Et Philis se noyant dans les eaux de ses pleurs ,
 D'une bonté cruelle irrite ses douleurs :
 Plus son ame est sensible, & moins elle est humaine,
 Il souffre par l'amour , il souffre par la haine :
 La rigueur de sa peine accroît par la pitié ;
 Et la part qu'elle y prend l'augmente de moitié ;
 Il voit que la Bergere en ce point trop fidelle ,
 Veut souffrir avec lui ce qu'il souffre pour elle ;
 Que d'un triste regard nourrissant son ennui ,

336 LES YEUX DE PHILIS

Elle sort d'elle-même , & vient toute dans lui ;
Et que là d'un œil ferme & d'un courage tendre ,
Elle prend de son mal tout ce qu'elle en peut
prendre.

C'est en vain qu'Apollon se vengeant à souhait ,
Veut sauver ce qu'il aime , en perdant ce qu'il hait ;
C'est en vain qu'à Philis, qui mourroit avec gloire ,
On arrache la coupe où Daphnis vient de boire ;
Et qu'un jaloux destin ne veut pas aujourd'hui ,
Que comme il meurt pour elle, elle meure avec lui.
A l'aspect du Berger son ame l'abandonne :
La pitié fait mourir quand la rage pardonne :
Au lieu de la fureur l'amour lance le trait ,
Et Daphnis fait le coup que le Dieu n'a pas fait.
C'est là ce qui le tue ; & s'oubliant soi-même ,
Pour plaindre le malheur de la beauté qu'il aime :
Cieux ! dit-il , qui voyez les peines qu'elle sent ;
Que ne m'est-il permis de mourir innocent !
On me rend criminel par mon propre supplice ;
Et je deviens injuste en souffrant l'injustice :
Hélas ! qui m'eût dit hier quand je fus enflammé ,
Daphnis , tu te plaindras de te voir trop aimé ?
L'eussai-je pû penser ? Eussai-je bien pû croire ,
Qu'on trouvât le malheur dans le sein de la gloire ?
Et que moi-même un jour contraire à mes desirs ,

J'eusse fait mes tourmens de mes plus doux plaisirs!
 Donc un autre destin fait que je suis tout autre.
 Vous me percez le cœur, quand je touche le vô-
 tre ;

Et les traits de pitié que vous lance mon sort ,
 Retournant contre moi sont les traits de la mort.
 Modérez ces transports , ô Beauté que j'adore ;
 Et ne m'aimez pas tant , si vous m'aimez encore ;
 Aussi-bien tous vos soins vont être superflus ;
 Et je suis désormais comme ce qui n'est plus.
 Je n'ai rien de vivant dans ce malheur extrême ,
 Que mon cœur , qui ne vit que parce qu'il vous
 aime.

Et je doute , Philis , en partant de ce lieu ,
 Si je pourrai vous dire. . . . Il vouloit dire adieu ;
 Mais au lieu de ce mot , sa belle ame s'envole ;
 Et Philis s'écriant , acheve la parole.

Adieu , dit-elle. Alors le cœur gros de douleurs ,
 Elle embrasse Daphnis , qu'elle mouille de pleurs :
 Elle sent dans son ame une peine cruelle
 De ne pouvoir mourir d'une douleur mortelle :
 Et pour quelques momens étouffant ses sanglots ,
 Aux amours attendris elle adresse ces mots.

Vous , allez ; remontez dans le séjour céleste.
 Cet objet pitoyable est pour vous trop funeste :

538 LES YEUX DE PHILIS

Si Daphnis eût pû vivre, il m'auroit été doux
 De vous voir l'un & l'autre à jamais avec nous.
 L'injustice des Dieux autrement en ordonne ;
 C'est avec déplaisir que je vous abandonne :
 Et mon cœur abîmé dans un gouffre secret ,
 Vous reçut avec joye , & vous chasse à regret.
 Les Amours défolés de quitter tant de charmes ,
 Sur le sein de Philis en répandent des larmes.
 Ils ne peuvent parler ; mais pour s'expliquer mieux ,
 Par de tendres baisers ils lui font leurs adieux.

Pour remonter ensuite au séjour de la joye ,
 Par les routes de l'air ils se font une voye.
 Et moi près de Philis partageant ses douleurs ,
 Je mêle mes soupirs au torrent de ses pleurs.
 Est-il peine plus dure , & douleur plus amère ?

PHILENE.

Ah ! qu'auprès de la mienne elle paroît légère !
 Je n'avois qu'un seul fils que j'aimois tendrement ;
 Et Philis n'est pas fille à n'avoir qu'un amant.
 Comme Daphnis lui plut, d'autres lui pourroient
 plaire ;

Mais d'un autre que lui je ne puis être pere ;
 D'autres prendront sa place à l'égard de Philis ;
 Mais un autre que lui ne peut être mon fils.
 Le courroux d'Apollon à moi seul est funeste.

MENALQUE.

CHANGES EN ASTRES. 539
MENA L Q U E.

Si je puis sans mourir vous apprendre le reste ,
Jugez par la douleur que cause un fils mourant ,
Si ma plainte est moins juste , & mon malheur
moins grand.

Sur le point que Daphnis achève sa carrière ,
Son rival homicide obscurcit sa lumière ;
De la mort d'un Berger qu'il a mis au cercueil
On diroit qu'Apollon ose prendre le deuil :
Pour ne pas voir Daphnis dans ces déserts funé-
bres ;

Dans le cours de sa route il répand des ténèbres :
Tout confus de son crime il ne s'ose montrer ;
Et l'ayant pû commettre il ne peut l'éclairer ;
Mais à peine Apollon semble cesser sa guerre ,
Que les vents déchainés descendus sur la terre ,
S'approchant de Philis par un ordre des Dieux ,
Quelque effort qu'elle fasse ils en privent mes yeux.
Par des routes sur l'heure aux mortels inconnues
Ils l'enlèvent de terre , & traversent les nues ;
Et le ciel à mes cris répandus dans les airs
Ne répond qu'en courroux , & que par des éclairs.
C'est en vain que l'Hymen promettoit sa venue ;
C'est en vain. . . . Mais du ciel le courroux conti-
nue ;

540 LES YEUX DE PHILIS

Rien ne s'offre à mes yeux qui n'étonne mes sens ;
Le tonnerre succède aux éclairs menaçans ;
De moment en moment quelque horreur se découvre ;
Je sens trembler la terre , & vois le ciel qui s'ouvre.
J'apperçois Jupiter , adorais son aspect ,
Et recevons son ordre avec crainte & respect.

SCENE V. & DERNIERE.

JUPITER , MENALQUE , PHILENE ,
LISIS , CARITE , CLIDAMIS ,
MENANDRE , CHŒUR DES
BERGERS.

JUPITER *assis dans un Trône de gloire.*

*C*essez de répandre des larmes ;
Et ne vous donnez plus d'inutiles allarmes :
Vos malheurs sont finis.

Désormais de vos cœurs bannissez la tristesse.

Car l'aimable Carite & l'amoureux Lisis

Doivent dès demain être unis ;

Et jouir à jamais d'une entière allégresse.

Pour Daphnis & Philis ne pleurez point leur sort ;

CHANGES EN ASTRES. 54

*Du jaloux Apollon j'ai condamné l'effort ;
Aux injustes desseins je déclare la guerre.*

*Je suis Maître de tous les Dieux ;
Et ce que le Soleil a divisé sur terre
Je l'ai réuni dans les cieux.*

*C'est pour accomplir ma parole ,
Qu'en faveur de Daphnis les ministres d'Eole
Ont enlevé Philis dans ce sacré séjour.
De ces parfaits amans le bonheur n'est pas moindre :
Ils étoient séparés , & j'ai scû les rejoindre ,
Pour mettre en repos leur amour.*

*Pour punir Apollon de son cruel outrage
Son rival désormais brillera dans les cieux ;
Et pourra , sans craindre sa rage ,
Adorer devant lui ce qu'il aime le mieux.
Et des yeux de Philis qui charmèrent tant d'ames ,
De ces vives sources de flamme ,*

*D'où sortent cent globes de feux ,
Pour couronner leur gloire , & pour remplir mes vœux ;
J'en ai fait deux Astres célestes ,
Qui ne répandront point d'influences funestes ;
Mais placés dans les cieux qu'ils vont rendre plus
beaux ,*

On les appellera les deux Astres Jumeaux.

342 LES YEUX DE PHILIS, &c.
PHILENE.

Puisqu'à notre douleur vient succéder la joye,
Et qu'en notre faveur un Dieu même s'employe
Allons lui rendre grace, & qu'ensuite demain
L'is donne à Carite & le cœur & la main.

Fin du premier Tome.







PQ
1731
B7A19
1746
t.1

Boursault, Edme
Theatre. Nouvelle ed.
t.1

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

